LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE

PAR

ALFRED DE MUSSET.

I.

PARIS.

FÉLIX BONNAIRE, ÉDITEUR, 10, rue des Beaux-Arts. | VICTOR MAGEN, LIBRAIRE, 21, quai des Augustins.

1836

PUBLICATIONS DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N. 4

LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE

PAR

ALFRED DE MUSSET.

I.

PARIS.

FÉLIX BONNAIRE, ÉDITEUR,

10, RUE DES BEAUX-ARTS.

1836

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris.

Mais de même qu'un blessé atteint de la gangrène s'en va dans un amphithéâtre se faire couper un membre pourri; et le profes-

seur qui l'ampute, couvrant d'un linge blanc le membre séparé du corps, le fait circuler de mains en mains par tout l'amphithéâtre, pour que les élèves l'examinent; de même, lorsqu'un certain temps de l'existence d'un homme, et, pour ainsi dire, un des membres de sa vie, a été blessé et gangrené par une maladie morale, il peut couper cette portion de lui-même, la retrancher du reste de sa vie, et la faire circuler sur la place publique, afin que les gens du même âge palpent et jugent la maladie.

Ainsi, ayant été atteint, dans la première fleur de la jeunesse, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien; mais comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention; car dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'au-

rai encore retiré ce fruit de mes paroles de m'être mieux guéri moi-même, et comme le renard pris au piége, j'aurai rongé mon pied captif.

CHAPITRE II.

Pendant les guerres de l'empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les colléges aux roulemens des tam-

bours, des milliers d'enfans se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains, et en faisait une corde neuve à son arc; puis il posait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde, et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans som-

meil que du temps de cet homme; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs; jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnans, et qui ne laissaient de nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfans respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur

un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers; tous les cercueils en étaient aussi; il n'y avait vraiment plus de vieillards; il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route; il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent

sur leurs lits de douleurs, et avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers; mais dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'asseoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit; ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance, et s'endormit d'un si profond sommeil que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, em-

brassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient; les enfans sortirent des colléges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi*.

Alors il s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfans étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé

pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides; on les avait trempés dans le mépris de la vie comme de jeunes épées. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins; tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes; d'autres frappaient aux portes des maisons, et dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés, avec lesquels ils chassaient les habitans. De tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblans de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et

criaient; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.

Le roi de France était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leur chapeau, et il leur donnait de l'argent; les autres lui montraient un crucifix, et il le baisait; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de grands noms retentissans, et il répondait à ceux-là d'aller dans sa grand'salle, que les échos en étaient sonores; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en avaient bien effacé les abeilles, et à ceux-là il donnait un habit neuf.

Les enfans regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfans parlaient de

gloire, on leur disait : Faites-vous prêtres; quand ils parlaient d'ambition : Faites-vous prêtres; d'espérance, d'amour, de force, de vie : Faites-vous prêtres.

Cependant il monta à la tribune aux harangues un homme qui tenait à la main un contrat entre le roi et le peuple; il commença à dire que la gloire était une belle chose, et l'ambition et la guerre aussi; mais qu'il y en avait une plus belle, qui s'appelait la liberté.

Les enfans relevèrent la tête et se souvinrent de leurs grands-pères, qui en avaient aussi parlé. Ils se souvinrent d'avoir rencontré, dans les coins obscurs de la maison paternelle, des bustes mystérieux avec de longs cheveux de marbre et une inscription romaine; ils se souvinrent d'avoir vu le soir, à la veillée, leurs aïeules branler la tête et parler d'un fleuve de sang bien plus terrible encore que celui de l'empereur. Il y

avait pour eux dans ce mot de liberté quelque chose qui leur faisait battre le cœur à la fois comme un lointain et terrible souvenir et comme une chère espérance, plus lointaine encore.

Ils tressaillirent en l'entendant; mais en rentrant au logis ils virent trois paniers qu'on portait à Clamar: c'étaient trois jeunes gens qui avaient prononcé trop haut ce mot de liberté.

Un étrange sourire leur passa sur les lèvres à cette triste vue; mais d'autres harangueurs, montant à la tribune, commencèrent à calculer publiquement ce que coûtait l'ambition, et que la gloire était bien chère; ils firent voir l'horreur de la guerre et appelèrent boucheries les hécatombes. Et ils parlèrent tant et si long-temps, que toutes les illusions humaines, comme des arbres en automne, tombaient feuille à feuille autour d'eux, et que ceux qui les écoutaient

passaient leur main sur leur front, comme des fiévreux qui s'éveillent.

Les uns disaient : Ce qui a causé la chute de l'empereur, c'est que le peuple n'en voulait plus; les autres : Le peuple voulait le roi; non, la liberté; non, la raison; non, la religion; non, la constitution anglaise; non, l'absolutisme; un dernier ajouta : Non! rien de tout cela, mais le repos. Et ils continuèrent ainsi, tantôt raillant, tantôt disputant, pendant nombre d'années, et, sous prétexte de bâtir, démolissant tout pierre à pierre, si bien qu'il ne passait plus rien de vivant dans l'atmosphère de leurs paroles, et que les hommes de la veille devenaient tout à coup des vieillards.

Trois élémens partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme; devant eux

l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir; et entre ces deux mondes.... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors; voilà ce qui se présentait à des enfans pleins de force et d'audace, fils de l'empire et petits-fils de la révolution.

Or, du passé ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne; l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi? comme Pygmalion Ga-

lathée; c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines.

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule, qui n'est ni la nuit ni le jour; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossemens, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'ame à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Sarverden, embaumée dans sa parure de fiancée. Ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

Comme à l'approche d'une tempête il passe dans les forêts un vent terrible qui fait frissonner tous les arbres, à quoi succède un

profond silence; ainsi Napoléon avait tout ébranlé en passant sur le monde; les rois avaient senti vaciller leur couronne, et, portant leur main à leur tête, ils n'y avaient trouvé que leurs cheveux hérissés de terreur. Le pape avait fait trois cents lieues pour le bénir au nom de Dieu et lui poser son diadème; mais il le lui avait pris des mains. Ainsi tout avait tremblé dans cette forêt lugubre des puissances de la vieille Europe; puis le silence avait succédé.

On dit que, lorsqu'on rencontre un chien furieux, si l'on a le courage de marcher gravement, sans se retourner, et d'une manière régulière, le chien se contente de vous suivre pendant un certain temps, en grommelant entre ses dents; tandis que, si on laisse échapper un geste de terreur, si on fait un pas trop vite, il se jette sur vous et vous dévore; car une fois la première morsure faite, il n'y a plus moyen de lui échapper.

Or, dans l'histoire européenne, il était arrivé souvent qu'un souverain eût fait ce geste de terreur et que son peuple l'eût dévoré; mais si un l'avait fait, tous ne l'avaient pas fait en même temps, c'est-à-dire qu'un roi avait disparu, mais non la majesté royale. Devant Napoléon la majesté royale l'avait fait ce geste qui perd tout, et non-seulement la majesté, mais la religion, mais la noblesse, mais toute puissance divine et humaine.

Napoléon mort, les puissances divines et humaines étaient bien rétablies de fait; mais la croyance en elles n'existait plus. Il y a un danger terrible à savoir ce qui est possible, car l'esprit va toujours plus loin. Autre chose est de se dire : Ceci pourrait être, ou de se dire : Ceci a été; c'est la première morsure du chien.

Napoléon despote fut la dernière lueur de la lampe du despotisme; il détruisit et pa-

rodia les rois, comme Voltaire les livres saints. Et après lui on entendit un grand bruit; c'était la pierre de Sainte-Hélène qui venait de tomber sur l'ancien monde. Aussitôt parut dans le ciel l'astre glacial de la raison; et ses rayons, pareils à ceux de la froide déesse des nuits, versant de la lumière sans chaleur, enveloppèrent le monde d'un suaire livide.

On avait bien vu jusqu'alors des gens qui haïssaient les nobles, qui déclamaient contre les prêtres, qui conspiraient contre les rois; on avait bien crié contre les abus et les préjugés; mais ce fut une grande nouveauté que de voir le peuple en sourire. S'il passait un noble, ou un prêtre, ou un souverain, les paysans qui avaient fait la guerre commençaient à hocher la tête et à dire : «Ah! celui-là, nous l'avons vu en temps et lieu; il avait un autre visage.» Et quand on parlait du trône et de l'autel, ils répondaient : «Ce sont quatre ais

de bois ; nous les avons cloués et décloués. » Et quand on leur disait : « Peuple, tu es revenu des erreurs qui t'avaient égaré ; tu as rappelé tes rois et tes prêtres, » ils répondaient : « Ce n'est pas nous ; ce sont ces bavards-là. » Et quand on leur disait : « Peuple, oublie le passé, laboure et obéis, » ils se redressaient sur leurs siéges, et on entendait un sourd retentissement. C'était un sabre rouillé et ébréché qui avait remué dans un coin de la chaumière. Alors on ajoutait aussitôt : « Reste en repos du moins ; si on ne te nuit pas, ne cherche pas à nuire. » Hélas ! ils se contentaient de cela.

Mais la jeunesse ne s'en contentait pas. Il est certain qu'il y a dans l'homme deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la mort : l'une, clairvoyante et froide, s'attache à la réalité, la calcule, la pèse, et juge le passé ; l'autre a soif de l'avenir et s'élance vers l'inconnu. Quand la passion em-

porte l'homme, la raison le suit en pleurant et en l'avertissant du danger; mais dès que l'homme s'est arrêté à la voix de la raison, dès qu'il s'est dit : C'est vrai, je suis un fou; où allais-je? la passion lui crie : Et moi, je vais donc mourir?

Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les cœurs jeunes. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'ame une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins; ceux d'une fortune médiocre prirent un état et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'ac-

tion sans but. Comme la faiblesse humaine cherche l'association et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes-du-corps sur les marches de la chambre législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais des membres des deux partis opposés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains.

En même temps que la vie au dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silencieux; l'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs; les idées anglaises se joignant à la dévotion, la gaîté même avait disparu. Peut-être était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles; peut-être

était-ce l'ange avant-coureur des sociétés futures qui semait déjà dans le cœur des femmes les germes de l'indépendance humaine, que quelque jour elles réclameront. Mais il est certain que tout d'un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres vêtus de noir comme des orphelins, ils commencèrent à se mesurer des yeux.

Qu'on ne s'y trompe pas: ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions; mais elle en porte elle-même le deuil, afin qu'on la console.

Les mœurs des étudians et des artistes, ces mœurs si libres, si belles, si pleines de

jeunesse, se ressentirent du changement universel. Les hommes, en se séparant des femmes, avaient chuchoté un mot qui blesse à mort : le mépris; ils s'étaient jeté dans le vin et dans les courtisanes. Les étudians et les artistes s'y jetèrent aussi; l'amour était traité comme la gloire et la religion; c'était une illusion ancienne. On allait donc aux mauvais lieux; la *grisette*, cette classe si rêveuse, si romanesque, et d'un amour si tendre et si doux, se vit abandonnée aux comptoirs des boutiques. Elle était pauvre, et on ne l'aimait plus; elle voulut avoir des robes et des chapeaux : elle se vendit. O misère! le jeune homme qui aurait dû l'aimer, qu'elle aurait aimé elle-même, celui qui la conduisait autrefois aux bois de Verrières et de Romainville, aux danses sur le gazon, aux soupers sous l'ombrage; celui qui venait causer le soir sous la lampe, au fond de la boutique, durant les longues veillées d'hiver; celui qui

partageait avec elle son morceau de pain trempé de la sueur de son front, et son amour sublime et pauvre; celui-là, ce même homme, après l'avoir délaissée, la retrouvait quelque soir d'orgie au fond du lupanar, pâle et plombée, à jamais perdue, avec la faim sur les lèvres et la prostitution dans le cœur.

Or, vers ce temps-là, deux poètes, les deux plus beaux génies du siècle après Napoléon, venaient de consacrer leur vie à rassembler tous les élémens d'angoisse et de douleur épars dans l'univers. Goethe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peint dans Werther la passion qui mène au suicide, avait tracé dans son Faust la plus sombre figure humaine qui eût jamais représenté le mal et le malheur. Ses écrits commencèrent alors à passer d'Allemagne en France.

Du fond de son cabinet d'étude, entouré

de tableaux et de statues, riche, heureux et tranquille, il regardait venir à nous son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel. Byron lui répondit par un cri de douleur qui fit tressaillir la Grèce, et suspendit Manfred sur les abîmes, comme si le néant eût été le mot de l'énigme hideuse dont il s'enveloppait.

Pardonnez-moi, ô grands poëtes, qui êtes maintenant un peu de cendre et qui reposez sous la terre; pardonnez-moi! vous êtes des demi-dieux, et je ne suis qu'un enfant qui souffre. Mais en écrivant tout ceci, je ne puis m'empêcher de vous maudire. Que ne chantiez-vous le parfum des fleurs, les voix de la nature, l'espérance et l'amour, la vigne et le soleil, l'azur et la beauté? Sans doute vous connaissiez la vie, et sans doute vous aviez souffert; et le monde croulait autour de vous, et vous pleuriez sur ses ruines, et vous désespériez; et vos maîtresses

vous avaient trahis, et vos amis calomniés, et vos compatriotes méconnus; et vous aviez le vide dans le cœur, la mort devant les yeux, et vous étiez des colosses de douleur. Mais dites-moi, vous, noble Goethe, n'y avait-il plus de voix consolatrice dans le murmure religieux de vos vieilles forêts d'Allemagne? Vous pour qui la belle poésie était la sœur de la science, ne pouvaient-elles à elles deux trouver dans l'immortelle nature une plante salutaire pour le cœur de leur favori? Vous qui étiez un panthéiste, un poète antique de la Grèce, un amant des formes sacrées, ne pouviez-vous mettre un peu de miel dans ces beaux vases que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu'à sourire et à laisser les abeilles vous venir sur les lèvres? Et toi, et toi, Byron, n'avais-tu pas près de Ravennes, sous tes orangers d'Italie, sous ton beau ciel vénitien, près de ta chère Adriatique, n'avais-tu pas ta bien-aimée? O Dieu! moi

qui te parle, et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des maux que tu n'as pas soufferts, et cependant je crois encore à l'espérance, et cependant je bénis Dieu.

Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Goethe avait sucé, comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures! l'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel.

Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou si l'on veut, *désespérance;* comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui

lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : A quoi crois-tu? et qui le premier répondit : A moi; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : A rien.

Dès lors il se forma comme deux camps : d'une part les esprits exaltés, souffrans, toutes les ames expansives qui ont besoin de l'infini, plièrent la tête en pleurant; ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et l'on ne vit plus que de frêles roseaux sur un océan d'amertume. D'une autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives, et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. Ce ne fut qu'un sanglot et un éclat de rire, l'un venant de l'ame, et l'autre du corps.

Voici donc ce que disait l'ame :

Hélas! hélas! la religion s'en va; les nuages du ciel tombent en pluie; nous n'avons

plus ni espoir ni attente, pas deux petits morceaux de bois noir en croix devant lesquels tendre les mains. Le fleuve de la vie charrie de grands glaçons sur lesquels flottent les ours du pôle. L'astre de l'avenir se lève à peine; il ne peut sortir de l'horizon; il y reste enveloppé de nuages, et comme le soleil en hiver, son disque y apparaît d'un rouge de sang, qu'il a gardé de quatre-vingt-treize. Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de gloire. Quelle épaisse nuit sur la terre! Et nous serons morts quand il fera jour.

Voici donc ce que disait le corps:

L'homme est ici-bas pour se servir de ses sens; il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à plus ou moins d'estime. Manger, boire et dormir, c'est vivre. Quant aux liens qui existent entre les hommes, l'amitié consiste à prêter de l'argent; mais il est rare d'avoir un ami qu'on puisse aimer assez pour cela. La

parenté sert aux héritages; l'amour est un exercice du corps; la seule jouissance intellectuelle est la vanité.

De même que dans la machine pneumatique une balle de plomb et un duvet tombent aussi vite l'un que l'autre dans le vide, ainsi les plus fermes esprits subirent alors le même sort que les plus faibles et tombèrent aussi avant dans les ténèbres. De quoi sert la force lorsqu'elle manque de point d'appui? Il n'y a point de ressource contre le vide. Je n'en veux d'autre preuve que Gœthe luimême, qui, lorsqu'il nous fit tant de mal, avait ressenti la souffrance de Faust avant de la répandre, et avait succombé comme tant d'autres, lui, fils de Spinosa, qui n'avait qu'à toucher la terre pour revivre, comme le fabuleux Antée.

Mais, pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse *désespérance* marchait à grands pas sur la terre. Déjà

Châteaubriand, prince de poésie, enveloppant l'horrible idole de son manteau de pélerin, l'avait placée sur un autel de marbre, au milieu des parfums des encensoirs sacrés. Déjà, pleins d'une force désormais inutile, les enfans du siècle raidissaient leurs mains oisives et buvaient dans leur coupe stérile le breuvage empoisonné. Déjà tout s'abîmait, quand les chacals sortirent de terre. Une littérature cadavéreuse et infecte, qui n'avait que la forme, mais une forme hideuse, commença d'arroser d'un sang fétide tous les monstres de la nature.

Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les colléges? Les hommes doutaient de tout : les jeunes gens nièrent tout. Les poètes chantaient le désespoir : les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, le visage frais et vermeil, et le blasphème à la bouche. D'ailleurs le caractère français, qui de sa nature est gai et ouvert,

prédominant toujours, les cerveaux se remplirent aisément des idées anglaises et allemandes, mais les cœurs, trop légers pour lutter et pour souffrir, se flétrirent comme des fleurs fanées. Ainsi le principe de mort descendit froidement et sans secousse de la tête aux entrailles. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal nous n'eûmes que l'abnégation du bien; au lieu du désespoir, l'insensibilité. Des enfans de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleurs, tenaient par passe-temps des propos qui auraient fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. La communion du Christ, l'hostie, ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres; les enfans crachaient le pain de Dieu.

Heureux ceux qui échappèrent à ces temps! heureux ceux qui passèrent sur les abîmes en regardant le ciel! Il y en eut sans doute, et ceux-là nous plaindront.

Il est malheureusement vrai qu'il y a dans le blasphème une grande déperdition de force qui soulage le cœur trop plein. Lorsqu'un athée, tirant sa montre, donnait un quart-d'heure à Dieu pour le foudroyer, il est certain que c'était un quart-d'heure de colère et de jouissance atroce qu'il se procurait. C'était le paroxisme du désespoir, un appel sans nom à toutes les puissances célestes; c'était une pauvre et misérable créature se tordant sous le pied qui l'écrase; c'était un grand cri de douleur. Et qui sait? aux yeux de celui qui voit tout, c'était peut-être une prière.

Ainsi les jeunes gens trouvaient un emploi de la force inactive dans l'affectation du désespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation pour ceux qui ne savent que faire; ils se moquent par-là d'eux-mêmes et se donnent raison tout en se faisant la le-

çon. Et puis, il est doux de se croire malheureux, lorsqu'on n'est que vide et ennuyé. La débauche, en outre, première conclusion des principes de mort, est une terrible meule de pressoir lorsqu'il s'agit de s'énerver.

En sorte que les riches se disaient : Il n'y a de vrai que la richesse ; tout le reste est un rêve; jouissons et mourons. Ceux d'une fortune médiocre se disaient : Il n'y a de vrai que l'oubli ; tout le reste est un rêve ; oublions et mourons. Et les pauvres disaient : Il n'y a de vrai que le malheur ; tout le reste est un rêve ; blasphémons et mourons.

Ceci est-il trop noir ? est-ce exagéré ? Qu'en pensez-vous ? Suis-je un misanthrope ? Qu'on me permette une réflexion.

En lisant l'histoire de la chute de l'empire romain, il est impossible de ne pas s'apercevoir du mal que les chrétiens, si admirables dans le désert, firent à l'état dès qu'ils eurent la puissance. « Quand je pense, dit Montes-

quieu, à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait. — Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune trève, aucune négociation, aucun mariage, ne se traitèrent que par le ministère des moines. On ne saurait croire quel mal il en résulta. »

Montesquieu aurait pu ajouter : Le christianisme perdit les empereurs, mais il sauva les peuples. Il ouvrit aux Barbares les palais de Constantinople, mais il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s'agissait bien des grands de la terre, et voilà qui est intéressant que les derniers râlemens d'un empire corrompu jusqu'à la moelle des os, que le sombre galvanisme au moyen duquel s'agitait encore le squelette

de la tyrannie sur la tombe d'Héliogabale et de Caracalla! La belle chose à conserver que la momie de Rome embaumée des parfums de Néron, cerclée du linceul de Tibère! Il s'agissait, messieurs les politiques, d'aller trouver les pauvres et de leur dire d'être en paix; il s'agissait de laisser les vers et les taupes ronger les monumens de honte, mais de tirer des flancs de la momie une vierge aussi belle que la mère du Rédempteur, l'espérance, amie des opprimés.

Voilà ce que fit le christianisme; et maintenant, depuis tant d'années, qu'ont fait ceux qui l'ont détruit? Ils ont vu que le pauvre se laissait opprimer par le riche, le faible par le fort, par cette raison qu'ils se disaient: Le riche et le fort m'opprimeront sur la terre; mais quand ils voudront entrer au paradis, je serai à la porte et je les accuserai au tribunal de Dieu. Ainsi, hélas! ils prenaient patience.

Les antagonistes du Christ ont donc dit au pauvre : Tu prends patience jusqu'au jour de justice, il n'y a point de justice; tu attends la vie éternelle pour y réclamer ta vengeance, il n'y a point de vie éternelle; tu amasses dans un flacon tes larmes et celles de ta famille, les cris de tes enfans et les sanglots de ta femme, pour les porter au pied de Dieu à l'heure de ta mort; il n'y a point de Dieu.

Alors il est certain que le pauvre a séché ses larmes, qu'il a dit à sa femme de se taire, à ses enfans de venir avec lui, et qu'il s'est redressé sur la glèbe avec la force d'un taureau. Il a dit au riche : Toi qui m'opprimes, tu n'es qu'un homme ; et au prêtre : Tu en as menti, toi qui m'as consolé. C'était justement là ce que voulaient les antagonistes du Christ. Peut-être croyaient-ils faire ainsi le bonheur des hommes, en envoyant le pauvre à la conquête de la liberté.

Mais si le pauvre, ayant bien compris une

fois que les prêtres le trompent, que les riches le dérobent, que tous les hommes ont les mêmes droits, que tous les biens sont de ce monde, et que sa misère est impie; si le pauvre, croyant à lui et à ses deux bras pour toute croyance, s'est dit un beau jour: Guerre au riche! à moi aussi la jouissance ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre! à moi la terre, puisque le ciel est vide! à moi et à tous, puisque tous sont égaux! ô raisonneurs sublimes qui l'avez mené là, que lui direz-vous s'il est vaincu?

Sans doute vous êtes des philanthropes, sans doute vous avez raison pour l'avenir, et le jour viendra où vous serez bénis; mais pas encore, en vérité, nous ne pouvons pas vous bénir. Lorsque autrefois l'oppresseur disait: A moi la terre! — A moi le ciel, répondait l'opprimé. A présent que répondra-t-il?

Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes; le peuple qui a passé par 93 et

par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.

Voilà un homme dont la maison tombe en ruines; il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt à tailler ses moellons et à faire son ciment, la pioche en main, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres manquent et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti. Que voulez-vous qu'il fasse, lui qui ne veut point de ruines pour faire un nid à sa couvée? La carrière est pourtant profonde, les instrumens trop faibles pour en tirer les pierres. Attendez, lui dit-on, on les tirera peu à peu; espérez, travaillez, avancez, reculez. Que ne lui dit-on pas? Et pendant ce temps-là cet homme, n'ayant plus sa

vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir; et ses enfans sont nouveau-nés.

Ou je me trompe étrangement, ou nous ressemblons à cet homme. O peuples des siècles futurs! lorsque, par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie; lorsque vous verrez, sous un soleil pur et sans tache, la terre, votre mère féconde, sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien-aimé; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu des blés jaunissans;

ô hommes libres! quand alors vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus; dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez; plaignez-nous plus que tous vos pères; car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes de plainte, et nous avons perdu ce qui les consolait.

CHAPITRE III.

J'ai à raconter à quelle occasion je fus pris d'abord de la maladie du siècle.

J'étais à table, à un grand souper, après une mascarade. Autour de moi mes amis richement costumés, de tous côtés des jeunes gens et des femmes, tous étincelans de

beauté et de joie; à droite et à gauche des mets exquis, des flacons, des lustres, des fleurs; au-dessus de ma tête un orchestre bruyant, et en face de moi ma maîtresse, créature superbe que j'idolâtrais.

J'avais alors dix-neuf ans; je n'avais éprouvé aucun malheur ni aucune maladie; j'étais d'un caractère à la fois hautain et ouvert, avec toutes les espérances et un cœur débordant. Les vapeurs du vin fermentaient dans mes veines; c'était un de ces momens d'ivresse où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend vous parle de la bien-aimée. La nature entière paraît alors comme une pierre précieuse à mille facettes, sur laquelle est gravé le nom mystérieux. On embrasserait volontiers tous ceux qu'on voit sourire, et on se sent le frère de tout ce qui existe. Ma maîtresse m'avait donné rendez-vous pour la nuit, et je portais lentement mon verre à mes lèvres en la regardant.

Comme je me retournais pour prendre une assiette, ma fourchette tomba. Je me baissai pour la ramasser, et, ne la trouvant pas d'abord, je soulevai la nappe pour voir où elle avait roulé. J'aperçus alors sous la table le pied de ma maîtresse qui était posé sur celui d'un jeune homme assis à côté d'elle; leurs jambes étaient croisées et entrelacées, et ils les resserraient doucement de temps en temps.

Je me relevai parfaitement calme, demandai une autre fourchette et continuai à souper. Ma maîtresse et son voisin étaient, de leur côté, très tranquilles aussi, se parlant à peine et ne se regardant pas. Le jeune homme avait les coudes sur la table et plaisantait avec une autre femme qui lui montrait son collier et ses bracelets. Ma maîtresse était immobile, les yeux fixes et noyés de langueur. Je les observai tous deux tant que dura le repas, et je ne vis ni dans leurs gestes,

ni sur leurs visages, rien qui pût les trahir. A la fin, lorsqu'on fut au dessert, je fis glisser ma serviette à terre, et, m'étant baissé de nouveau, je les retrouvai dans la même position, étroitement liés l'un à l'autre.

J'avais promis à ma maîtresse de la ramener ce soir-là chez elle. Elle était veuve, et par conséquent fort libre, au moyen d'un vieux parent qui l'accompagnait, et lui servait de chaperon. Comme je traversais le péristyle, elle m'appela. « Allons, Octave, me dit-elle, partons, me voilà. » Je me mis à rire et sortis sans répondre. Au bout de quelques pas je m'assis sur une borne. Je ne sais à quoi je pensais; j'étais comme abruti et devenu idiot par l'infidélité de cette femme dont je n'avais jamais été jaloux, et sur laquelle je n'avais jamais conçu un soupçon. Ce que je venais de voir ne me laissant aucun doute, je demeurais comme étourdi d'un coup de massue,

et ne me rappelle rien de ce qui s'opéra en moi durant le temps que je restai sur cette borne, sinon que, regardant machinalement le ciel et voyant une étoile filer, je saluai cette apparence fugitive, où les poètes voient un monde détruit, et lui ôtai gravement mon chapeau.

Je rentrai chez moi fort tranquillement, n'éprouvant rien, ne sentant rien, et comme privé de réflexion. Je commençai à me déshabiller, et me mis au lit; mais à peine eus-je posé la tête sur le chevet, que les esprits de la vengeance me saisirent avec une telle force que je me redressai tout à coup contre la muraille, comme si tous les muscles de mon corps fussent devenus de bois. Je descendis de mon lit en criant, les bras étendus, ne pouvant marcher que sur les talons, tant les nerfs de mes orteils étaient crispés. Je passai ainsi près d'une heure, complètement fou et raide comme

un squelette. Ce fut le premier accès de colère que j'éprouvai.

L'homme que j'avais surpris auprès de ma maîtresse était un de mes amis les plus intimes. J'allai chez lui le lendemain, accompagné d'un jeune avocat nommé Desgenais; nous prîmes des pistolets, un autre témoin, et fûmes au bois de Vincennes. Pendant toute la route j'évitai de parler à mon adversaire et même de l'approcher; je résistai ainsi à l'envie que j'avais de le frapper ou de l'insulter, ces sortes de violence étant toujours hideuses et inutiles, du moment que la loi permet le combat en règle. Mais je ne pus me défendre d'avoir les yeux fixés sur lui. C'était un de mes camarades d'enfance, et il y avait eu entre nous un échange perpétuel de services depuis nombre d'années. Il connaissait parfaitement mon amour pour ma maîtresse et m'avait même plusieurs fois fait entendre clairement que ces sortes

de liens étaient sacrés pour un ami, et qu'il serait incapable de chercher à me supplanter, quand même il aimerait la même femme que moi. Enfin, j'avais toute sorte de confiance en lui, et je n'avais peut-être jamais serré la main d'une créature humaine plus cordialement que la sienne.

Je regardais curieusement, avidement, cet homme que j'avais entendu parler de l'amitié comme un héros de l'antiquité et que je venais de voir caressant ma maîtresse. C'était la première fois de ma vie que je voyais un monstre; je le toisais d'un œil hagard pour observer comment il était fait. Lui que j'avais connu à l'âge de dix ans, avec qui j'avais vécu jour par jour dans la plus parfaite et la plus étroite amitié, il me semblait que je ne l'avais jamais vu. Je me servirai ici d'une comparaison.

Il y a une pièce espagnole, connue de tout le monde, dans laquelle une statue de pierre

vient souper chez un débauché, envoyée par la justice céleste. Le débauché fait bonne contenance et s'efforce de paraître indifférent; mais la statue lui demande de lui donner la main, et dès qu'il la lui a donnée, l'homme se sent pris d'un froid mortel et tombe en convulsions.

Or, toutes les fois que, durant ma vie, il m'est arrivé d'avoir cru pendant long-temps avec confiance, soit à un ami, soit à une maîtresse, et de découvrir tout d'un coup que j'étais trompé, je ne puis rendre l'effet que cette découverte a produit sur moi qu'en le comparant à la poignée de main de la statue. C'est véritablement l'impression du marbre, comme si la réalité, dans toute sa mortelle froideur, me glaçait d'un baiser; c'est le toucher de l'homme de pierre. Hélas! l'affreux convive a frappé plus d'une fois à ma porte; plus d'une fois nous avons soupé ensemble.

Cependant, les arrangemens faits, nous nous mîmes en ligne mon adversaire et moi, avançant lentement l'un sur l'autre. Il tira le premier et me fracassa le bras droit. Je pris aussitôt mon pistolet de l'autre main; mais je ne pus le soulever, la force me manquant, et je tombai sur un genou.

Alors je vis mon ennemi s'avancer précipitamment, d'un air inquiet et le visage très pâle. Mes témoins accoururent en même temps, voyant que j'étais blessé; mais il les écarta et me prit la main de mon bras malade. Il avait les dents serrées et ne pouvait parler; je vis son angoisse. Il souffrait du plus affreux mal que l'homme puisse éprouver. Va-t-en, lui criai-je, va-t-en t'essuyer aux draps de ***! Il suffoquait et moi aussi.

On me mit dans un fiacre, où je trouvai un médecin. La blessure ne se trouva pas dangereuse, la balle n'ayant point touché les os; mais j'étais dans un tel état d'excita-

tion qu'il fut impossible de me panser sur-le-champ. Au moment où le fiacre partait, je vis à la portière une main tremblante; c'était mon adversaire qui revenait encore. Je secouai la tête pour toute réponse; j'étais dans une telle rage, que j'aurais vainement fait un effort pour lui pardonner, tout en sentant bien que son repentir était sincère.

Arrivé chez moi, le sang qui coulait abondamment de mon bras me soulagea beaucoup; car la faiblesse me délivra de ma colère, qui me faisait plus de mal que ma blessure. Je me couchai avec délices, et je crois que je n'ai jamais rien bu de plus agréable que le premier verre d'eau qu'on me donna.

M'étant mis au lit, la fièvre me prit. Ce fut alors que le fantôme de ma belle et adorée maîtresse étant venu se pencher sur moi, je commençai à verser des larmes. Ce que je ne pouvais concevoir, ce n'était pas qu'elle

eût cessé de m'aimer, mais c'était qu'elle m'eût trompé. Je ne comprenais pas par quelle raison une femme qui n'est forcée ni par le devoir, ni par l'intérêt, peut mentir à un homme lorsqu'elle en aime un autre. Je demandais vingt fois par jour à Desgenais comment cela était possible. « Si j'étais « son mari, disais-je, ou si je la payais, je « concevrais qu'elle me trompât; mais pour- « quoi, si elle ne m'aimait plus, ne pas me le « dire ? pourquoi me tromper ? » Je ne concevais pas qu'on pût mentir en amour; j'étais un enfant alors, et j'avoue qu'à présent je ne le comprends pas encore. Toutes les fois que je suis devenu amoureux d'une femme, je le lui ai dit, et toutes les fois que j'ai cessé d'aimer une femme, je le lui ai dit de même, avec la même sincérité, ayant toujours pensé que, sur ces sortes de choses, nous ne pouvons rien par notre volonté et qu'il n'y a de crime qu'au mensonge.

Desgenais, à tout ce que je disais, me répondait : C'est u e misérable; promettez-moi de ne plus la voir. Je le lui jurai solennellement. Il me conseilla en outre de ne lui point écrire, même pour lui faire des reproches, et, si elle m'écrivait, de ne pas lui répondre. Je lui promis tout cela, presque étonné qu'il me le demandât et indigné de ce qu'il pouvait supposer le contraire.

Cependant la première chose que je fis, dès que je pus me lever et sortir de la chambre, fut de courir chez ma maîtresse. Je la trouvai seule, assise sur une chaise dans un coin de sa chambre, le visage abattu et dans le plus grand désordre. Je l'accablai des plus violens reproches; j'étais ivre de désespoir. Je criais à faire retentir toute la maison, et en même temps les larmes me coupaient parfois la parole si violemment, que je tombais sur le lit pour leur donner un libre cours. Ah! infidèle, ah! malheureuse, lui disais-je

en pleurant, tu sais que j'en mourrai; cela te fait-il plaisir? que t'ai-je fait?

Elle se jeta à mon cou, me dit qu'elle avait été séduite, entraînée; que mon rival l'avait enivrée dans ce fatal souper, mais qu'elle n'avait jamais été à lui; qu'elle s'était abandonnée à un moment d'oubli, qu'elle avait commis une faute, mais non pas un crime; enfin, qu'elle voyait bien tout le mal qu'elle m'avait fait, mais que, si je ne la reprenais, elle en mourrait aussi. Tout ce que le repentir sincère a de larmes, tout ce que la douleur a d'éloquence, elle l'épuisa pour me consoler; pâle et égarée, sa robe entr'ouverte, ses cheveux épars sur ses épaules, à genoux au milieu de la chambre, jamais je ne l'avais vue si belle, et je frémissais d'horreur pendant que tous mes sens se soulevaient à ce spectacle.

Je sortis brisé, n'y voyant plus et pouvant à peine me soutenir. Je ne voulais ja-

mais la revoir; mais au bout d'un quart-d'heure j'y retournai. Je ne sais quelle force désespérée m'y poussait; j'avais comme une sourde envie de la posséder encore une fois, de boire sur son corps magnifique toutes ces larmes amères et de nous tuer après tous les deux. Enfin, je l'abhorrais et je l'idolâtrais; je sentais que son amour était ma perte, mais que vivre sans elle était impossible. Je montai chez elle comme un éclair; je ne parlai à aucun domestique, j'entrai tout droit, connaissant la maison, et je poussai la porte de sa chambre.

Je la trouvai assise devant sa toilette, immobile et couverte de pierreries. Sa femme de chambre la coiffait; elle tenait à la main un morceau de crêpe rouge qu'elle passait légèrement sur ses joues. Je crus faire un rêve; il me paraissait impossible que ce fût là cette femme que je venais de voir, il y avait un quart-d'heure, noyée de douleur

et étendue sur le carreau. Je restai comme une statue. Elle, entendant sa porte s'ouvrir, tourna la tête en souriant. Est-ce vous? dit-elle. Elle allait au bal et attendait mon rival qui devait l'y conduire. Elle me reconnut, serra les lèvres et fronça le sourcil.

Je fis un pas pour sortir; je regardais sa nuque, lisse et parfumée, où ses cheveux étaient noués et sur laquelle étincelait un peigne de diamant. Cette nuque, siége de la force vitale, était plus noire que l'enfer; deux tresses luisantes y étaient tordues et de légers épis d'argent se balançaient au-dessus. Ses épaules et son cou, plus blancs que le lait, en faisaient ressortir le duvet rude et abondant. Il y avait dans cette crinière retroussée je ne sais quoi d'impudemment beau qui semblait me railler du désordre où je l'avais vue un instant auparavant. J'avançai tout d'un coup et frappai cette nuque d'un revers de mon poing fermé. Ma

maîtresse ne poussa pas un cri; elle tomba sur ses mains. Après quoi je sortis précipitamment.

Rentré chez moi, la fièvre me reprit avec une telle violence, que je fus obligé de me remettre au lit. Ma blessure s'était rouverte et j'en souffrais beaucoup. Desgenais vint me voir; je lui racontai tout ce qui s'était passé. Il m'écouta dans un grand silence, puis se promena quelque temps par la chambre comme un homme irrésolu. Enfin il s'arrêta devant moi, et partit d'un éclat de rire. « Est-ce que c'est votre première maîtresse? me dit-il. — Non! lui dis-je, c'est la dernière. »

Vers le milieu de la nuit, comme je dormais d'un sommeil agité, il me sembla dans un rêve entendre un profond soupir. J'ouvris les yeux et vis ma maîtresse debout près de mon lit, les bras croisés, pareille à un spectre. Je ne pus retenir un cri d'épou-

vante, croyant à une apparition sortie de mon cerveau malade. Je me lançai hors du lit et m'enfuis à l'autre bout de la chambre; mais elle vint à moi. — C'est moi, dit-elle; et me prenant à bras le corps, elle m'entraîna. — Que me veux-tu ? criai-je; lâche-moi! je suis capable de te tuer tout à l'heure.

—Eh bien! tue-moi, dit-elle. Je t'ai trahi, je t'ai menti, je suis infâme et misérable; mais je t'aime, et ne puis me passer de toi.

Je la regardai; qu'elle était belle! Tout son corps frémissait; ses yeux, perdus d'amour, répandaient des torrens de volupté; sa gorge était nue, ses lèvres brûlaient. Je la soulevai dans mes bras. — Soit, lui dis-je; mais devant Dieu qui nous voit, par l'ame de mon père, je te jure que je te tue tout à l'heure et moi aussi. — Je pris un couteau de table qui était sur ma cheminée et le posai sous l'oreiller.

— Allons, Octave, me dit-elle en souriant et en m'embrassant, ne fais pas de folie. Viens, mon enfant; toutes ces horreurs te font mal; tu as la fièvre. Donne-moi ce couteau.

Je vis qu'elle voulait le prendre. — Ecoutez-moi, lui dis-je alors; je ne sais qui vous êtes et quelle comédie vous jouez, mais quant à moi je ne la joue pas. Je vous ai aimée autant qu'un homme peut aimer sur terre, et pour mon malheur et ma mort, sachez que je vous aime encore éperdument. Vous venez me dire que vous m'aimez aussi, je le veux bien; mais par tout ce qu'il y a de sacré au monde, si je suis votre amant ce soir, un autre ne le sera pas demain. Devant Dieu, devant Dieu, répétai-je, je ne vous reprendrai pas pour maîtresse, car je vous hais autant que je vous aime. Devant Dieu, si vous voulez de moi, je vous tue demain matin. — En parlant ainsi je me renversai dans un

complet délire. Elle jeta son manteau sur ses épaules et sortit en courant.

Lorsque Desgenais sut cette histoire, il me dit : « Pourquoi n'avez-vous pas voulu d'elle ? vous êtes bien dégoûté ; c'est une jolie femme.

— Plaisantez-vous ? lui dis-je. Croyez-vous qu'une pareille femme puisse être ma maîtresse ? croyez-vous que je consente jamais à partager avec un autre? songez-vous qu'elle-même avoue qu'un autre la possède, et voulez-vous que j'oublie que je l'aime, afin de la posséder aussi ? Si ce sont là vos amours, vous me faites pitié. »

Desgenais me répondit qu'il n'aimait que les filles, et qu'il n'y regardait pas de si près. « Mon cher Octave, ajouta-t-il, vous êtes bien jeune ; vous voudriez avoir bien des choses, et de belles choses, mais qui n'existent pas. Vous croyez à une singulière sorte d'amour ; peut-être en êtes-vous ca-

pable ; je le crois, mais ne le souhaite pas pour vous. Vous aurez d'autres maîtresses, mon ami, et vous regretterez un jour à venir ce qui vous est arrivé cette nuit. Quand cette femme est venue vous trouver, il est certain qu'elle vous aimait ; elle ne vous aime peut-être pas à l'heure qu'il est, elle est peut-être dans les bras d'un autre ; mais elle vous aimait cette nuit-là, dans cette chambre; et que vous importe le reste ? Vous aviez là une belle nuit; et vous la regretterez, soyez-en sûr, car elle ne reviendra plus. Une femme pardonne tout, excepté qu'on ne veuille pas d'elle. Il fallait que son amour pour vous fût terrible, pour qu'elle vînt vous trouver, se sachant et s'avouant coupable, se doutant peut-être qu'elle serait refusée. Croyez-moi, vous regretterez une nuit pareille, car c'est moi qui vous dis que vous n'en aurez guère. »

Il y avait dans tout ce que disait Desgenais

un air de conviction si simple et si profond, une si désespérante tranquillité d'expérience, que je frissonnais en l'écoutant. Pendant qu'il parlait, j'éprouvai une tentation violente d'aller encore chez ma maîtresse, ou de lui écrire pour la faire venir. J'étais incapable de me lever; cela me sauva de la honte de m'exposer de nouveau à la trouver ou attendant mon rival, ou enfermée avec lui. Mais j'avais toujours la facilité de lui écrire; je me demandais malgré moi, dans le cas où je lui écrirais, si elle viendrait.

Lorsque Desgenais fut parti, je sentis une agitation si affreuse, que je résolus d'y mettre un terme, de quelque manière que ce fût. Après une lutte terrible, l'horreur surmonta enfin l'amour. J'écrivis à ma maîtresse que je ne la reverrais jamais, et que je la priais de ne plus revenir, si elle ne voulait s'exposer à être refusée à ma porte. Je sonnai violemment, et ordonnai qu'on portât ma

lettre le plus vite possible. A peine mon domestique eut-il fermé la porte, que je le rappelai. Il ne m'entendit pas; je n'osai le rappeler une seconde fois; et mettant mes deux mains sur mon visage, je demeurai enseveli dans le plus profond désespoir.

CHAPITRE IV.

Le lendemain, au lever du soleil, la première pensée qui me vint fut de me demander : « Que ferai-je à présent? »

Je n'avais point d'état, aucune occupation. J'avais étudié la médecine, le droit, sans pouvoir me décider à prendre l'une ou l'autre de

ces deux carrières; j'avais travaillé six mois chez un banquier, avec une telle inexactitude, que j'avais été obligé de donner ma démission à temps pour n'être pas renvoyé. J'avais fait de bonnes études, mais superficielles, ayant une mémoire qui veut de l'exercice, et qui oublie aussi facilement qu'elle apprend.

Mon seul trésor, après l'amour, était l'indépendance. Dès ma puberté, je lui avais voué un culte farouche, et je l'avais pour ainsi dire consacrée dans mon cœur. C'était un certain jour que mon père, pensant déjà à mon avenir, m'avait parlé de plusieurs carrières, entre lesquelles il me laissait le choix. J'étais accoudé à ma fenêtre, et je regardais un peuplier maigre et solitaire qui se balançait dans le jardin. Je réfléchissais à tous ces états divers, et délibérais d'en prendre un. Je les remuai tous dans ma tête l'un après l'autre jusqu'au dernier, après quoi,

ne me sentant de goût pour aucun, je laissai flotter mes pensées. Il me sembla tout à coup que je sentais la terre se mouvoir, et que la force sourde et invisible qui l'entraîne dans l'espace se rendait saisissable à mes sens; je la voyais monter dans le ciel; il me semblait que j'étais comme sur un navire; le peuplier que j'avais devant les yeux me paraissait comme un mât de vaisseau; je me levai en étendant les bras, et m'écriai : « C'est bien assez peu de chose d'être un passager d'un jour sur ce navire flottant dans l'éther; c'est bien assez peu d'être un homme, un point noir sur ce navire; je serai un homme, mais non une espèce d'homme particulière. » Je jetai mes vêtemens comme par un mouvement involontaire, et ainsi nu je me prosternai, en répétant : « Je serai un homme ! »

Tel était le premier vœu qu'à l'âge de quatorze ans j'avais prononcé en face de la nature; et depuis ce temps je n'avais rien essayé

que par obéissance pour mon père, mais sans pouvoir jamais vaincre ma répugnance.

J'étais donc libre, non par paresse, mais par volonté; aimant d'ailleurs tout ce qu'a fait Dieu, et bien peu de ce qu'a fait l'homme. Je n'avais connu de la vie que l'amour, du monde que ma maîtresse, et n'en voulais savoir autre chose. Aussi étant devenu amoureux en sortant du collége, j'avais cru sincèrement que c'était pour ma vie entière, et toute autre pensée avait disparu.

Mon existence était sédentaire. Je passais la journée chez ma maîtresse; mon grand plaisir était de l'emmener à la campagne durant les beaux jours de l'été, et de me coucher avec elle dans les bois, sur l'herbe ou sur la mousse, le spectacle de la nature dans sa splendeur ayant toujours été pour moi le plus puissant des aphrodisiaques. En hiver, comme elle aimait le monde, nous courions les bals et les masques, en sorte que cette vie

oisive ne cessait jamais; et par la raison que je n'avais pensé qu'à elle tant qu'elle m'avait été fidèle, je me trouvai sans une pensée lorsqu'elle m'eut trahi.

Pour donner une idée de l'état où se trouvait alors mon esprit, je ne puis mieux le comparer qu'à un de ces appartemens comme on en voit aujourd'hui, où se trouvent rassemblés et confondus des meubles de tous les temps et de tous les pays. Notre siècle n'a point de formes. Nous n'avons donné le cachet de notre temps ni à nos maisons, ni à nos jardins, ni à quoi que ce soit. On rencontre dans les rues des gens qui ont la barbe coupée comme du temps d'Henri III, d'autres qui sont rasés, d'autres qui ont les cheveux arrangés comme ceux du portrait de Raphaël, d'autres comme du temps de Jésus-Christ. Aussi les appartemens des riches sont des cabinets de curiosités; l'antique, le gothique, le goût de la Renaissance, celui de Louis XIII,

tout est pêle-mêle. Enfin nous avons de tous les siècles, hors du nôtre, chose qui n'a jamais été vue à une autre époque; l'éclectisme est notre goût; nous prenons tout ce que nous trouvons, ceci pour sa beauté, ceci pour sa commodité, telle autre chose pour son antiquité, telle autre pour sa laideur même; en sorte que nous ne vivons que de débris, comme si la fin du monde était proche.

Tel était mon esprit; j'avais beaucoup lu; en outre j'avais appris à peindre. Je savais par cœur une grande quantité de choses, mais rien par ordre, de façon que j'avais la tête à la fois vide et gonflée, comme une éponge. Je devenais amoureux de tous les poètes l'un après l'autre; mais étant d'une nature très impressionnable, le dernier venu avait toujours le don de me dégoûter du reste. Je m'étais fait un grand magasin de ruines, jusqu'à ce qu'enfin, n'ayant plus soif

à force de boire la nouveauté et l'inconnu, je m'étais trouvé une ruine moi-même.

Cependant sur cette ruine il y avait quelque chose de bien jeune encore; c'était l'espérance de mon cœur, qui n'était qu'un enfant.

Cette espérance, que rien n'avait flétrie ni corrompue, et que l'amour avait exaltée jusqu'à l'excès, venait tout à coup de recevoir une blessure mortelle. La perfidie de ma maîtresse l'avait frappée au plus haut de son vol, et lorsque j'y pensais, je me sentais dans l'ame quelque chose qui défaillait convulsivement, comme un oiseau blessé qui agonise.

La société, qui fait tant de mal, ressemble à ce serpent des Indes dont la maison est la feuille d'une plante qui guérit sa morsure. Elle présente presque toujours le remède à côté de la souffrance qu'elle a causée. Par exemple, un homme qui a son existence ré-

glée, les affaires au lever, les visites à telle heure, le travail à telle autre, l'amour à telle autre, peut perdre sans danger sa maîtresse. Ses occupations et ses pensées sont comme ces soldats impassibles, rangés à la bataille sur une même ligne; un coup de feu en emporte un, les voisins se resserrent, et il n'y paraît pas.

Je n'avais pas cette ressource; la nature, ma mère chérie, depuis que j'étais seul, me semblait au contraire plus vaste et plus vide que jamais. Si j'avais pu oublier entièrement ma maîtresse, j'aurais été sauvé. Que de gens à qui il n'en faut pas tant pour les guérir! Ceux-là sont incapables d'aimer une femme infidèle, et leur conduite, en pareil cas, est admirable de fermeté. Mais est-ce ainsi qu'on aime à dix-neuf ans, alors que, ne connaissant rien du monde, désirant tout, le jeune homme sent à la fois le germe de toutes les passions? De quoi doute cet âge? A droite,

a gauche, là-bas, à l'horizon, partout quelque voix qui l'appelle. Tout est désir, tout est rêverie. Il n'y a réalité qui tienne lorsque le cœur est jeune; il n'y a chêne si noueux et si dur dont il ne sorte une dryade; et si on avait cent bras, on ne craindrait pas de les ouvrir dans le vide; on n'a qu'à y serrer sa maîtresse, et le vide est rempli.

Quant à moi, je ne concevais pas qu'on fît autre chose que d'aimer; et lorsqu'on me parlait d'une autre occupation, je ne répondais pas. Ma passion pour ma maîtresse avait été comme sauvage, et toute ma vie en ressentait je ne sais quoi de monacal et de farouche. Je n'en veux citer qu'un exemple. Elle m'avait donné son portrait en miniature dans un médaillon; je le portais sur le cœur, chose que font bien des hommes; mais ayant trouvé un jour chez un marchand de curiosités une discipline de fer, au bout de laquelle était une plaque hérissée de pointes, j'avais fait

attacher le médaillon sur la plaque et le portais ainsi. Ces clous, qui m'entraient dans la poitrine à chaque mouvement, me causaient une volupté si étrange, que j'y appuyais quelquefois ma main pour les sentir plus profondément. Je sais bien que c'est de la folie; l'amour en fait bien d'autres.

Depuis que cette femme m'avait trahi, j'avais ôté le cruel médaillon. Je ne puis dire avec quelle tristesse j'en détachai la ceinture de fer, et quel soupir poussa mon cœur lorsqu'il s'en trouva délivré! « Ah! pauvres cicatrices, me dis-je, vous allez donc vous effacer? Ah! ma blessure, ma chère blessure, quel baume vais-je poser sur toi? »

J'avais beau haïr cette femme; elle était, pour ainsi dire, dans le sang de mes veines; je la maudissais, mais j'en rêvais. Que faire à cela? que faire à un rêve? quelle raison donner à des souvenirs de chair et de sang? Macbeth, ayant tué Duncan, dit que l'O-

céan ne laverait pas ses mains; il n'aurait pas lavé mes cicatrices. Je le disais à Desgenais: « Que voulez-vous? dès que je m'endors sa tête est là sur l'oreiller. »

Je n'avais vécu que par cette femme; douter d'elle c'était douter de tout, la maudire tout renier, la perdre tout détruire. Je ne sortais plus; le monde m'apparaissait comme peuplé de monstres, de bêtes fauves et de crocodiles. A tout ce qu'on me disait pour me distraire, je répondais: « Oui, c'est bien dit, et soyez certain que je n'en ferai rien. »

Je me mettais à la fenêtre et je me disais : « Elle va venir, j'en suis sûr; elle vient; elle tourne la rue; je la sens qui approche. Elle ne peut vivre sans moi, pas plus que moi sans elle. Que lui dirai-je? quel visage ferai-je? Là-dessus ses perfidies me revenaient. Ah! qu'elle ne vienne pas! m'écriais-je; qu'elle n'approche pas! Je suis capable de la tuer. »

Depuis ma dernière lettre, je n'en entendais plus parler. « Enfin, que fait-elle ? me disais-je. Elle en aime un autre ? Aimons-en donc une autre aussi. Qui aimer ? » Et tout en cherchant j'entendais comme une voix lointaine qui me criait : « Toi une autre que moi ! Deux êtres qui s'aiment, qui s'embrassent, et qui ne sont pas toi et moi ! Est-ce que c'est possible ? Est-ce que tu es fou ? »

— Lâche ! me disait Desgenais, quand oublierez-vous cette femme ? Est-ce donc une si grande perte ? Le beau plaisir d'être aimé d'elle ! Prenez la première venue.

— Non, lui répondais-je ; ce n'est pas une si grande perte. N'ai-je pas fait ce que je devais ? Ne l'ai-je pas chassée d'ici ? Qu'avez-vous donc à dire ? Le reste me regarde ; les taureaux blessés dans le cirque ont la permission d'aller se coucher dans un coin avec l'épée du matador dans l'épaule, et de finir en paix. Qu'est-ce que j'irai faire, dites-moi, là ou

là? Qu'est-ce que c'est que vos premières venues? Vous me montrerez un ciel pur, des arbres et des maisons, des hommes qui parlent, boivent, chantent, des femmes qui dansent et des chevaux qui galopent. Ce n'est pas la vie tout cela : c'est le bruit de la vie. Allez, allez; laissez-moi le repos. »

CHAPITRE V.

Quand Desgenais vit que mon désespoir était sans remède, que je ne voulais écouter personne ni sortir de ma chambre, il prit la chose au sérieux. Je le vis arriver un soir avec un air de gravité; il me parla de ma maîtresse, et continua sur un ton de persifflage,

disant des femmes tout le mal qu'il pensait. Tandis qu'il parlait, je m'étais appuyé sur mon coude, et me soulevant sur mon lit, je l'écoutais attentivement.

C'était par une de ces sombres soirées où le vent qui siffle ressemble aux plaintes d'un mourant; une pluie aiguë fouettait les vitres, laissant par intervalle un silence de mort. Toute la nature souffre par ces temps; les arbres s'agitent avec douleur ou courbent tristement la tête; les oiseaux des champs se serrent dans les buissons; les rues des cités sont vides. Ma blessure me faisait souffrir. La veille encore j'avais une maîtresse et un ami; ma maîtresse m'avait trahi, mon ami m'avait étendu dans un lit de douleur. Je ne démêlais pas encore clairement ce qui se passait dans ma tête; il me semblait tantôt que j'avais fait un rêve plein d'horreur, et que je n'avais qu'à fermer les yeux pour me réveiller heureux le lendemain; tantôt c'était

ma vie entière qui me paraissait un songe ridicule et puéril, dont la fausseté venait de se dévoiler. Desgenais était assis devant moi, près de la lampe; il était ferme et sérieux, avec un sourire perpétuel. C'était un homme plein de cœur, mais sec comme la pierre ponce. Une précoce expérience l'avait rendu chauve avant l'âge; il connaissait la vie et avait pleuré dans son temps, mais sa douleur portait cuirasse; il était matérialiste et attendait la mort.

« Octave, me dit-il, d'après ce qui se passe en vous, je vois que vous croyez à l'amour tel que les romanciers et les poètes le représentent; vous croyez, en un mot, à ce qui se dit ici-bas et non à ce qui s'y fait. Cela vient de ce que vous ne raisonnez pas sainement, et peut vous mener à de très grands malheurs.

« Les poètes représentent l'amour comme les sculpteurs nous peignent la beauté, comme

les musiciens créent la mélodie; c'est-à-dire que, doués d'une organisation nerveuse et exquise, ils rassemblent avec discernement et avec ardeur les élémens les plus purs de la vie, les lignes les plus belles de la matière et les voix les plus harmonieuses de la nature. Il y avait, dit-on, à Athènes une grande quantité de belles filles; Praxitèle les dessina toutes l'une après l'autre; après quoi, de toutes ces beautés diverses qui chacune avaient leur défaut, il fit une beauté unique, sans défaut, et créa la Vénus. Le premier homme qui fit un instrument de musique et qui donna à cet art ses règles et ses lois, avait écouté, long-temps auparavant, murmurer les roseaux et chanter les fauvettes. Ainsi les poètes, qui connaissaient la vie, après avoir vu beaucoup d'amours plus ou moins passagers, après avoir senti profondément jusqu'à quel degré d'exaltation sublime la passion peut s'élever par moment, retran-

chant de la nature humaine tous les élémens qui la dégradent, créèrent ces noms mystérieux qui passèrent d'âge en âge sur les lèvres des hommes : Daphnis et Chloé, Héro et Léandre, Pyrame et Thisbé.

« Vouloir chercher dans la vie réelle des amours pareils à ceux-là, éternels et absolus, c'est la même chose que de chercher sur la place publique des femmes aussi belles que la Vénus, ou de vouloir que les rossignols chantent les symphonies de Beéthoven.

« La perfection n'existe pas; la comprendre est le triomphe de l'intelligence humaine; la désirer pour la posséder est la plus dangereuse des folies. Ouvrez votre fenêtre, Octave; ne voyez-vous pas l'infini? ne sentez-vous pas que le ciel est sans bornes? votre raison ne vous le dit-elle pas? Cependant concevez-vous l'infini? vous faites-vous quelque idée d'une chose sans fin, vous qui êtes né d'hier et qui mourrez demain? Ce spectacle de l'im-

mensité a, dans tous les pays du monde, produit les plus grandes démences. Les religions viennent de là; c'est pour posséder l'infini que Caton s'est coupé la gorge, que les chrétiens se jetaient aux lions, que les huguenots se jetaient aux catholiques; tous les peuples de la terre ont étendu les bras vers cet espace immense, et ont voulu le presser sur leur poitrine. L'insensé veut posséder le ciel; le sage l'admire, s'agenouille, et ne désire pas.

« La perfection, ami, n'est pas plus faite pour nous que l'immensité. Il faut ne la chercher en rien, ne la demander à rien, ni à l'amour, ni à la beauté, ni au bonheur, ni à la vertu; mais il faut l'aimer, pour être vertueux, beau et heureux autant que l'homme peut l'être.

« Supposons que vous avez dans votre cabinet d'étude un tableau de Raphaël que vous regardiez comme parfait; supposons qu'hier

soir, en le considérant de près, vous avez découvert dans un des personnages de ce tableau une faute grossière de dessin, un membre cassé ou un muscle hors nature, comme il y en a un, dit-on, dans l'un des bras du gladiateur antique. Vous éprouverez certainement un grand déplaisir, mais vous ne jetterez cependant pas au feu votre tableau; vous vous direz seulement qu'il n'est pas parfait, mais qu'il y a des morceaux qui sont dignes d'admiration.

« Il y a des femmes que leur bon naturel et la sincérité de leur cœur empêchent d'avoir deux amans à la fois. Vous avez cru que votre maîtresse était ainsi; cela vaudrait mieux en effet. Vous avez découvert qu'elle vous trompait; cela vous oblige-t-il à la mépriser, à la maltraiter, à croire enfin qu'elle est digne de votre haine?

« Quand bien même votre maîtresse ne vous aurait jamais trompé, et quand elle

n'aimerait que vous à présent, songez, Octave, combien son amour serait encore loin de la perfection, combien il serait humain, petit, restreint aux lois de l'hypocrisie du monde; songez qu'un autre homme l'a possédée avant vous, et même plus d'un autre homme; que d'autres encore la posséderont après vous.

«Faites cette réflexion : ce qui vous pousse en ce moment au désespoir, c'est cette idée de perfection que vous vous étiez faite sur votre maîtresse, et dont vous voyez qu'elle est déchue. Mais dès que vous comprendrez bien que cette idée première elle-même était humaine, petite et restreinte, vous verrez que c'est bien peu de chose qu'un degré de plus ou de moins sur cette grande échelle pourrie de l'imperfection humaine.

«Vous conviendrez volontiers, n'est-ce pas? que votre maîtresse a eu d'autres hommes et qu'elle en aura d'autres; vous me direz sans

doute que peu vous importe de le savoir, pourvu qu'elle vous aime, et qu'elle n'ait que vous, tant qu'elle vous aimera. Mais moi je vous dis : Puisqu'elle a eu d'autres hommes que vous, qu'importe donc que ce soit hier ou il y a deux ans ? Puisqu'elle aura d'autres hommes, qu'importe que ce soit demain ou dans deux autres années ? Puisqu'elle ne doit vous aimer qu'un temps, et puisqu'elle vous aime, qu'importe donc que ce soit pendant deux ans ou pendant une nuit ? Êtes-vous homme, Octave ? Voyez-vous les feuilles tomber des arbres, le soleil se lever et se coucher ? Entendez-vous vibrer l'horloge de la vie à chaque battement de votre cœur ? Y a-t-il donc une si grande différence pour vous entre un amour d'un an et un amour d'une heure, insensé, qui, par cette fenêtre grande comme la main, pouvez voir l'infini ?

«Vous appelez honnête la femme qui vous aime deux ans fidèlement ; vous avez appa-

remment un almanach fait exprès pour savoir combien de temps les baisers des hommes mettent à sécher sur les lèvres des femmes. Vous faites une grande différence entre la femme qui se donne pour de l'argent et celle qui se donne pour du plaisir, entre celle qui se donne pour de l'orgueil et celle qui se donne pour du dévouement. Parmi les femmes que vous achetez, vous payez les unes plus cher que les autres; parmi celles que vous recherchez pour le plaisir des sens, vous vous abandonnez aux unes avec plus de confiance qu'aux autres; parmi celles que vous avez par vanité, vous vous montrez plus glorieux de celle-ci que de celle-là; et de celles à qui vous vous dévouez, il y en a à qui vous donnez le tiers de votre cœur, à une autre le quart, à une autre la moitié, selon son éducation, ses mœurs, son nom, sa naissance, sa beauté, son tempérament, selon l'occasion, selon ce qu'on en dit, selon

l'heure qu'il est, selon ce que vous avez bu à dîner.

« Vous avez des femmes, Octave, par la raison que vous êtes jeune, ardent, que votre visage est ovale et régulier, que vos cheveux sont peignés avec soin; mais par cette raison même, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme.

« La nature, avant tout, veut la reproduction des êtres; partout, depuis le sommet des montagnes jusqu'au fond de l'Océan, la vie a peur de mourir. Dieu, pour conserver son ouvrage, a donc établi cette loi, que la plus grande jouissance de tous les êtres vivans fût l'acte de la génération. Le palmier, envoyant à sa femelle sa poussière féconde, frémit d'amour dans les vents embrasés; le cerf en rut éventre sa biche qui lui résiste; la colombe palpite sous les ailes du mâle comme une sensitive amoureuse; et l'homme, tenant dans ses bras sa compagne, au sein de

la toute-puissante nature, sent bondir dans son cœur l'étincelle divine qui l'a créé.

« O mon ami, lorsque vous serrez dans vos bras nus une belle et robuste femme, si la volupté vous arrache des larmes, si vous sentez sangloter sur vos lèvres des sermens d'amour éternel, si l'infini vous descend dans le cœur, ne craignez pas de vous livrer, fussiez-vous avec une courtisane; vous êtes toujours devant Dieu. Vous accomplissez son grand œuvre; il crée en vous, vous êtes sa main droite. Ne retenez pas les prières qui vous viennent à la bouche pendant le sacrifice; ce sont là les autels où il veut être compris et adoré.

« Mais ne confondez pas le vin avec l'ivresse; ne croyez pas la coupe divine où vous buvez le breuvage divin; ne vous étonnez pas le soir de la trouver vide et brisée. C'est une femme, c'est un vase fragile, fait de terre, par un potier.

« Remerciez Dieu de vous montrer le ciel, et parce que vous battez de l'aile ne vous croyez pas un oiseau. Les oiseaux eux-mêmes ne peuvent franchir les nuages; il y a une sphère où ils manquent d'air, et l'alouette qui s'élève en chantant dans les brouillards du matin retombe quelquefois morte sur le sillon.

« Prenez de l'amour ce qu'un homme sobre prend de vin; ne devenez pas un ivrogne. Si votre maîtresse est sincère et fidèle, aimez-la pour cela; mais si elle ne l'est pas et qu'elle soit jeune et belle, aimez-la parce qu'elle est jeune et belle; et si elle est agréable et spirituelle, aimez-la encore; et si elle n'est rien de tout cela, mais qu'elle vous aime seulement, aimez-la encore. On n'est pas aimé tous les soirs.

« Ne vous arrachez pas les cheveux et ne parlez pas de vous poignarder parce que vous avez un rival. Vous dites que votre

maîtresse vous trompe pour un autre; c'est votre orgueil qui en souffre; mais changez seulement les mots; dites-vous que c'est lui qu'elle trompe pour vous, et vous voilà glorieux.

« Ne vous faites pas de règle de conduite et ne dites pas que vous voulez être aimé exclusivement; car, en disant cela, comme vous êtes homme et inconstant vous-même, vous êtes forcé d'ajouter tacitement : Autant que cela est possible.

« Prenez le temps comme il vient, le vent comme il souffle, la femme comme elle est. Les Espagnoles, les premières des femmes, aiment fidèlement; leur cœur est sincère et violent, mais elles portent un stylet sur le cœur. Les Italiennes sont lascives; mais elles cherchent de larges épaules et prennent mesure de leur amant avec des aunes de tailleurs. Les Anglaises sont exaltées et mélancoliques; mais elles sont froides et guin-

dées. Les Allemandes sont tendres et douces, mais fades et monotones. Les Françaises sont spirituelles, élégantes et voluptueuses, mais elles mentent comme des démons.

« Avant tout, n'accusez pas les femmes d'être ce qu'elles sont; c'est nous qui les avons faites ainsi, défaisant l'ouvrage de la nature en toute occasion.

« La nature, qui pense à tout, a fait la vierge pour être amante; mais à son premier enfant ses cheveux tombent, son sein se déforme, son corps porte une cicatrice; la femme est faite pour être mère. L'homme s'en éloignerait peut-être alors, dégoûté par la beauté perdue; mais son enfant s'attache à lui en pleurant. Voilà la famille, la loi humaine; tout ce qui s'en écarte est monstrueux. Ce qui fait la vertu des campagnards, c'est que leurs femmes sont des machines à enfantement et à allaitement, comme ils sont, eux, des machines à labourage. Ils n'ont ni faux

cheveux, ni lait virginal; mais leurs amours n'ont pas la lèpre; ils ne s'aperçoivent pas, dans leurs accouplemens naïfs, qu'on a découvert l'Amérique. A défaut de sensualité, leurs femmes sont saines; elles ont les mains calleuses, aussi leur cœur ne l'est-il pas.

« La civilisation fait le contraire de la nature. Dans nos villes et selon nos mœurs, la vierge, faite pour courir au soleil, pour admirer les lutteurs nus, comme à Lacédémone, pour choisir, pour aimer, on l'enferme, on la verrouille; cependant elle cache un roman sous son crucifix. Pâle et oisive, elle se corrompt devant son miroir, elle flétrit dans le silence des nuits cette beauté verte et luxuriante qui l'étouffe et qui a besoin du grand air. Puis tout d'un coup on la tire de là, ne sachant rien, n'aimant rien, désirant tout; une vieille l'endoctrine, on lui chuchote un mot obscène à l'oreille, et on la jette dans le lit d'un inconnu qui la viole. Voilà le mariage, c'est-

à-dire la famille civilisée. Et maintenant voilà cette pauvre fille qui fait un enfant; voilà ses cheveux, son beau sein, son corps qui se flétrissent; voilà qu'elle a perdu la beauté des amantes, et elle n'a point aimé ! Voilà qu'elle a conçu, voilà quelle a enfanté, et elle se demande pourquoi; on lui apporte un enfant et on lui dit : Vous êtes mère. Elle répond : Je ne suis pas mère; qu'on donne cet enfant à une femme qui ait du lait; il n'y en a pas dans mes mamelles. Ce n'est pas ainsi que le lait vient aux femmes. Son mari lui répond qu'elle a raison, que son enfant le dégoûterait d'elle. On vient, on la pare, on met une dentelle de Malines sur son lit ensanglanté; on la soigne, on la guérit du mal de la maternité. Un mois après, la voilà aux Tuileries, au bal, à l'Opéra; son enfant est à Chaillot, à Auxerre; son mari au mauvais lieu. Dix jeunes gens lui parlent d'amour, de dévouement, de sympathie, d'éternel

embrassement, de tout ce qu'elle a dans le cœur. Elle en prend un, l'attire sur sa poitrine; il la déshonore, se retourne, et s'en va à la Bourse. Maintenant la voilà lancée; elle pleure une nuit et trouve que les larmes lui rougissent les yeux. Elle prend un consolateur, de la perte duquel un autre la console; ainsi jusqu'à trente ans et plus. C'est alors que, blasée et gangrenée, n'ayant plus rien d'humain, pas même le dégoût, elle rencontre un soir un bel adolescent aux cheveux noirs, à l'œil ardent, au cœur palpitant d'espérance; elle reconnaît sa jeunesse, elle se souvient de ce qu'elle a souffert, et lui rendant les leçons de sa vie, elle lui apprend à ne jamais aimer.

«Voilà la femme telle que nous l'avons faite; voilà nos maîtresses. Mais quoi? ce sont des femmes, et il y a avec elles de bons momens!

«Si vous êtes d'une trempe ferme, sûr de vous-même et vraiment homme, voilà donc

ce que je vous conseille : lancez-vous sans crainte dans le torrent du monde ; ayez des courtisanes, des danseuses, des bourgeoises, et des marquises. Soyez constant et infidèle, triste et joyeux, trompé ou respecté ; mais sachez si vous êtes aimé, car du moment que vous le serez, que vous importe le reste ?

« Si vous êtes un homme médiocre et ordinaire, je suis d'avis que vous cherchiez quelque temps avant de vous décider, mais que vous ne comptiez sur rien de ce que vous aurez cru trouver dans votre maîtresse.

« Si vous êtes un homme faible, enclin à vous laisser dominer et à prendre racine là où vous voyez un peu de terre, faites-vous une cuirasse qui résiste à tout ; car si vous cédez à votre nature débile, là où vous aurez pris racine, vous ne pousserez pas ; vous sécherez comme une plante oisive, et vous n'aurez ni fleurs, ni fruits. La sève de votre vie passera dans une écorce étrangère ; toutes

vos actions seront pâles comme la feuille du saule; vous n'aurez pour vous arroser que vos propres larmes, et pour vous nourrir que votre propre cœur.

« Mais si vous êtes une nature exaltée, croyant à des rêves et voulant les réaliser, je vous réponds alors tout net : L'amour n'existe pas.

« Car j'abonde dans votre sens, et je vous dis : Aimer, c'est se donner corps et ame, ou, pour mieux dire, c'est faire un seul être de deux. C'est se promener au soleil, en plein vent, au milieu des blés et des prairies, avec un corps à quatre bras, à deux têtes et à deux cœurs. L'amour, c'est la foi, c'est la religion du bonheur terrestre; c'est un triangle lumineux placé à la voûte de ce temple qu'on appelle le monde. Aimer, c'est marcher librement dans ce temple, et avoir à son côté un être capable de comprendre pourquoi une pensée, un mot, une fleur, font que vous

vous arrêtez et que vous relevez la tête vers le triangle céleste. Exercer les nobles facultés de l'homme est un grand bien, voilà pourquoi le génie est une belle chose; mais doubler ses facultés, presser un cœur et une intelligence sur son intelligence et sur son cœur, c'est le bonheur suprême. Dieu n'en a pas fait plus pour l'homme; voilà pourquoi l'amour vaut mieux que le génie. Or, dites-moi, est-ce là l'amour de nos femmes? Non, non; il faut en convenir. Aimer, pour elles, c'est autre chose : c'est sortir voilées, écrire avec mystère, marcher en tremblant sur la pointe du pied, comploter et railler, faire des yeux languissans, pousser de chastes soupirs dans une robe empesée et guindée, puis tirer les verrous pour la jeter par-dessus sa tête, humilier une rivale, tromper un mari, désoler ses amans; aimer, pour nos femmes, c'est jouer à mentir comme les enfans jouent à se cacher; hideuse débauche de cœur, pire

que toute la lubricité romaine aux saturnales de Priape; parodie bâtarde du vice lui-même aussi bien que de la vertu; comédie sourde et basse où tout se chuchote et se travaille avec des regards obliques, où tout est petit, élégant et difforme, comme dans ces monstres de porcelaine qu'on apporte de Chine; dérision lamentable de ce qu'il y a de beau et de laid, de divin et d'infernal au monde; ombre sans corps, squelette de tout ce que Dieu a fait. »

Ainsi parlait Desgenais d'une voix mordante, au milieu du silence de la nuit.

CHAPITRE VI.

Je fus le lendemain au bois de Boulogne, avant dîner; le temps était sombre. Arrivé à la porte Maillot, je laissai mon cheval aller où bon lui sembla, et, m'abandonnant à une rêverie profonde, je repassai peu à peu dans ma tête tout ce que m'avait dit Desgenais.

L'amour que j'avais pour ma maîtresse m'ayant, presque au sortir du collége, absorbé tout entier, avait été pour moi une sauvegarde contre la corruption prématurée à laquelle la jeunesse s'abandonne souvent dans la première joie de la liberté; car le plus grand défaut des écoles étant de défendre sans cesse ce que la nature ordonne, il est tout simple que les écoliers commencent, en entrant dans le monde, par se livrer à tout ce qu'on leur défendait, outre mesure et sans discernement.

Si l'on m'avait proposé de devenir un libertin, tant que ma maîtresse m'était fidèle, les séductions les plus fortes et les raisonnemens les plus pervers auraient été sans effet sur moi. Une courtisane me paraissait un être difforme. Tout d'un coup ma maîtresse, que j'adorais religieusement, était devenue pour moi comme une courtisane; et tandis que je croyais fuir la débauche dans

un sanctuaire impénétrable, je venais de m'apercevoir que c'était la débauche elle-même que j'avais dans les bras.

Je le demande à quiconque a aimé; parmi toutes les horreurs de l'enfer, en a-t-on jamais inventé une qui puisse entrer en comparaison avec ce qui se passe dans l'ame humaine, lorsqu'une pareille chose arrive? Il me semble voir un enfant innocent que des brigands veulent égorger dans une forêt; il se sauve, en criant, dans les bras de son père; il s'attache à son cou, il se cache sous son manteau, il le supplie de le sauver; et son père tire une épée flamboyante; lui-même est un bandit, et égorge l'enfant.

Les peintres qui ont représenté la tentation de saint Antoine ont oublié de lui faire subir une épreuve à laquelle il n'eût pas résisté. Ils nous le montrent entouré de démons, de femmes nues, qui s'efforcent en vain de le faire succomber par tous les

moyens possibles; cependant le saint en prières se courbe sur son crucifix. Il ne voit rien, n'entend rien; il n'est pas là, il prie. Mais je voudrais qu'un démon plus rusé que les autres, un démon féminin, eût la pensée de se changer en Christ et de s'insinuer dans la statue du Rédempteur. Alors, au moment où le saint, pour échapper à la tentation, se précipiterait sur l'image de Dieu et a serrerait sur son cœur, je voudrais voir que le Christ lui-même, ouvrant ses bras de marbre, lui plantât sur les lèvres un baiser lascif et brûlant.

Certes, une femme ne sait ce qu'elle fait, lorsqu'elle trompe un jeune homme qui n'a jamais été trompé; elle ne sait pas où elle l'envoie, au sortir de ce lit qu'elle souille, et où, la veille encore, il a baisé sur l'oreiller cette petite place plus chère qu'un empire, où repose la tête de la bien-aimée. Elle ne réfléchit pas à son action; elle cède à un ca-

price, elle suit sa fugitive étoile; il est impossible qu'elle raisonne : car si elle raisonnait, si elle voyait la plaie affreuse qu'elle ouvre, et le flot de sang qui va en sortir, plutôt que d'entr'ouvrir sa porte, elle la ferait murer. Que dis-je? si elle savait que son amour pour un enfant peut faire éclore de pareils fruits, non-seulement elle n'oserait le tromper, elle n'oserait pas même l'aimer; elle aurait pitié par avance des maux qu'elle pourrait lui faire; elle lui dirait comme Rosalinde : Je vous en prie, ne prenez pas d'amour pour moi ; je suis plus fausse que les sermens faits dans l'ivresse.

Comme je traversais une allée, plongé dans toutes ces pensées, je m'entendis appeler par mon nom. Je me retournai, et vis, dans une voiture découverte, une des amies intimes de ma maîtresse. Elle cria d'arrêter, et, me tendant la main d'un air amical, me demanda, si je n'avais rien à faire, de venir dîner avec elle.

Cette femme, qui s'appelait madame Levasseur, était petite, grasse, et très blonde; elle m'avait toujours déplu, je ne sais pourquoi, nos relations n'ayant jamais rien eu que d'agréable. Cependant je ne pus résister à l'envie d'accepter son invitation; je serrai sa main en la remerciant; je sentais que nous allions parler de ma maîtresse.

Elle me donna quelqu'un pour ramener mon cheval; je montai dans sa voiture; elle y était seule, et nous reprîmes aussitôt le chemin de Paris. La pluie commençait à tomber, on ferma la voiture; ainsi enfermés en tête-à-tête, nous demeurâmes d'abord silencieux. Je la regardais avec une tristesse inexprimable; non-seulement elle était l'amie de mon infidèle, mais elle était sa confidente. Souvent, durant les jours heureux, elle avait été en tiers dans nos soirées. Avec quelle impatience je l'avais supportée alors! combien de fois j'avais compté les instans qu'elle

passait avec nous! De là sans doute mon aversion pour elle. J'avais beau savoir qu'elle approuvait nos amours, qu'elle me défendait même parfois auprès de ma maîtresse dans les jours de brouille; je ne pouvais, en faveur de toute son amitié, lui pardonner ses importunités. Malgré sa bonté et les services qu'elle nous rendait, elle me semblait laide, fatigante. Hélas! maintenant que je la trouvais belle ! Je regardais ses mains, ses vêtemens; chacun de ses gestes m'allait au cœur ; tout le passé y était écrit. Elle me voyait, elle sentait ce que j'éprouvais auprès d'elle et que de souvenirs m'oppressaient. Le chemin s'écoula ainsi, moi la regardant, elle me souriant. Enfin, quand nous entrâmes à Paris, elle me prit la main : « Eh bien! dit-elle.—Eh bien! répondis-je en sanglotant, dites-le-lui, madame, si vous voulez. » Et je versai un torrent de larmes.

Mais lorsqu'après dîner nous fûmes au

coin du feu: « Mais enfin, dit-elle, toute cette affaire est-elle irrévocable? n'y a-t-il plus aucun moyen?

—Hélas! madame, lui répondis-je, il n'y a rien d'irrévocable que la douleur qui me tuera. Mon histoire n'est pas longue à dire; je ne puis ni l'aimer, ni en aimer une autre, ni me passer d'aimer. »

Elle se renversa sur sa chaise à ces paroles, et je vis sur son visage les marques de sa compassion. Long-temps elle parut réfléchir et se reporter sur elle-même, comme sentant dans son cœur un écho. Ses yeux se voilèrent, et elle restait enfermée comme dans un souvenir. Elle me tendit la main, je m'approchai d'elle. « Et moi, murmura-t-elle, et moi aussi! voilà ce que j'ai connu en temps et lieu.» Une vive émotion l'arrêta.

De toutes les sœurs de l'amour, l'une des plus belles est la pitié. Je tenais la main de madame Levasseur; elle était presque dans

mes bras; elle commença à me dire tout ce qu'elle put imaginer en faveur de ma maîtresse, pour me plaindre autant que pour l'excuser. Ma tristesse s'en accrut; que répondre? Elle en vint à parler d'elle-même.

Il n'y avait pas long-temps, me dit-elle, qu'un homme qu'elle aimait l'avait quittée. Elle avait fait de grands sacrifices; sa fortune était compromise, aussi bien que l'honneur de son nom. De la part de son mari, qu'elle connaissait pour vindicatif, il y avait eu des menaces. Ce fut un récit mêlé de larmes, et qui m'intéressa au point que j'oubliai mes douleurs en écoutant les siennes. On l'avait mariée à contre-cœur, elle avait lutté pendant long-temps; mais elle ne regrettait rien, sinon de n'être plus aimée. Je crus même qu'elle s'accusait en quelque sorte, comme n'ayant pas su conserver le cœur de son amant, et ayant agi avec légèreté à son égard.

Lorsqu'après avoir soulagé son cœur elle

demeura peu à peu comme muette et incertaine : « Non, madame, lui dis-je, ce n'est point le hasard qui m'a conduit aujourd'hui au bois de Boulogne. Laissez-moi croire que les douleurs humaines sont des sœurs égarées, mais qu'un bon ange est quelque part, qui unit parfois à dessein ces faibles mains tremblantes, tendues vers Dieu. Puisque je vous ai revue, et que vous m'avez appelé, ne vous repentez donc point d'avoir parlé ; et qui que ce soit qui vous écoute, ne vous repentez jamais des larmes. Le secret que vous me confiez n'est qu'une larme tombée de vos yeux, mais elle est restée sur mon cœur. Permettez-moi de revenir, et souffrons quelquefois ensemble. »

Une sympathie si vive s'empara de moi en parlant ainsi, que, sans y réfléchir, je l'embrassai ; il ne me vint pas à l'esprit qu'elle s'en pût trouver offensée, et elle ne parut même pas s'en apercevoir.

Un silence profond régnait dans l'hôtel qu'habitait madame Levasseur. Quelque locataire y étant malade, on avait répandu de la paille dans la rue, en sorte que les voitures n'y faisaient aucun bruit. J'étais près d'elle, la tenant dans mes bras, et m'abandonnant à l'une des plus douces émotions du cœur, le sentiment d'une douleur partagée.

Notre entretien continua sur le ton de la plus expansive amitié. Elle me disait ses souffrances, je lui contais les miennes, et entre ces deux douleurs qui se touchaient je sentais s'élever je ne sais quelle douceur, je ne sais quelle voix consolante, comme un accord pur et céleste né du concert de deux voix gémissantes. Cependant, durant toutes ces larmes, comme je m'étais penché sur madame Levasseur, je ne voyais que son visage. Dans un moment de silence, m'étant relevé et éloigné quelque peu, je m'aperçus

que, pendant que nous parlions, elle avait appuyé son pied assez haut sur le chambranle de la cheminée, en sorte que, sa robe ayant glissé, sa jambe se trouvait entièrement découverte. Il me parut singulier que, voyant ma confusion, elle ne se dérangeât point, et je fis quelques pas en tournant la tête pour lui donner le temps de s'ajuster; elle n'en fit rien. Revenant à la cheminée, j'y restai appuyé en silence, regardant ce désordre, dont l'apparence était trop révoltante pour se supporter. Enfin, fixant ses yeux, et voyant clairement qu'elle s'apercevait fort bien elle-même de ce qui en était, je me sentis frappé de la foudre; car je compris net que j'étais le jouet d'une effronterie tellement monstrueuse, que la douleur elle-même n'était pour elle qu'une séduction des sens. Je pris mon chapeau sans dire un mot; elle rabaissa lentement sa robe, et je sortis de la salle en lui faisant un grand salut.

CHAPITRE VII.

En rentrant chez moi, je trouvai au milieu de ma chambre une grande caisse de bois. Une de mes tantes était morte, et j'avais une part dans son héritage, qui n'était pas considérable. Cette caisse renfermait, entre autres objets indifférens, une quantité de

vieux livres poudreux. Ne sachant que faire et rongé d'ennui, je pris le parti d'en lire quelques-uns. C'étaient pour la plupart des romans du siècle de Louis XV; ma tante, fort dévote, en avait probablement hérité elle-même, et les avait conservés sans les lire; car ils étaient de la plus grande licence, et, pour ainsi dire, comme autant de catéchismes de libertinage.

J'ai dans l'esprit une singulière propension à réfléchir à tout ce qui m'arrive, même aux moindres incidens, et à leur donner une sorte de raison conséquente et morale; j'en fais en quelque sorte comme des grains de chapelet, et je tâche malgré moi de les rattacher à un même fil.

Dussé-je paraître puéril en ceci, l'arrivée de ces livres me frappa dans la circonstance où je me trouvais. Je les dévorai avec une amertume et une tristesse sans bornes, le cœur brisé et le sourire sur les lèvres. «Oui,

vous avez raison, leur disais-je, vous seuls savez les secrets de la vie; vous seuls osez dire que rien n'est vrai que la débauche, l'hypocrisie et la corruption. Soyez mes amis; posez sur la plaie de mon ame vos poisons corrosifs; apprenez-moi à croire en vous.»

Pendant que je m'enfonçais ainsi dans les ténèbres, mes poètes favoris et mes livres d'étude restaient épars dans la poussière. Je les foulais aux pieds dans mes accès de colère : «Et vous, leur disais-je, rêveurs insensés qui n'apprenez qu'à souffrir, misérables arrangeurs de paroles, charlatans si vous saviez la vérité, niais si vous étiez de bonne foi, menteurs dans les deux cas, qui faites des contes de fée avec le cœur humain, je vous brûlerai tous jusqu'au dernier.»

Au milieu de tout cela les larmes venaient à mon aide, et je m'apercevais qu'il n'y avait de vrai que ma douleur. «Eh bien! criai-je alors dans mon délire, dites-moi,

vous tous, bons et mauvais génies, esprits de vie et de mort assis à mon chevet, poètes et ruffians, conseillers du bien et du mal, dites-moi donc ce qu'il faut faire. Choisissez donc un arbitre entre vous. »

Je saisis une vieille Bible qui était sur ma table, et l'ouvris au hasard. « Réponds-moi, toi, livre de Dieu, lui dis-je, sachons un peu quel est ton avis. » Je tombai sur ces paroles de l'Ecclésiaste, chapitre IX :

« J'ai agité toutes ces choses dans mon « cœur, et je me suis mis en peine d'en trou- « ver l'intelligence. Il y a des justes et des « sages, et leurs œuvres sont dans la main de « Dieu; néanmoins l'homme ne sait s'il est « digne d'amour ou de haine.

« Mais tout est réservé pour l'avenir, et « demeure incertain, parce que tout arrive « également au juste et à l'injuste, au bon et « au méchant, au pur et à l'impur, à celui « qui immole des victimes et à celui qui

« méprise les sacrifices. L'innocent est traité « comme le pécheur, et le parjure comme « celui qui jure la vérité.

« C'est là ce qu'il y a de plus fâcheux dans « tout ce qui se passe sous le soleil, que « tout arrive de même à tous. De là vient « que les cœurs des enfans des hommes sont « remplis de malice et de mépris pendant « leur vie, et après cela ils seront mis entre « les morts. »

Je demeurai stupéfait après avoir lu ces paroles; je ne croyais pas qu'un sentiment pareil existât dans la Bible : « Ainsi donc, lui dis-je, et toi aussi, tu doutes, livre de l'espérance ? »

Que pensent donc les astronomes, lorsqu'ils prédisent à point nommé, à l'heure dite, le passage d'une comète, le plus irrégulier des promeneurs célestes ? que pensent donc les naturalistes, lorsqu'ils vous montrent à travers un microscope des ani-

maux dans une goutte d'eau? croient-ils donc qu'ils inventent ce qu'ils aperçoivent, et que leurs microscopes et leurs lunettes fassent la loi à la nature? Que pensa donc le premier législateur des hommes, lorsque cherchant quelle devait être la première pierre de l'édifice social, irrité sans doute par quelque parleur importun, il frappa sur ses tables de marbre, et sentit crier dans ses entrailles la loi du talion? avait-il donc inventé la justice? Et celui qui le premier arracha de la terre le fruit planté par son voisin, et qui le mit sous son manteau, et qui s'enfuit en regardant çà et là, avait-il inventé la honte? Et celui qui, ayant trouvé ce même voleur qui l'avait dépouillé du produit de son travail, lui pardonna le premier sa faute, et, au lieu de lever la main sur lui, lui dit: «Assieds-toi là et prends encore ceci;» lorsqu'après avoir ainsi rendu le bien pour le mal, il releva la tête vers le ciel, et sentit son cœur tres-

saillir, et ses yeux se mouiller de larmes, et ses genoux fléchir jusqu'à terre, avait-il donc inventé la vertu? O Dieu! ô Dieu! voilà une femme qui parle d'amour, et qui me trompe; voilà un homme qui parle d'amitié, et qui me conseille de me distraire dans la débauche; voilà une autre femme qui pleure, et qui veut me consoler avec les muscles de son jarret; voilà une Bible qui parle de Dieu, et qui répond : « Peut-être; tout cela est indifférent. »

Je me précipitai vers ma fenêtre ouverte : « Est-ce donc vrai que tu es vide? criai-je en regardant un grand ciel pâle qui se déployait sur ma tête. Réponds, réponds! Avant que je meure, me mettras-tu autre chose qu'un rêve entre ces deux bras que voici? »

Un profond silence régnait sur la place que dominaient mes croisées. Comme je restais les bras étendus et les yeux perdus dans l'espace, une hirondelle poussa un

cri plaintif; je la suivis du regard malgré moi; tandis qu'elle disparaissait comme une flèche à perte de vue, une fillette passa en chantant.

CHAPITRE VIII.

Je ne voulais pourtant pas céder. Avant d'en venir à prendre réellement la vie par son côté plaisant, qui m'en paraissait le côté sinistre, j'étais résolu à tout essayer. Je restai ainsi fort long-temps, en proie à des

chagrins sans nombre et tourmenté de rêves terribles.

La grande raison qui m'empêchait de guérir, c'était ma jeunesse. Dans quelque lieu que je fusse, quelque occupation que je m'imposasse, je ne pouvais penser qu'aux femmes; la vue d'une femme me faisait trembler. Que de fois je me suis relevé, la nuit, baigné de sueur, pour coller ma bouche sur mes murailles, me sentant prêt à suffoquer!

Il m'était arrivé un des plus grands bonheurs, et peut-être des plus rares, celui de donner à l'amour ma virginité. Mais il en résultait que toute idée de plaisir des sens s'unissait en moi à une idée d'amour; c'était là ce qui me perdait. Car ne pouvant m'empêcher de penser continuellement aux femmes, je ne pouvais faire autre chose en même temps que repasser jour et nuit dans ma tête toutes ces idées de débauche, de faux amour et de trahisons féminines, dont j'étais plein.

Posséder une femme, pour moi, c'était aimer; or, je ne songeais qu'aux femmes, et je ne croyais plus à la possibilité d'un véritable amour.

Toutes ces souffrances m'inspiraient comme une sorte de rage; tantôt j'avais envie de faire comme les moines, et de me meurtrir pour vaincre mes sens; tantôt j'avais envie d'aller dans la rue, dans la campagne, je ne sais où, de me jeter aux pieds de la première femme que je rencontrerais, et de lui jurer un amour éternel.

Dieu m'est témoin que je fis alors tout au monde pour me distraire et pour me guérir. D'abord, toujours préoccupé de cette idée involontaire que la société des hommes était un repaire de vices et d'hypocrisie, où tout ressemblait à ma maîtresse, je résolus de m'en séparer, et de m'isoler tout-à-fait. Je repris d'anciennes études; je me jetai dans l'histoire, dans les poètes antiques,

dans l'anatomie. Il y avait dans la maison, au quatrième étage, un vieil Allemand fort instruit, qui vivait seul et retiré. Je lui persuadai, non sans peine, de m'apprendre sa langue; une fois à la besogne, ce pauvre homme la prit à cœur. Mes perpétuelles distractions le désolaient. Que de fois, assis en tête-à-tête avec moi, sous sa lampe enfumée, il est resté avec un étonnement patient, me regardant les mains croisées sur son livre, tandis que, perdu dans mes rêves, je ne m'apercevais ni de sa présence ni de sa pitié! «Mon bon monsieur, lui dis-je enfin, voilà qui est inutile; mais vous êtes le meilleur des hommes. Quelle tâche vous entreprenez! Il faut me laisser à ma destinée; nous n'y pouvons rien, ni vous ni moi.» Je ne sais s'il comprit ce langage; il me serra les mains sans mot dire, et il ne fut plus question de l'allemand.

Je sentis aussitôt que la solitude, loin de

me guérir, me perdait, et changeai complètement de système. J'allai à la campagne, je me lançai au galop dans les bois, à la chasse; je faisais des armes jusqu'à perdre haleine; je me brisais de fatigue, et lorsqu'après une journée de sueur et de courses j'arrivais le soir à mon lit, sentant l'écurie et la poudre, j'enfonçais ma tête dans l'oreiller, je me roulais dans mes couvertures, et je criais : « Fantôme, fantôme, es-tu las aussi? me quitteras-tu quelque nuit? »

Mais à quoi bon ces vains efforts? la solitude me renvoyait à la nature, et la nature à l'amour. Lorsqu'à la rue de l'Observance je me voyais entouré de cadavres, essuyant mes mains sur mon tablier sanglant, pâle au milieu des morts, suffoqué par l'odeur de la putréfaction, je me détournais malgré moi; je sentais flotter dans mon cœur des moissons verdoyantes, des prairies embaumées, et la pensive harmonie du soir. « Non, me di-

sais-je, ce n'est pas la science qui me consolera; j'aurai beau me plonger dans cette nature morte, j'y mourrai moi-même comme un noyé livide dans la peau d'un agneau écorché. Je ne me guérirai pas de ma jeunesse; allons vivre là où est la vie, ou mourons du moins au soleil. » Je partais, je prenais un cheval, je m'enfonçais dans les promenades de Sèvres et de Chaville; j'allais m'étendre sur un pré en fleurs, dans quelque vallée écartée. Hélas! et toutes ces forêts, toutes ces prairies me criaient: « Que viens-tu chercher? Nous sommes vertes, pauvre enfant, nous portons la couleur de l'espérance. »

Alors je rentrais dans la ville; je me perdais dans les rues obscures; je regardais les lumières de toutes ces croisées, tous ces nids mystérieux des familles, les voitures passant, les hommes se heurtant. Oh! quelle solitude! quelle triste fumée sur ces toits! quelle douleur dans ces rues tortueuses où tout piétine,

travaille et sue, où des milliers d'inconnus vont se touchant le coude; cloaque où les corps seuls sont en société, laissant les ames solitaires, et où il n'y a que les prostituées qui vous tendent la main au passage! «Corromps-toi, corromps-toi, tu ne souffriras plus!» Voilà ce que les villes crient à l'homme, ce qui est écrit sur les murs avec du charbon, sur les pavés avec de la boue, sur les visages avec du sang extravasé.

Et parfois, lorsqu'assis à l'écart dans un salon, j'assistais à une fête brillante, voyant sauter toutes ces femmes roses, bleues, blanches, avec leurs bras nus et leurs grappes de cheveux, comme des chérubins ivres de lumière dans leurs sphères d'harmonie et de beauté. «Ah! quel jardin! me disais-je, quelles fleurs à cueillir, à respirer! Ah! marguerites, marguerites, que dira votre dernière pétale à celui qui vous effeuillera? «Un peu, un peu, et pas du tout.» Voilà la morale du monde,

voilà la fin de vos sourires. C'est sur ce triste abîme du néant de nos rêves que vous promenez si légèrement toutes ces gazes parsemées de fleurs; c'est sur cette vérité hideuse que vous courez comme des biches, sur la pointe de vos petits pieds! »

« Eh! mon Dieu, disait Desgenais, pourquoi tout prendre au sérieux? C'est ce qui ne s'est jamais vu. Vous plaignez-vous que les bouteilles se vident? Il y a des tonneaux dans les caves, et des caves sur les coteaux. Faites-moi un bon hameçon, doré de douces paroles, avec une mouche à miel pour appât; et alerte! pêchez-moi dans le fleuve d'oubli une jolie consolatrice, fraîche et glissante comme une anguille; il nous en restera encore, quand elle vous aura passé entre les doigts. Aimez, aimez; vous en mourez d'envie. Il faut que jeunesse se passe, et si j'étais de vous, j'enlèverais plutôt la reine de Portugal que de faire de l'anatomie. »

Tels étaient les conseils qu'il me fallait entendre à tout propos ; et quand l'heure arrivait, je prenais le chemin du logis, le cœur gonflé, le manteau sur le visage; je m'agenouillais sur le bord de mon lit, et le pauvre cœur se soulageait. Quelles larmes! quels vœux ! quelles prières ! Galilée frappait la terre en s'écriant : « Elle se meut, pourtant !» Ainsi je me frappais le cœur.

CHAPITRE IX.

Tout à coup, au milieu du plus noir chagrin, le désespoir, la jeunesse et le hasard me firent commettre une action qui décida de mon sort.

J'avais écrit à ma maîtresse que je ne voulais plus la revoir ; je tenais en effet ma pa-

role, mais je passais les nuits sous ses croisées, assis sur un banc à sa porte; je voyais ses fenêtres éclairées, j'entendais le bruit de son piano; parfois je l'apercevais comme une ombre derrière ses rideaux entr'ouverts.

Une certaine nuit que j'étais sur ce banc, plongé dans une affreuse tristesse, je vis passer un ouvrier attardé qui chancelait. Il balbutiait des mots sans suite, mêlés d'exclamations de joie; puis il s'interrompait pour chanter. Il était pris de vin, et ses jambes affaiblies le conduisaient tantôt d'un côté du ruisseau, tantôt de l'autre. Il vint tomber sur le banc d'une autre maison en face de moi. Là il se berça quelque temps sur ses coudes, puis s'endormit profondément.

La rue était déserte; un vent sec balayait la poussière; la lune, au milieu d'un ciel sans nuages, éclairait la place où dormait l'homme. Je me trouvais donc tête-à-tête avec ce rustre qui ne se doutait pas de ma pré-

sence, et qui reposait sur cette pierre plus délicieusement peut-être que dans son lit.

Malgré moi cet homme fit diversion à ma douleur; je me levai pour lui céder la place, puis je revins et me rassis. Je ne pouvais quitter cette porte, où je n'aurais pas frappé pour un empire; enfin, après m'être promené dans tous les sens, je m'arrêtai machinalement devant le dormeur.

« Quel sommeil ! me disais-je, cet homme ne fait aucun rêve assurément; sa femme, à l'heure qu'il est, ouvre peut-être à son voisin la porte du grenier où il couche. Ses habits sont en haillons; ses joues sont creuses, ses mains ridées; c'est quelque malheureux qui n'a pas de pain tous les jours. Mille soucis dévorans, mille angoisses mortelles l'attendent à son réveil; cependant il avait ce soir un écu dans sa poche; il est entré dans un cabaret où on lui a vendu l'oubli de ses maux; il a gagné dans sa semaine de quoi avoir

une nuit de sommeil; il l'a prise peut-être sur le souper de ses enfans. Maintenant sa maîtresse peut le trahir, son ami peut se glisser comme un voleur dans son taudis; moi-même, je peux lui frapper sur l'épaule et lui crier qu'on l'assassine, que sa maison est en feu; il se retournera sur l'autre flanc et se rendormira.

«Et moi, et moi, continuai-je en traversant à grands pas la rue, je ne dors pas, moi qui ai dans ma poche ce soir de quoi le faire dormir un an; je suis si fier et si insensé que je n'ose entrer dans un cabaret, et je ne m'aperçois pas que si tous les malheureux y entrent, c'est parce qu'il en sort des heureux. O Dieu! une grappe de raisin écrasée sous la plante des pieds suffit pour disperser les soucis les plus noirs, et pour briser tous les fils invisibles que les génies du mal tendent sur notre chemin. Nous pleurons comme des femmes, nous souffrons comme des martyrs;

il nous semble, dans notre désespoir, qu'un monde s'est écroulé sur notre tête, et nous nous asseyons dans nos larmes comme Adam aux portes d'Eden. Et pour guérir une blessure plus large que le monde, il suffit de faire un petit mouvement de la main et d'humecter notre poitrine. Quelles misères sont donc nos chagrins, puisqu'on les console ainsi? Nous nous étonnons que la Providence, qui les voit, n'envoie pas ses anges nous exaucer dans nos prières; elle n'a pas besoin de se tant mettre en peine; elle a vu toutes nos souffrances, tous nos désirs, tout notre orgueil d'esprits déchus, et l'océan de maux qui nous environnent; et elle s'est contentée de suspendre un petit fruit noir au bord de nos routes. Puisque cet homme dort si bien sur ce banc, pourquoi ne dormirais-je pas de même sur le mien? Mon rival passe peut-être la nuit chez ma maîtresse; il en sortira au point du jour;

elle l'accompagnera demi-nue jusqu'à la porte, et ils me verront endormi. Leurs baisers ne m'éveilleront pas ; ils me frapperont sur l'épaule; je me retournerai sur l'autre flanc et me rendormirai. »

Ainsi, plein d'une joie farouche, je me mis en quête d'un cabaret. Comme il était minuit passé, presque tous se trouvaient fermés; cela me mettait en fureur. « Eh quoi! pensais-je, cette consolation même me sera refusée ? » Je courais de tous côtés, frappant aux boutiques et criant : « Du vin ! du vin ! »

Enfin je trouvai un cabaret ouvert ; je demandai une bouteille, et, sans regarder si elle était bonne ou mauvaise, je l'avalai coup sur coup; une seconde suivit, puis une troisième. Je me traitais comme un malade et je buvais par force, comme s'il se fût agi d'un remède ordonné par un médecin, sous peine de la vie.

Bientôt les vapeurs de la liqueur épaisse,

qui sans doute était frelatée, m'environnèrent d'un nuage. Comme j'avais bu précipitamment, l'ivresse me prit tout à coup; je sentis mes idées se troubler, puis se calmer, puis se troubler encore. Enfin la réflexion m'abandonnant, je levai les yeux au ciel, comme pour me dire adieu à moi-même, et m'étendis les coudes sur la table.

Alors seulement je m'aperçus que je n'étais pas seul dans la salle. A l'autre extrémité du cabaret était un groupe d'hommes hideux, avec des figures hâves et des voix rauques. Leur costume annonçait qu'ils n'étaient pas du peuple, sans être des bourgeois; en un mot, ils appartenaient à cette classe ambiguë, la plus vile de toutes, qui n'a ni état, ni fortune, ni même une industrie, sinon une industrie ignoble; qui n'est ni le pauvre, ni le riche, et qui a les vices de l'un et la misère de l'autre.

Ils disputaient sourdement sur des cartes

dégoûtantes ; au milieu d'eux était une fille très jeune et très jolie, proprement mise, et qui ne paraissait leur ressembler en rien, si ce n'est par la voix, qu'elle avait aussi enrouée et aussi cassée, avec un visage de rose, que si elle avait été crieuse publique pendant soixante ans. Elle me regardait attentivement, étonnée sans doute de me voir dans un cabaret; car j'étais élégamment vêtu et presque recherché dans ma toilette. Peu à peu elle s'approcha ; en passant devant ma table, elle souleva les bouteilles qui s'y trouvaient, et, les voyant toutes trois vides, elle sourit. Je vis qu'elle avait des dents superbes et d'une blancheur éclatante; je lui pris la main et la priai de s'asseoir près de moi ; elle le fit de bonne grace, et demanda, pour son compte, qu'on lui apportât à souper.

Je la regardais sans dire un mot et j'avais les yeux pleins de larmes; elle s'en aperçut et me demanda pourquoi. Mais je ne pou-

vais lui répondre; je secouais la tête, comme pour faire couler mes pleurs plus abondamment, car je les sentais ruisseler sur mes joues. Elle comprit que j'avais quelque chagrin secret, et ne chercha pas à en deviner la cause; elle tira son mouchoir, et tout en soupant fort gaîment, elle m'essuyait de temps en temps le visage.

Il y avait dans toute cette fille je ne sais quoi de si horrible et de si doux, et une impudence si singulièrement mêlée de pitié, que je ne savais qu'en penser. Je voyais bien que c'était une fille, et c'était la première que j'approchais. Si elle m'eût pris la main dans la rue, elle m'eût fait horreur; mais il me paraissait si bizarre qu'une créature que je n'avais jamais vue, quelle qu'elle fût, vint, sans me dire un mot, souper en face de moi et m'essuyer mes larmes avec son mouchoir, que je restais interdit, à la fois révolté et charmé. J'entendis que le cabare-

tier lui demandait si elle me connaissait ; elle répondit qu'oui, et qu'on me laissât tranquille. Bientôt les joueurs s'en allèrent ; et le cabaretier ayant passé dans son arrière-boutique après avoir fermé sa porte et ses volets au dehors, je restai seul avec cette fille.

Tout ce que je venais de faire était venu si vite, et j'avais obéi à un mouvement de désespoir si étrange, que je croyais rêver, et que mes pensées se débattaient dans un labyrinthe. Il me semblait, ou que j'étais fou, ou que j'avais obéi à une puissance surnaturelle.

« Qui es-tu ? m'écriai-je tout d'un coup ; que me veux-tu ? d'où me connais-tu ? qui t'a dit d'essuyer mes larmes ? Est-ce ton métier que tu fais et crois-tu que je veuille de toi ? Je ne te toucherais pas seulement du bout du doigt. Que fais-tu là ? réponds. Est-ce de l'argent qu'il te faut ? Combien vends-tu cette pitié que tu as ? »

Je me levai et voulus sortir; mais je sentis que je chancelais. En même temps mes yeux se troublèrent, une faiblesse mortelle s'empara de moi, et je tombai sur un escabeau.

« Vous souffrez, me dit cette fille en me prenant le bras; vous avez bu comme un enfant que vous êtes, sans savoir ce que vous faisiez. Restez sur cette chaise et attendez qu'il passe un fiacre dans la rue; vous me direz où demeure votre mère, et il vous mènera chez vous; puisque vraiment, ajouta-t-elle en riant, puisque vraiment vous me trouvez laide. »

Comme elle parlait, je levai les yeux. Peut-être fut-ce l'ivresse qui me trompa; je ne sais si j'avais mal vu jusqu'alors ou si je vis mal en ce moment; mais je m'aperçus tout à coup que cette malheureuse portait sur son visage la ressemblance fatale de ma maîtresse. Je me sentis glacé à cette vue. Il y a un cer-

tain frisson qui prend l'homme aux cheveux; les gens du peuple disent que c'est la mort qui vous passe sur la tête; mais ce n'était pas la mort qui passait sur la mienne.

C'était la maladie du siècle, ou plutôt cette fille l'était elle-même, et ce fut elle qui, sous ces traits pâles et moqueurs, avec cette voix enrouée, vint s'asseoir devant moi au fond du cabaret.

CHAPITRE X.

Au moment où je m'étais aperçu que cette fille ressemblait à ma maîtresse, une idée affreuse, irrésistible, s'était emparée de mon cerveau malade, et je l'exécutai tout à coup.

Durant les premiers temps de nos amours, ma maîtresse était venue quelquefois me vi-

siter à la dérobée. C'étaient alors des jours de fête pour ma petite chambre; les fleurs y arrivaient, le feu s'allumait gaîment, les rayons poudreux voyaient se préparer un bon souper; le lit avait aussi sa parure de noces pour recevoir la bien-aimée. Souvent, assise sur mon canapé, sous la glace, je l'avais contemplée durant les heures silencieuses où nos cœurs se parlaient. Je la regardais, pareille à la fée Mab, changer en paradis ce petit espace solitaire où tant de fois j'avais pleuré. Elle était là, au milieu de tous ces livres, de tous ces vêtemens épars, de tous ces meubles délabrés, entre ces quatre murs si tristes; elle brillait comme une pièce d'or dans toute cette pauvreté.

Ces souvenirs si doux, depuis que je l'avais perdue, me poursuivaient sans relâche; ils m'ôtaient le sommeil. Mes livres, mes murs, me parlaient d'elle; je ne pouvais les supporter. Mon lit me chassait dans la rue;

je l'avais en horreur quand je n'y pleurais pas.

J'amenai donc là cette fille; je lui dis de s'asseoir en me tournant le dos; je la fis mettre demi-nue. Puis j'arrangeai ma chambre autour d'elle comme autrefois pour ma maîtresse. Je plaçai les fauteuils là où ils étaient un certain soir que je me rappelais. En général, dans toutes nos idées de bonheur il y a un certain souvenir qui domine; un jour, une heure qui a surpassé toutes les autres, ou, sinon, qui en a été comme le type, comme le modèle ineffaçable; un moment est venu, au milieu de tout cela, où l'homme s'est écrié comme Théodore, dans Lope de Véga: « Fortune! mets un clou d'or à ta roue. »

Ayant ainsi tout disposé, j'allumai un grand feu, et, m'asseyant sur mes talons, je commençai à m'enivrer d'un désespoir sans bornes. Je descendais jusqu'au fond de mon

cœur, pour le sentir se tordre et se serrer. Cependant je murmurais dans ma tête une romance tyrolienne que ma maîtresse chantait sans cesse :

Altra volta gieri biele,
Blanch' e rossa com' un' fiore ;
Ma ora nò. Non son più biele,
Consumatis dal' amore [1].

J'écoutais l'écho de cette pauvre romance résonner dans le désert de mon cœur. Je me disais : « Voilà le bonheur de l'homme ; voilà mon petit paradis ; voilà ma fée Mab : c'est une fille des rues. Ma maîtresse ne vaut pas mieux. Voilà ce qu'on trouve au fond du verre où on a bu le nectar des dieux ; voilà le cadavre de l'amour. »

J'étais comme un homme assis sur les ruines d'une maison où il a passé son en-

(1) Autrefois j'étais belle, blanche et rose comme une fleur ; mais aujourd'hui non. Je ne suis plus belle, consumée par l'amour.

fance; il regarde pousser l'herbe sur les souvenirs de sa vie, et les corbeaux battent de l'aile autour de lui.

La malheureuse, m'entendant chanter, se mit à chanter aussi. J'en devins pâle comme la mort; car cette voix rauque et ignoble, sortant de cet être qui ressemblait à ma maîtresse, me paraissait comme un symbole de ce que j'éprouvais. C'était la débauche en personne qui lui grasseyait dans la gorge, au milieu d'une jeunesse en fleurs. Il me semblait que ma maîtresse, depuis ses perfidies, devait avoir cette voix-là. Je me souvins de Faust qui, dansant au Broken avec une jeune sorcière nue, lui voit sortir une souris rouge de la bouche.

«Tais-toi, lui criai-je; viens çà et gagne ta pitance.» Je la jetai sur mon lit et m'y étendis à côté d'elle, comme ma propre statue sur mon tombeau. A ce moment je sentis dans ma tête comme une roue de moulin

qui s'ébranlait. «Tourne donc, dis-je à mon ivresse, tourne sur moi, meule hideuse, et broie cette cervelle souffrante.»

La créature me regarda en souriant; elle se pencha sur moi. Que Dieu me pardonne cette nuit! j'y bus un plus amer calice que celui que les anges apportèrent au Christ, en détournant la tête, dans le jardin des Oliviers.

Je vous le demande, à vous, hommes du siècle, qui, à l'heure qu'il est, courez à vos plaisirs, au bal ou à l'Opéra, et qui ce soir, en vous couchant, lirez pour vous endormir quelque blasphème usé du vieux Voltaire, quelque badinage raisonnable de Paul-Louis Courier, quelque discours économique d'une commission de nos chambres, qui respirerez, en un mot, par quelqu'un de vos pores, les froides substances de ce nénuphar monstrueux que la Raison plante au cœur de nos villes; je vous le demande, si par hasard ce livre obscur vient à tomber entre vos mains, ne

souriez pas d'un noble dédain, ne haussez pas trop les épaules; ne vous dites pas avec trop de sécurité que je me plains d'un mal imaginaire, qu'après tout la raison humaine est la plus belle de nos facultés, et qu'il n'y a de vrai ici-bas que les agiotages de la Bourse, les brelans au jeu, le vin de Bordeaux à table, une bonne santé au corps, l'indifférence pour autrui, et le soir, au lit, des muscles lascifs recouverts d'une peau parfumée.

Car quelque jour, au milieu de votre vie stagnante et immobile, il peut passer un coup de vent. Ces beaux arbres que vous arrosez des eaux tranquilles de vos fleuves d'oubli, la Providence peut souffler dessus; vous pouvez être au désespoir, messieurs les impassibles; il y a des larmes dans vos yeux. Je ne vous dirai pas que vos maîtresses peuvent vous trahir : ce n'est pas pour vous peine si grande que lorsqu'il vous meurt un cheval; mais je vous dirai qu'on perd à la Bourse,

que, quand on joue avec un brelan, on peut en rencontrer un autre; et si vous ne jouez pas, pensez que vos écus, votre tranquillité monnayée, votre bonheur d'or et d'argent, sont chez un banquier qui peut faillir, ou dans des fonds publics qui peuvent ne pas payer; je vous dirai qu'enfin, tout glacés que vous êtes, vous pouvez aimer quelque chose; il peut se détendre une fibre au fond de vos entrailles, et vous pouvez pousser un cri qui ressemble à de la douleur. Quelque jour, errant dans les rues boueuses, quand les jouissances matérielles ne seront plus là pour user votre force oisive, quand le réel et le quotidien vous manqueront, vous pouvez d'aventure en venir à regarder autour de vous avec des joues creuses et à vous asseoir s un banc désert à minuit.

O hommes de marbre, sublimes égoïstes, inimitables raisonneurs, qui n'avez jamais fait ni un acte de désespoir ni une faute

d'arithmétique, si jamais cela vous arrive, à l'heure de votre ruine ressouvenez-vous d'Abeilard quand il eut perdu Héloïse. Car il l'aimait plus que vous vos chevaux, vos écus d'or et vos maîtresses; car il avait perdu, en se séparant d'elle, plus que vous ne perdrez jamais, plus que votre prince Satan ne perdrait lui-même en retombant une seconde fois des cieux; car il l'aimait d'un certain amour dont les gazettes ne parlent pas, et dont vos femmes et vos filles n'aperçoivent pas l'ombre sur nos théâtres et dans nos livres; car il avait passé la moitié de sa vie à la baiser sur son front candide en lui apprenant à chanter les psaumes de David et les cantiques de Saül; car il n'avait qu'elle sur terre; et cependant Dieu l'a consolé.

Croyez-moi, lorsque, dans vos détresses, vous penserez à Abeilard, vous ne verrez pas du même œil les doux blasphèmes du vieux Voltaire et les badinages de Courier; vous

sentirez que la raison humaine peut guérir les illusions, mais non pas guérir les souffrances; que Dieu l'a faite bonne ménagère, mais non pas sœur de charité. Vous trouverez que le cœur de l'homme, quand il a dit : Je ne crois à rien, car je ne vois rien, n'avait pas dit son dernier mot. Vous chercherez autour de vous quelque chose comme une espérance; vous irez secouer les portes des églises pour voir si elles branlent encore; mais vous les trouverez murées; vous penserez à vous faire trapiste, et la destinée qui vous raille vous répondra par une bouteille de vin du peuple et une courtisane.

Et si vous buvez la bouteille, si vous prenez la courtisane et l'emmenez dans votre lit, sachez comme il en peut advenir.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Je sentis en m'éveillant le lendemain un si profond dégoût de moi-même, je me trouvai si avili, si dégradé à mes propres yeux, qu'une tentation horrible s'empara de moi au premier mouvement. Je m'élançai hors

du lit, j'ordonnai à la créature de s'habiller et de partir le plus vite possible; puis je m'assis, et comme je promenais des regards désolés sur les murs de la chambre, je les arrêtai machinalement vers l'angle où étaient suspendus mes pistolets.

Lors même que la pensée souffrante s'avance pour ainsi dire les bras tendus vers l'anéantissement, lorsque notre ame prend un parti violent, il semble que, dans l'action physique de décrocher une arme, de l'apprêter, dans le froid même du fer, il semble qu'il y ait une horreur matérielle, indépendante de la volonté; les doigts se préparent avec angoisse, le bras se raidit. Quiconque marche à la mort, la nature entière recule en lui. Ainsi je ne puis exprimer ce que j'éprouvai tandis que cette fille s'habillait, si ce n'est que ce fut comme si mon pistolet m'eût dit: « Pense à ce que tu vas faire. »

J'ai, en effet, pensé souvent depuis à ce

qui me serait arrivé, si, comme je le voulais, la créature se fût habillée à la hâte et aussitôt retirée. Sans doute le premier effet de la honte se serait calmé; la tristesse n'est pas le désespoir, et Dieu les a unis comme des frères, afin que l'un ne nous laissât jamais seul avec l'autre. Une fois l'air de ma chambre vide de cette femme, mon cœur eût été soulagé. Il ne serait resté auprès de moi que le repentir, à qui l'ange du pardon céleste a défendu de tuer personne. Mais sans doute, du moins, j'étais guéri pour la vie; la débauche était pour toujours chassée du seuil de ma porte, et je ne serais jamais revenu sur le sentiment d'horreur que sa première visite m'avait inspiré.

Mais il en arriva tout autrement. La lutte qui se faisait en moi, les réflexions poignantes qui m'accablaient, le dégoût, la crainte, la colère même (car je ressentais mille choses à la fois), toutes ces puissances

fatales me clouaient sur mon fauteuil; et tandis que j'étais ainsi en proie au plus dangereux délire, la créature, penchée devant le miroir, ne pensait qu'à ajuster de son mieux sa robe, et se coiffait en souriant le plus tranquillement du monde. Tout ce manége de coquetterie dura plus d'un quart-d'heure, durant lequel j'avais presque fini par l'oublier. Enfin, à quelque bruit qu'elle fit, m'étant retourné avec impatience, je la priai de me laisser seul avec un accent de colère si marqué, qu'elle fut prête en un moment, et tourna le bouton de la porte en m'envoyant un baiser.

Au même instant on sonna à la porte extérieure. Je me levai précipitamment, et n'eus que le temps d'ouvrir à la créature un cabinet où elle se jeta. Desgenais entra presque aussitôt avec deux jeunes gens du voisinage.

Ces grands courans d'eau que l'on ren-

contre au milieu des mers ressemblent à certains événemens de la vie. Fatalité, hasard, providence, qu'importe le nom? Ceux qui croient nier l'un en lui opposant l'autre, ne font qu'abuser de la parole. Il n'en est pourtant pas un de ceux-là même, qui, en parlant de César ou de Napoléon, ne dise naturellement : « C'était l'homme de la Providence. » Ils croient apparemment que les héros méritent seuls que le ciel s'en occupe, et que la couleur de la pourpre attire les dieux comme les taureaux.

Ce que décident ici-bas les plus petites choses, ce que les objets et les circonstances en apparence les moins importans amènent de changemens dans notre fortune, il n'y a pas, à mon sens, de plus profond abîme pour la pensée. Il en est de nos actions ordinaires comme de petites flèches émoussées que nous nous habituons à envoyer au but, ou à peu près, en sorte que nous en venons

à faire de tous ces petits résultats un être abstrait et régulier que nous appelons notre prudence ou notre volonté. Puis passe un coup de vent; et voilà la moindre de ces flèches, la plus légère, la plus futile, qui s'enlève à perte de vue, par-delà l'horizon, dans le sein immense de Dieu.

Avec quelle violence nous sommes saisis alors! Que deviennent ces fantômes de l'orgueil tranquille, la volonté et la prudence? La force elle-même, cette maîtresse du monde, cette épée de l'homme dans le combat de la vie, c'est en vain que nous la brandissons avec colère, que nous tentons de nous en couvrir pour échapper au coup qui nous menace; une main invisible en écarte la pointe, et tout l'élan de notre effort, détourné dans le vide, ne sert qu'à nous faire tomber plus loin.

Ainsi, au moment où je n'aspirais qu'à me laver de la faute que j'avais commise, peut-

être même à m'en punir, à l'instant même où une horreur profonde s'emparait de moi, j'appris que j'avais à soutenir une dangereuse épreuve, à laquelle je succombai.

Desgenais était radieux; il commença, en s'étendant sur le sopha, par quelques railleries sur mon visage, qui, disait-il, n'avait pas bien dormi. Comme j'étais assez peu disposé à soutenir ses plaisanteries, je le priai sèchement de me les épargner.

Il n'eut pas l'air d'y prendre garde; mais, sur le même ton, il aborda le sujet qui l'amenait. Il venait m'apprendre que ma maîtresse avait eu non-seulement deux amans à la fois, mais trois, c'est-à-dire qu'elle avait traité mon rival aussi mal que moi; ce que le pauvre garçon ayant appris, il en avait fait un bruit effroyable, et tout Paris le savait. Je compris d'abord assez mal ce qu'il me disait, n'écoutant pas attentivement; mais lorsqu'après le lui avoir fait répéter

jusqu'à trois fois dans le plus grand détail, je me fus mis exactement au fait de cette horrible histoire, je demeurai décontenancé et si stupéfait que je ne pouvais répondre. Mon premier mouvement fut d'en rire, car je voyais clairement que je n'avais aimé que la dernière des femmes; mais il n'en était pas moins vrai que je l'avais aimée, et, pour mieux dire, que je l'aimais encore. « Est-ce possible? » Voilà tout ce que je pus trouver.

Les amis de Desgenais confirmèrent alors tout ce qu'il avait dit. C'était dans sa propre maison, que ma maîtresse, surprise entre ses deux amans, avait essuyé de leur part une scène que tout le monde savait par cœur. Elle était déshonorée, obligée de quitter Paris, si elle ne voulait s'exposer au plus cruel scandale.

Il m'était aisé de voir que, dans toutes ces plaisanteries, il y avait une bonne part de ridicule répandu à pleines mains sur mon

duel au sujet de cette même femme, sur mon invincible passion pour elle, enfin sur toute ma conduite à son égard. Dire qu'elle méritait les noms les plus odieux, que ce n'était, après tout, qu'une misérable qui en avait fait peut-être cent fois pis que ce qu'on en savait, c'était me faire sentir amèrement que je n'étais qu'une dupe, comme tant d'autres.

Tout cela ne me plaisait pas; les jeunes gens, qui s'en aperçurent, y mirent de la discrétion; mais Desgenais avait ses projets; il avait pris à tâche de me guérir de mon amour, et il le traitait impitoyablement comme une maladie. Une longue amitié, fondée sur des services mutuels, lui donnait des droits, et comme son motif lui paraissait louable, il n'hésitait pas à les faire valoir.

Non-seulement donc il ne m'épargnait pas, mais, du moment qu'il vit mon trouble et ma honte, il fit tout au monde pour me

pousser sur cette route aussi loin qu'il le put. Mon impatience devint bientôt trop visible pour lui permettre de continuer; il s'arrêta alors et prit le parti du silence, qui m'irrita encore plus.

A mon tour je fis des questions; j'allais et venais par la chambre. Il m'avait été insupportable d'entendre raconter cette histoire; j'aurais voulu qu'on me la recommençât. Je m'efforçais de prendre tantôt un air riant, tantôt un visage tranquille. Mais ce fut en vain. Desgenais était devenu tout à coup muet, après s'être montré le plus détestable bavard. Tandis que je marchais à grands pas, il me regardait avec indifférence, et me laissait me démener dans la chambre comme un renard dans une ménagerie.

Je ne puis dire ce que j'éprouvais; une femme qui pendant si long-temps avait été l'idole de mon cœur, et qui, depuis que je l'avais perdue, me causait de si vives souf-

frances, la seule que j'eusse aimée, celle que je voulais pleurer jusqu'à la mort, devenue tout à coup une éhontée sans vergogne, le sujet des quolibets des jeunes gens, d'un blâme et d'un scandale universels! Il me semblait que je sentais sur mon épaule l'impression d'un fer rouge, et que j'étais marqué d'un stigmate brûlant.

Plus je réfléchissais, plus je sentais la nuit s'épaissir autour de moi. De temps en temps je détournais la tête, et j'entrevoyais un sourire glacial, ou un regard curieux qui m'observait. Desgenais ne me quittait pas; il comprenait bien ce qu'il faisait; nous nous connaissions de longue main; il savait bien que j'étais capable de toutes les folies, et que l'exaltation de mon caractère pouvait m'entraîner au-delà de toutes les bornes sur quelque route que ce fût, excepté sur une seule. Voilà pourquoi il déshonorait ma souffrance, et en appelait de ma tête à mon cœur.

Lorsqu'il me vit enfin au point où il désirait, il ne tarda pas davantage à me porter le dernier coup. « Est-ce que l'histoire vous déplaît? me dit-il. Voilà le meilleur, qui en est la fin. C'est, mon cher Octave, que la scène chez *** s'est passée une certaine nuit qu'il faisait un beau clair de lune; or, pendant que les deux amans se querellaient de leur mieux chez la dame, et parlaient de se couper la gorge à côté d'un bon feu, il paraît qu'on a vu dans la rue une ombre qui se promenait fort tranquillement, laquelle vous ressemblait si fort qu'on en a conclu que c'était vous.

— Qui a dit cela? répondis-je; qui m'a vu dans la rue?

— Votre maîtresse elle-même; elle le raconte à qui veut l'entendre, tout aussi gaîment que nous vous racontons sa propre histoire. Elle soutient que vous l'aimez encore, que vous montez la garde à sa porte, enfin...

tout ce que vous pensez; qu'il vous suffise de savoir qu'elle en parle publiquement. »

Je n'ai jamais pu mentir, et toutes les fois qu'il m'est arrivé de vouloir déguiser la vérité, mon visage m'a toujours trahi. L'amour-propre, la honte d'avouer ma faiblesse devant témoins, me firent cependant faire un effort. « Il est bien certain, me disais-je d'ailleurs, que j'étais dans la rue. Mais si j'avais su que ma maîtresse était pire encore que je ne la croyais, je n'y eusse sans doute pas été. » Enfin je me persuadais qu'on ne pouvait m'avoir vu distinctement; je tentai de nier. Le rouge me monta à la figure avec une telle force que je sentis moi-même l'inutilité de ma feinte; Desgenais en sourit. « Prenez garde, lui dis-je, prenez garde! n'allons pas trop loin! »

Je continuais à marcher comme un fou; je ne savais à qui m'en prendre; il aurait fallu rire, et c'était encore plus impossible.

En même temps des signes évidens m'apprenaient ma faute ; j'étais convaincu. « Est-ce que je le savais? m'écriai-je ; est-ce que je savais que cette misérable... »

Desgenais pinça les lèvres comme pour signifier : « Vous en saviez assez. »

Je demeurais court, balbutiant à tout moment une phrase ridicule. Mon sang, excité depuis un quart-d'heure, commençait à battre dans mes tempes avec une force dont je ne répondais plus.

« Moi dans la rue ! baigné de larmes ! au désespoir ! et pendant ce temps-là cette rencontre chez elle ! Quoi ! cette nuit même ! Raillé par elle ! elle railler ! Vraiment, Desgenais ! vous ne rêvez pas ? Est-ce vrai ? est-ce possible? Qu'en savez-vous ? »

Ainsi, parlant au hasard, je perdais la tête ; et pendant ce temps-là une colère insurmontable me dominait de plus en plus. Enfin je m'assis épuisé, les mains tremblantes.

« Mon ami, me dit Desgenais, ne prenez pas la chose au sérieux. Cette vie solitaire que vous menez depuis deux mois vous a fait beaucoup de mal ; je le vois, vous avez besoin de distractions. Venez ce soir souper avec nous et demain déjeuner à la campagne. »

Le ton dont il prononça ces paroles me fit plus de mal que tout le reste. Je sentis que je lui faisais pitié, et qu'il me traitait comme un enfant.

Immobile, assis à l'écart, je faisais de vains efforts pour prendre quelque empire sur moi-même. « Eh quoi ! pensais-je, trahi par cette femme, empoisonné de conseils horribles, n'ayant trouvé nulle part de refuge, ni dans le travail, ni dans la fatigue ; quand j'ai pour unique sauvegarde, à vingt ans, contre le désespoir et la corruption, une sainte et affreuse douleur, ô Dieu ! c'est cette douleur même, cette relique sacrée de

ma souffrance qu'on vient me briser dans les mains! Ce n'est plus à mon amour, c'est à mon désespoir qu'on insulte! Railler! elle railler quand je pleure!» Cela me paraissait incroyable. Tous les souvenirs du passé me refluaient au cœur quand j'y pensais. Il me semblait voir se lever l'un après l'autre les spectres de nos nuits d'amour; ils se penchaient sur un abîme sans fond, éternel, noir comme le néant; et sur les profondeurs de l'abîme voltigeait un éclat de rire doux et moqueur : « Voilà ta récompense! »

Si on m'avait appris seulement que le monde se moquait de moi, j'aurais répondu: « Tant pis pour lui,» et ne m'en serais pas autrement fâché; mais on m'apprenait en même temps que ma maîtresse n'était qu'une infâme. Ainsi, d'une part, le ridicule était public, avéré, constaté par deux témoins, qui, avant de raconter qu'ils m'avaient vu, ne pouvaient manquer de dire en quelle occasion.

Le monde avait raison contre moi; et d'une autre part, que pouvais-je lui répondre? à quoi me rattacher? en quoi me renfermer? que faire, lorsque le centre de ma vie, mon cœur lui-même, était ruiné, tué, anéanti! Que dis-je? lorsque cette femme pour laquelle j'aurais tout bravé, le ridicule comme le blâme, pour laquelle j'aurais laissé une montagne de misères s'amonceler sur moi; lorsque cette femme, que j'aimais, et qui en aimait un autre, et à qui je ne demandais pas de m'aimer, de qui je ne voulais rien que la permission de pleurer à sa porte, rien que de me laisser vouer loin d'elle ma jeunesse à son souvenir, et écrire son nom, son nom seul, sur le tombeau de mes espérances!... Ah! lorsque j'y songeais, je me sentais mourir; c'était cette femme qui me raillait. C'était elle qui, la première, me montrait au doigt, me signalait à cette foule oisive, à ce peuple vide et ennuyé qui s'en va

ricanant autour de tout ce qui le méprise et l'oublie; c'était elle, c'étaient ces lèvres-là, tant de fois collées sur les miennes; c'était ce corps, cet être-là, cette ame de ma vie, ma chair et mon sang, c'était de là que sortait l'injure; oui, la dernière de toutes, la plus lâche et la plus amère, le rire sans pitié qui crache au visage de la douleur!

Plus je m'enfonçais dans mes pensées, et plus ma colère augmentait. Est-ce de la colère qu'il faut dire? car je ne sais quel nom porte le sentiment qui m'agitait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un besoin désordonné de vengeance finit par prendre le dessus. Et comment me venger d'une femme? J'aurais payé ce qu'on aurait voulu pour avoir à ma disposition une arme qui pût l'atteindre; mais quelle arme? Je n'en avais aucune, pas même celle qu'elle avait employée; je ne pouvais lui répondre en sa langue.

Tout à coup j'aperçus une ombre derrière le rideau de la porte vitrée; c'était la créature qui attendait dans le cabinet.

Je l'avais oubliée. « Écoutez, m'écriai-je en me levant dans un transport; j'ai aimé, j'ai aimé comme un fou, comme un sot. J'ai mérité tout le ridicule que vous voudrez. Mais, par le ciel! il faut que je vous montre quelque chose qui vous prouvera que je ne suis pas encore si sot que vous croyez. »

En disant cela, je frappai du pied la porte vitrée qui céda, et je leur montrai cette fille qui s'était blottie dans un coin.

« Entrez donc là-dedans, dis-je à Desgenais; vous qui me trouvez fou d'aimer une femme et qui n'aimez que les filles, ne voyez-vous pas votre suprême sagesse qui traîne par-là sur ce fauteuil? Demandez-lui si ma nuit tout entière s'est passée sous les fenêtres de***; elle vous en dira quelque chose. Mais ce n'est pas tout, ajoutai-je, ce n'est

pas tout ce que j'ai à vous dire. Vous avez ce soir un souper, demain une partie de campagne ; j'y vais, et croyez-moi, car je ne vous quitte pas d'ici là. Nous ne nous séparerons pas; nous allons passer la journée ensemble; vous aurez des fleurets, des cartes, des dés, du punch, ce que vous voudrez; mais vous ne vous en irez pas. Êtes-vous à moi? moi à vous; tope! J'ai voulu faire de mon cœur le mausolée de mon amour; mais je jetterai mon amour dans une autre tombe, ô Dieu de justice! quand je devrais la creuser dans mon cœur.»

A ces mots je me rassis, tandis qu'ils entraient dans le cabinet, et je sentis combien l'indignation qui se soulage peut nous donner de joie. Quant à celui qui s'étonnera qu'à partir de ce jour j'aie changé complètement ma vie, il ne connaît pas le cœur de l'homme, et il ne sait pas qu'on peut hésiter vingt ans à faire un pas, mais non reculer quand on l'a fait.

CHAPITRE II.

L'apprentissage de la débauche ressemble à un vertige; on y ressent d'abord je ne sais quelle terreur mêlée de volupté, comme sur une tour élevée. Tandis que le libertinage honteux et secret avilit l'homme le plus noble, dans le désordre franc et hardi, dans ce qu'on

peut nommer la débauche en plein air, il y a quelque grandeur, même pour le plus dépravé. Celui qui, à la nuit tombée, s'en va, le manteau sur le nez, salir incognito sa vie et secouer clandestinement l'hypocrisie de la journée, ressemble à un Italien qui frappe son ennemi par-derrière, n'osant le provoquer en duel. Il y a de l'assassinat dans le coin des bornes et dans l'attente de la nuit, au lieu que dans le coureur des orgies bruyantes, on croirait presque à un guerrier; c'est quelque chose qui sent le combat, une apparence de lutte superbe. « Tout le monde « le fait, et s'en cache; fais-le, et ne t'en « cache pas. » Ainsi parle l'orgueil, et une fois cette cuirasse endossée, voilà le soleil qui y reluit.

On raconte que Damoclès voyait une épée sur sa tête; c'est ainsi que les libertins semblent avoir au-dessus d'eux je ne sais quoi qui leur crie sans cesse : « Va, va toujours; je

tiens à un fil.» Ces voitures de masques qu'on voit au temps du carnaval sont la fidèle image de leur vie. Un carrosse délabré ouvert à tout vent, des torches flamboyantes éclairant des têtes plâtrées; ceux-ci rient, ceux-là chantent, au milieu s'agitent comme des femmes; ce sont en effet des restes de femmes, avec des semblans presque humains. On les caresse, on les insulte; on ne sait ni leur nom, ni qui elles sont. Tout cela flotte et se balance sous la résine brûlante, dans une ivresse qui ne pense à rien, et sur laquelle, dit-on, veille un dieu. On a l'air par moment de se pencher et de s'embrasser; il y en a un de tombé dans un cahot; qu'importe? on vient de là, on va là, et les chevaux galopent.

Mais si le premier mouvement est l'étonnement, le second est l'horreur, et le troisième la pitié. Il y a là en effet tant de force, ou plutôt un si étrange abus de la force, qu'il arrive souvent que les caractères les plus

nobles et les organisations les plus belles s'y laissent prendre. Cela leur paraît hardi et dangereux; ils se font ainsi prodigues d'eux-mêmes; ils s'attachent sur la débauche comme Mazeppa sur sa bête sauvage; ils s'y garrottent, ils se font Centaures; et ils ne voient ni la route de sang que les lambeaux de leur chair tracent sur les arbres, ni les yeux des loups qui se teignent de pourpre à leur suite, ni le désert, ni les corbeaux.

Lancé dans cette vie par les circonstances que j'ai dites, j'ai à dire maintenant ce que j'y ai vu.

La première fois que j'ai vu de près ces assemblées fameuses qu'on appelle les bals masqués des théâtres, j'avais entendu parler des débauches de la Régence, et d'une reine de France déguisée en marchande de violettes. Je trouvai là des marchandes de violettes déguisées en vivandières. Je m'attendais à du libertinage; mais en vérité il n'y en a point

là. Ce n'est pas du libertinage que de la suie, des coups, et des filles ivres mortes sur des bouteilles cassées.

La première fois que j'ai vu des débauches de table, j'avais entendu parler des soupers d'Héliogabale, et d'un philosophe de la Grèce qui avait fait des plaisirs des sens une espèce de religion de la nature. Je m'attendais à quelque chose comme de l'oubli, sinon comme de la joie; je trouvai là ce qu'il y a de pire au monde, l'ennui tâchant de vivre, et des Anglais qui se disaient : « Je fais ceci ou cela, donc je m'amuse. J'ai payé tant de pièces d'or, donc je ressens tant de plaisir. » Et ils usent leur vie sur cette meule.

La première fois que j'ai vu des courtisanes, j'avais entendu parler d'Aspasie qui s'asseyait sur Alcibiade en discutant avec Socrate. Je m'attendais à quelque chose de dégourdi, d'insolent, mais de gai, de brave et de vivace, quelque chose comme le pétil-

lement du vin de Champagne; je trouvai une bouche béante, un œil fixe, et des mains crochues.

La première fois que j'ai vu des courtisanes titrées, j'avais lu Boccace et Bandello; avant tout j'avais lu Shakspeare. J'avais rêvé à ces belles fringantes, à ces chérubins de l'enfer, à ces viveuses pleines de désinvolture, à qui les cavaliers du Décaméron présentent l'eau bénite au sortir de la messe. J'avais crayonné mille fois de ces têtes si poétiquement folles, si inventrices dans leur audace, de ces maîtresses têtes fêlées qui vous décochent tout un roman dans une œillade, et qui ne marchent dans la vie que par flots et par secousses, comme des syrènes ondoyantes. Je me souvenais de ces fées des Nouvelles Nouvelles, qui sont toujours grises d'amour, si elles n'en sont pas ivres. Je trouvai des écriveuses de lettres, des arrangeuses d'heures précises, qui ne

savent que mentir à des inconnus, et enfouir dans leur hypocrisie; et qui ne voient dans tout cela qu'à se donner et à oublier.

La première fois que je suis entré au jeu, j'avais entendu parler de flots d'or, de fortunes faites en un quart-d'heure, et d'un seigneur de la cour de Henri IV qui gagna sur une carte cent mille écus que lui coûtait son habit. Je trouvai un vestiaire où les ouvriers qui n'ont qu'une chemise louent un habit à vingt sous la soirée, des gendarmes assis à la porte, et des affamés jouant un morceau de pain contre un coup de pistolet.

La première fois que j'ai vu une assemblée quelconque, publique ou non, ouverte à quelqu'une des trente mille femmes qui ont, à Paris, permission de se vendre, j'avais entendu parler des Saturnales de tout temps, de toutes les orgies possibles, depuis Babylone jusqu'à Rome, depuis le temple de Priape jusqu'au Parc-aux-Cerfs, et j'avais

toujours vu écrit au seuil de la porte un seul mot : Plaisir. Je n'ai trouvé non plus de ce temps-ci qu'un seul mot : Prostitution; mais je l'y ai toujours vu ineffaçable, non pas gravé dans ce fier métal qui porte la couleur du soleil, mais dans le plus pâle de tous, celui que la froide lumière de la nuit semble avoir teint de ses rayons blafards, l'argent.

La première fois que j'ai vu le peuple... c'était par une affreuse matinée, le mercredi des Cendres, à la descente de la Courtille. Il tombait depuis la veille au soir une pluie fine et glaciale; les rues étaient des mares de boue. Les voitures de masques défilaient pêle-mêle, en se heurtant, en se froissant, entre deux longues haies d'hommes et de femmes hideux, debout sur les trottoirs. Cette muraille de spectateurs sinistres avait, dans ses yeux rouges de vin, une haine de tigre. Sur une lieue de long tout cela grom-

melait, tandis que les roues des carrosses leur effleuraient la poitrine, sans qu'ils fissent un pas en arrière. J'étais debout sur la banquette, la voiture découverte; de temps en temps un homme en haillons sortait de la haie, nous vomissait un torrent d'injures au visage, puis nous jetait un nuage de farine. Bientôt nous reçûmes de la boue; cependant nous montions toujours, gagnant l'Ile-d'Amour et le joli bois de Romainville, où tant de doux baisers sur l'herbe se donnaient autrefois. Un de nos amis, assis sur le siége, tomba, au risque de se tuer, sur le pavé. Le peuple se précipita sur lui pour l'assommer; il fallut y courir et l'entourer. Un des sonneurs de trompe qui nous précédaient à cheval reçut un pavé sur l'épaule: la farine manquait. Je n'avais jamais entendu parler de rien de semblable à cela.

Je commençai à comprendre le siècle, et à savoir en quel temps nous vivons.

Le type de ce temps consiste avant tout en un contraste marqué : chez les femmes qui se vendent, ineptie, misère, bassesse et convoitise; chez les hommes qui les paient, dédain et ennui.

C'est la civilisation qui a creusé entre eux cet abîme. Quels sont ces hommes? des grands seigneurs, c'est-à-dire des hommes instruits, intelligens, nobles et braves, car aujourd'hui c'est là ce que signifie ce mot; des artistes, des étudians, des jeunes gens de famille riches, qui tous ont reçu une éducation excellente, qui tous ont le cœur haut placé; voilà les débauchés du siècle. Et à quelles femmes ont-ils affaire, le jour où il leur prend envie de l'être? au rebut d'une société plus vieille que Saturne, à des larves sans tête, sans cœur, sans ame, à des esclaves en un mot.

La prostitution n'est pas autre chose que l'esclavage. Que voulez-vous donc qu'il y

ait de commun entre ces jeunes gens et leurs maîtresses? le corps et rien de plus. Et que fait la pensée pendant ce temps-là? Durant les temps de dépravation universelle, la Régence, par exemple, les femmes étaient aussi débauchées que les hommes; maintenant, non-seulement les hommes seuls le sont, mais une petite partie des hommes. Et lesquels? précisément peut-être les plus distingués, la meilleure partie de la jeunesse. Ce sont eux qu'un besoin d'action insurmontable, et les facultés souvent les plus nobles, poussent dans cette voie.

Qu'est-ce que cela prouve? trois choses claires : que la prostitution n'est plus de ce monde, que la débauche meurt, et que la jeunesse de France, quand elle s'enivre, lève son verre avec des mains qui ont soif d'une épée.

CHAPITRE III.

Desgenais avait organisé à sa maison de campagne une réunion de jeunes gens. Les meilleurs vins, une table splendide, le jeu, la danse, les courses à cheval, rien n'y manquait. Desgenais était riche et d'une grande magnificence. Il avait une hospitalité

antique avec des mœurs de ce temps-ci. D'ailleurs on trouvait chez lui les meilleurs livres; sa conversation était celle d'un homme instruit et élevé. C'était un problème que cet homme.

J'avais apporté chez lui une humeur taciturne que rien ne pouvait surmonter; il la respecta scrupuleusement. Je ne répondais pas à ses questions, il ne m'en fit plus; l'important pour lui était que j'eusse oublié ma maîtresse. Cependant j'allais à la chasse; je me montrais à table aussi bon convive que les autres; il ne m'en demandait pas davantage.

Il ne manque pas dans le monde de gens pareils, qui prennent à cœur de vous rendre un service, et qui vous jetteraient sans remords le plus lourd pavé pour écraser la mouche qui vous pique. Ils ne s'inquiètent que de vous empêcher de mal faire, c'est-à-dire qu'ils n'ont point de repos qu'ils ne

vous aient rendu semblable à eux. Arrivés à ce but, n'importe par quel moyen, ils se frottent les mains, et l'idée ne leur viendrait pas que vous puissiez être tombé de mal en pis; tout cela de bonne amitié.

C'est un des grands malheurs de la jeunesse sans expérience que de se figurer le monde d'après les premiers objets qui la frappent; mais il y a aussi, il faut l'avouer, une race d'hommes bien malheureux; ce sont ceux qui, en pareil cas, sont toujours là pour dire à la jeunesse : « Tu as raison de croire au mal, et nous savons ce qui en est. » J'ai entendu parler, par exemple, de quelque chose de singulier : c'était comme un milieu entre le bien et le mal, entre la foi et l'impiété, un certain arrangement entre les femmes sans cœur et les hommes dignes d'elles; ils appelaient cela : le sentiment passager. Ils en parlaient comme d'une machine à vapeur inventée par un carrossier ou un entrepreneur

de bâtimens. Ils me disaient : « On convient de ceci ou de cela, on prononce telles phrases qui en font répondre telles autres, on écrit des lettres de telle façon, on se met à genoux de telle autre. » Tout cela était réglé comme une parade ; ces braves gens avaient des cheveux gris.

Cela me fit rire. Malheureusement pour moi, je ne puis dire à une femme que je méprise que j'ai de l'amour pour elle, même en sachant que c'est une convention et qu'elle ne s'y trompera pas. Je n'ai jamais mis le genou en terre sans y mettre le cœur. Ainsi cette classe de femmes qu'on appelle faciles m'est inconnue, ou si je m'y suis laissé prendre, c'est sans le savoir et par simplicité.

Je comprends qu'on mette son ame de côté, mais non qu'on y touche. Qu'il y ait de l'orgueil à le dire, cela est possible ; je n'entends ni me vanter, ni me rabaisser. Je hais

par-dessus tout les femmes qui rient de l'amour, et leur permets de me le rendre; il n'y aura jamais de dispute entre nous.

Ces femmes-là sont bien au-dessous des courtisanes; les courtisanes peuvent mentir, et ces femmes-là aussi; mais les courtisanes peuvent aimer, et ces femmes-là ne le peuvent pas. Je me souviens d'une qui m'aimait, et qui disait à un homme trois fois plus riche que moi, avec lequel elle vivait: « Vous m'ennuyez, je vais trouver mon amant. » Cette fille-là valait mieux que bien d'autres qu'on ne paie pas.

Je passai la saison entière chez Desgenais, où j'appris que ma maîtresse était partie, et qu'elle était sortie de France; cette nouvelle me laissa dans le cœur une langueur qui ne me quitta plus.

A l'aspect de ce monde si nouveau pour moi qui m'entourait à cette campagne, je me sentis pris d'abord d'une curiosité bi-

zarre, triste et profonde, qui me faisait regarder de travers comme un cheval ombrageux. Voici la première chose qui y donna lieu.

Desgenais avait alors une très belle maîtresse, qui l'aimait beaucoup; un soir que je me promenais avec lui, je lui dis que je la trouvais telle qu'elle était, c'est-à-dire admirable, tant par sa beauté que par son attachement pour lui. Bref, je fis son éloge avec chaleur, et lui donnai à entendre qu'il devait s'en trouver heureux.

Il ne me répondit rien. C'était sa manière, et je le connaissais pour le plus sec des hommes. La nuit venue et chacun retiré, il y avait un quart-d'heure que j'étais couché lorsque j'entendis frapper à ma porte. Je criai qu'on entrât, croyant à quelque visiteur pris d'insomnie.

Je vis entrer une femme plus pâle que la mort, à demi nue, et un bouquet à la main.

Elle vint à moi et me présenta son bouquet; un morceau de papier y était attaché, sur lequel je trouvai ce peu de mots : « A Octave, son ami Desgenais, à charge de revanche. »

Je n'eus pas plus tôt lu qu'un éclair me frappa l'esprit. Je compris tout ce qu'il y avait dans cette action de Desgenais m'envoyant ainsi sa maîtresse, et m'en faisant une sorte de cadeau à la turque, sur quelques paroles que je lui avais dites. Du caractère que je lui savais, il n'y avait là ni ostentation de générosité, ni trait de rouerie; il n'y avait qu'une leçon. Cette femme l'aimait; je lui en avais fait l'éloge, et il voulait m'apprendre à ne pas l'aimer, soit que je la prisse ou que je la refusasse.

Cela me donna à penser; cette pauvre fille pleurait, et n'osait essuyer ses larmes, de peur de m'en faire apercevoir. De quoi l'avait-il menacée pour la déterminer à venir? Je l'ignorais. « Mademoiselle, lui dis-je, il ne

faut pas vous chagriner. Allez chez vous et ne craignez rien. » Elle me répondit que si elle sortait de ma chambre avant le lendemain matin, Desgenais la renverrait à Paris; que sa mère était pauvre, et qu'elle ne pouvait s'y résoudre. « Très bien, lui dis-je; votre mère est pauvre, vous aussi probablement, en sorte que vous obéiriez à Desgenais si je voulais. Vous êtes belle, et cela pourrait me tenter. Mais vous pleurez, et vos larmes n'étant pas pour moi, je n'ai que faire du reste. Allez-vous-en, et je me charge d'empêcher qu'on ne vous renvoie à Paris. »

C'est une chose qui m'est particulière, que la méditation, qui, chez le plus grand nombre, est une qualité ferme et constante de l'esprit, n'est en moi qu'un instinct indépendant de ma volonté, et qui me saisit par accès comme une passion violente. Elle me vient par intervalle, à son heure, malgré moi, et n'importe où. Mais là où elle vient,

je ne puis rien contre elle. Elle m'entraîne où bon lui semble, et par le chemin qu'elle veut.

Cette femme partie, je me mis sur mon séant. « Mon ami, me dis-je, voilà ce que Dieu t'envoie. Si Desgenais ne t'avait pas voulu donner sa maîtresse, il ne se trompait peut-être pas en croyant que tu en serais devenu amoureux.

« L'as-tu bien regardée? Un sublime et divin mystère s'est accompli dans les entrailles qui l'ont conçue. Un pareil être coûte à la nature ses plus vigilans regards maternels; cependant l'homme qui veut te guérir n'a rien trouvé de mieux que de te pousser sur ses lèvres, pour y désapprendre à aimer.

« Comment cela se fait-il? D'autres que toi l'ont admirée sans doute; mais ils ne couraient aucun risque; elle pouvait essayer sur eux toutes les séductions qu'elle voulait; toi seul étais en danger.

«Il faut pourtant, quelle que soit sa vie, que ce Desgenais ait un cœur, puisqu'il vit. En quoi diffère-t-il de toi? C'est un homme qui ne croit à rien, ne craint rien, qui n'a ni un souci ni un ennui peut-être, et il est clair qu'une légère piqûre au talon le remplirait de terreur; car si son corps l'abandonnait, que deviendrait-il? Il n'y a en lui de vivant que le corps. Quelle est donc cette créature qui traite son ame comme les flagellans leur chair? Est-ce qu'on peut vivre sans tête?

« Pense à cela. Voilà un homme qui a dans les bras la plus belle femme du monde; il est jeune et ardent; il la trouve belle, il le lui dit; elle lui répond qu'elle l'aime. Là-dessus quelqu'un lui frappe sur l'épaule, et lui dit : «C'est une fille.» Rien de plus, il est sûr de lui. Si on lui avait dit : « C'est une empoisonneuse, » il l'eût peut-être aimée; il ne lui en donnera pas un baiser de moins; mais c'est une fille, et il ne sera pas plus

question d'amour que de l'étoile de Saturne.

« Qu'est-ce que c'est donc que ce mot-là? un mot juste, mérité, positif, flétrissant, d'accord. Mais enfin, quoi? un mot, pourtant. Tue-t-on un corps avec un mot?

« Et si tu l'aimes, toi, ce corps? On te verse un verre de vin, et on te dit : « N'aime pas cela; on en a quatre pour six francs. » Et si tu te grises?

« Mais ce Desgenais aime sa maîtresse, puisqu'il la paie; il a donc une façon d'aimer particulière? Non, il n'en a pas; sa façon d'aimer n'est pas de l'amour, et il n'en ressent pas plus pour la femme qui le mérite que pour celle qui en est indigne. Il n'aime personne, tout simplement.

« Qui l'a donc amené là? est-il né ainsi ou l'est-il devenu? Aimer est aussi naturel que de boire et de manger. Ce n'est pas un homme. Est-ce un avorton ou un géant?

Quoi! toujours sûr de ce corps impassible? Vraiment, jusqu'à se jeter sans danger dans les bras d'une femme qui l'aime? Quoi! sans pâlir? Jamais d'autre échange que l'or contre de la chair? Quel festin est-ce donc que sa vie, et quels breuvages y boit-on dans ses coupes? Le voilà, à trente ans, comme le vieux Mithridate; les poisons des vipères lui sont amis et familiers.

«Il y a là un grand secret, mon enfant, une clé à saisir. De quelques raisonnemens qu'on puisse étayer la débauche, on prouvera qu'elle est naturelle un jour, une heure, ce soir, mais non demain, ni tous les jours. Il n'y a pas un peuple sur la terre qui n'ait considéré la femme, ou comme la compagne et la consolation de l'homme, ou comme l'instrument sacré de sa vie, et sous ces deux formes, qui ne l'ait honorée. Cependant voilà un guerrier armé qui saute dans l'abîme que Dieu a creusé de ses mains entre l'homme

et l'animal; autant vaudrait renier la parole. Quel Titan muet est-ce donc, pour oser refouler sous les baisers du corps l'amour de la pensée, et pour se planter sur les lèvres le stigmate qui fait la brute, le sceau du silence éternel?

« Il y a là un mot à savoir. Il souffle là-dessous le vent de ces forêts lugubres qu'on appelle corporations secrètes, un de ces mystères que les anges de destruction se chuchotent à l'oreille lorsque la nuit descend sur la terre. Cet homme est pire ou meilleur que Dieu ne l'a fait. Ses entrailles sont comme celles des femmes stériles; ou la nature ne les a qu'ébauchées, ou il s'y est distillé dans l'ombre quelque herbe vénéneuse.

« Eh bien! ni le travail, ni l'étude n'ont pu te guérir, mon ami. Oublie et apprends, voilà ta devise. Tu feuilletais des livres morts; tu es trop jeune pour les ruines. Regarde au-

tour de toi ; le pâle troupeau des hommes t'environne. Les yeux des Sphynx étincellent au milieu des divins hiéroglyphes ; déchiffre le livre de vie ! Courage, écolier, lance-toi dans le Styx, le fleuve invulnérable, et que ses flots en deuil te mènent à la mort ou à Dieu. »

CHAPITRE IV.

« Tout ce qu'il y avait de bien en cela, sup-
« posé qu'il pût y en avoir quelqu'un, c'est
« que ces faux plaisirs étaient des semences
« de douleurs et d'amertumes, qui me fati-
« guaient à n'en pouvoir plus. » Telles sont
les simples paroles que dit, à propos de sa

jeunesse, l'homme le plus homme qui ait jamais été, saint Augustin. De ceux qui ont fait comme lui, peu diraient ces paroles, tous les ont dans le cœur; je n'en trouve pas d'autres dans le mien.

Revenu à Paris au mois de décembre, après la saison, je passai l'hiver en parties de plaisirs, en mascarades, en soupers, quittant rarement Desgenais qui était enchanté de moi; je ne l'étais guère. Plus j'allais, plus je me sentais de souci. Il me sembla, au bout de bien peu de temps, que ce monde si étrange, qui au premier aspect m'avait paru un abîme, se resserrait, pour ainsi dire, à chaque pas; là où j'avais cru voir un spectre, à mesure que j'avançais je ne voyais qu'une ombre.

Desgenais me demandait ce que j'avais. « Et vous, lui disais-je, qu'avez-vous? Vous souvient-il de quelque parent mort? n'auriez-vous pas quelque blessure que l'humidité fait r'ouvrir? »

Alors il me semblait parfois qu'il m'entendait sans me répondre. Nous nous jetions sur une table, buvant à en perdre la tête; au milieu de la nuit nous prenions des chevaux de poste, et nous allions déjeuner à dix ou douze lieues dans la campagne; en revenant, au bain, de là à table, de là au jeu, de là au lit; et quand j'étais au bord du mien... alors je poussais le verrou de la porte, je tombais à genoux et je pleurais. C'était ma prière du soir.

Chose étrange! je mettais de l'orgueil à passer pour ce qu'au fond je n'étais pas du tout; je me vantais de faire pis que je ne faisais, et je trouvais à cette forfanterie un plaisir bizarre, mêlé de tristesse. Lorsque j'avais réellement fait ce que je racontais, je ne sentais que de l'ennui; mais lorsque j'inventais quelque folie, comme une histoire de débauche ou le récit d'une orgie à laquelle je n'avais pas assisté, il me semblait que j'a-

vais le cœur plus satisfait, je ne sais pourquoi.

Ce qui me faisait le plus de mal, c'était lorsque, dans une partie de plaisir, nous allions dans quelque lieu aux environs de Paris où j'avais été autrefois avec ma maîtresse. Je devenais stupide; je m'en allais seul, à l'écart, regardant les buissons et les troncs d'arbre avec une amertume sans bornes, jusqu'à les frapper du pied comme pour les mettre en poussière. Puis je revenais, répétant cent fois de suite entre mes dents : « Dieu ne m'aime guère, Dieu ne m'aime guère.» Je demeurais alors des heures sans parler. «Toutes les femmes sont des libertins au fond du cœur, » pensais-je, et je regardais autour de moi mes compagnons assis sur l'herbe. «Voilà donc ce que ma maîtresse avait dans le cœur en venant ici avec moi. »

Cette idée funeste, que la vérité c'est la nudité, me revenait ainsi à propos de tout.

«Le monde, me disais-je, appelle son fard vertu, son chapelet religion, son manteau traînant convenance. L'honneur et la morale sont ses femmes de chambre ; il boit dans son vin les larmes des pauvres d'esprit qui croient en lui; il se promène les yeux baissés tant que le soleil est au ciel; il va à l'église, au bal, aux assemblées; et le soir arrive, il dénoue sa robe, et on aperçoit une Bacchante nue avec deux pieds de bouc.»

Mais en parlant ainsi je me faisais horreur à moi-même; car je sentais que si le corps était sous l'habit, le squelette était sous le corps. «Est-ce possible que ce soit là tout?» me demandais-je malgré moi. Puis je rentrais à la ville; je rencontrais sur mon chemin une jolie fillette donnant le bras à sa mère; je la suivais des yeux en soupirant, et je redevenais comme un enfant.

Quoique j'eusse pris avec mes amis des habitudes de tous les jours, et que nous eus-

sions réglé notre désordre, je ne laissais pas d'aller dans le monde. La vue des femmes m'y causait un trouble insupportable; je ne leur touchais la main qu'en tremblant. Mon parti était pris de n'aimer plus jamais.

Cependant je revins un certain soir d'un bal avec le cœur si malade, que je sentis que c'était de l'amour. Je m'étais trouvé à souper auprès d'une femme, la plus charmante et la plus distinguée dont le souvenir me soit resté. Lorsque je fermai les yeux pour m'endormir, je la vis devant moi. Je me crus perdu; je résolus aussitôt de ne plus la rencontrer, d'éviter tous les endroits où je savais qu'elle allait. Cette sorte de fièvre dura quinze jours, pendant lesquels je restai presque constamment étendu sur mon canapé, et me rappelant sans fin, malgré moi, jusqu'aux moindres mots que j'avais échangés avec elle.

Comme il n'y a pas d'endroit sous le ciel

où on s'occupe de son voisin autant qu'à Paris, il ne se passa pas long-temps avant que les gens de ma connaissance, qui me rencontraient avec Desgenais, n'eussent déclaré que j'étais le plus grand libertin. J'admirai en cela l'esprit du monde; autant j'avais passé pour niais et pour novice lors de ma rupture avec ma maîtresse, autant je passais maintenant pour insensible et endurci. On en venait à me dire qu'il était bien clair que je n'avais jamais aimé cette femme, que je me faisais sans doute un jeu de l'amour, ce qui était un grand éloge que l'on croyait m'adresser; et le pire de l'affaire, c'est que j'étais gonflé d'une vanité si misérable que cela me charmait.

Ma prétention était de passer pour blasé, en même temps que j'étais plein de désirs et que mon imagination exaltée m'emportait hors de toutes limites. Je commençai à dire que je ne pouvais faire aucun cas des femmes;

ma tête s'épuisait en chimères que je disais préférer à la réalité. Enfin mon unique plaisir était de me dénaturer. Il suffisait qu'une pensée fût extraordinaire, qu'elle choquât le sens commun, pour que je m'en fisse aussitôt le champion, au risque d'avancer les sentimens les plus blâmables.

Mon plus grand défaut était l'imitation de tout ce qui me frappait, non pas par sa beauté, mais par son étrangeté; et ne voulant pas m'avouer imitateur, je me perdais dans l'exagération, afin de paraître original. A mon gré, rien n'était bon, ni même passable; rien ne valait la peine de tourner la tête; cependant, dès que je m'échauffais dans une discussion, il semblait qu'il n'y eût pas dans la langue française d'expression assez empoulée pour louer ce que je soutenais; mais il suffisait de se ranger à mon avis pour faire tomber toute ma chaleur.

C'était une suite naturelle de ma conduite.

Dégoûté de la vie que je menais, je ne voulais pourtant pas en changer;

> Simigliante a quella 'nferma
> Che non può trovar posa in su le piume,
> Ma con dar volta suo dolore scherma.
>
> DANTE.

Ainsi je tourmentais mon esprit pour lui donner le change, et je tombais dans tous les travers pour sortir de moi-même.

Mais tandis que ma vanité s'occupait ainsi, mon cœur souffrait, en sorte qu'il y avait presque constamment en moi un homme qui riait et un autre qui pleurait. C'était comme un contre-coup perpétuel de ma tête à mon cœur. Mes propres railleries me faisaient quelquefois une peine extrême, et mes chagrins les plus profonds me donnaient envie d'éclater de rire.

Un homme se vantait un jour d'être inaccessible aux craintes superstitieuses, et de

n'avoir peur de rien ; ses amis mirent dans son lit un squelette humain, puis se postèrent dans une chambre voisine pour guetter lorsqu'il rentrerait. Ils n'entendirent aucun bruit ; mais lorsqu'ils entrèrent dans sa chambre le lendemain matin, ils le trouvèrent dressé sur son séant et jouant avec les ossemens ; il avait perdu la raison.

Il y avait en moi quelque chose de semblable à cet homme, si ce n'est que mes osselets favoris étaient ceux d'un squelette bien-aimé ; c'étaient les débris de mon amour, tout ce qui restait du passé.

Il ne faut pourtant pas dire que dans tout ce désordre il n'y eût pas de bons momens. Les compagnons de Desgenais étaient des jeunes gens de la première distinction ; bon nombre étaient artistes. Nous passions quelquefois ensemble des soirées délicieuses, sous prétexte de faire les libertins. L'un d'eux était alors épris d'une belle cantatrice

qui nous charmait par sa voix fraîche et mélancolique. Que de fois nous sommes restés, assis en cercle, à l'écouter, tandis que la table était dressée! Que de fois l'un de nous, au moment où les flacons se débouchaient, tenait à la main un volume de Lamartine et lisait d'une voix émue! Il fallait voir alors comme toute autre pensée disparaissait! Les heures s'envolaient pendant ce temps-là; et quand nous nous mettions à table, les singuliers libertins que nous faisions! Nous ne disions mot, et nous avions des larmes dans les yeux.

Desgenais surtout, le plus froid et le plus sec des hommes à l'habitude, était incroyable ces jours-là. Il se livrait à des sentimens si extraordinaires, qu'on eût dit un poète en délire. Mais après ces expansions, il arrivait qu'il se sentait pris d'une joie furieuse. Il brisait tout dès que le vin l'avait échauffé; le génie de la destruction lui sortait tout

armé de la tête, et je l'ai vu quelquefois, au milieu de ses folies, lancer une chaise dans une fenêtre fermée avec un vacarme à faire sauver.

Je ne pouvais m'empêcher de faire de cet homme bizarre un sujet d'étude. Il me paraissait comme le type marqué d'une classe de gens qui devaient exister quelque part, mais qui m'étaient inconnus. On ne savait, lorsqu'il agissait, si c'était le désespoir d'un malade ou la lubie d'un enfant gâté.

Il se montrait particulièrement les jours de fête dans un état d'excitation nerveuse qui le poussait à se conduire comme un véritable écolier. Son sang-froid était alors à mourir de rire. Il me persuada un jour de sortir à pied tous deux, seuls, à la brune, affublés de costumes grotesques, avec des masques et des instrumens de musique. Nous nous promenâmes ainsi toute la nuit, gravement, au milieu du plus affreux chari-

vari. Nous trouvâmes un cocher d'une voiture de place endormi sur son siége; nous dételâmes les chevaux; après quoi, feignant de sortir d'un bal, nous l'appelâmes à grands cris. Le cocher s'éveilla, et au premier coup de fouet qu'il donna, ses chevaux partirent au trot, le laissant ainsi perché sur son siége. Nous fûmes le même soir aux Champs-Élysées; Desgenais, voyant passer une autre voiture, l'arrêta, ni plus ni moins qu'un voleur; il intimida le cocher par ses menaces, et le força de descendre et de se mettre à plat ventre. C'était un jeu à se faire tuer. Cependant il ouvrit la voiture, et nous trouvâmes dedans un jeune homme et une dame immobiles de frayeur. Il me dit alors de l'imiter, et, ayant ouvert les deux portières, nous commençâmes à entrer par l'une et à sortir par l'autre, en sorte que dans l'obscurité les pauvres gens du carrosse croyaient à une procession de bandits.

Je me figure que les gens qui disent que le monde donne de l'expérience doivent être bien étonnés qu'on les croie. Le monde n'est que tourbillons, et il n'y a aucun rapport entre ces tourbillons. Tout s'en va par bande comme des volées d'oiseaux. Les différens quartiers d'une ville ne se ressemblent même pas entre eux, et il y a autant à apprendre, pour quelqu'un de la Chaussée-d'Antin, au Marais qu'à Lisbonne. Il est seulement vrai que ces tourbillons divers sont traversés, depuis que le monde existe, par sept personnages toujours les mêmes; le premier s'appelle l'espérance, le second la conscience, le troisième l'opinion, le quatrième l'envie, le cinquième la tristesse, le sixième l'orgueil, et le septième s'appelle l'homme.

Nous étions donc, moi et mes compagnons, une volée d'oiseaux, et nous restâmes ensemble jusqu'au printemps, tantôt ouant, tantôt courant....

« Mais, dira le lecteur, au milieu de tout cela, quelles femmes aviez-vous? Je ne vois pas là la débauche en personne. »

O créatures qui portiez le nom de femmes, et qui avez passé comme des rêves dans une vie qui n'était elle-même qu'un rêve, que dirai-je de vous? Là où il n'y a jamais eu l'ombre d'une espérance, est-ce qu'il y aurait quelque souvenir? Où vous trouverai-je pour cela? Qu'y a-t-il de plus muet dans la mémoire humaine? qu'y a-t-il de plus oublié que vous?

Comment ressaisirais-je vos fantômes épars, et comment pourrais-je donner quelque suite à ce que je raconte? Maintenant que je pense à ce temps de ma jeunesse, je crois voir un champ plat et stérile sous un ciel orageux. Des formes flottantes se soulèvent çà et là, puis s'effacent; un soupir plaintif déchire les airs; des monstres grimaçans volent en rond; ils pouffent de rire et s'en-

gouffrent. Un cheval emporté passe comme un éclair; le vent siffle, une flèche le suit. La nuit arrive; les pierres tremblent de froid; un voyageur perdu se couche dans la neige en pleurant. Une ombre paraît à l'horizon sur le sommet d'une montagne; elle se penche sur une cascade, et glisse dans la nappe immense comme une plume légère. Le cor retentit, des chiens aboient; des chasseurs, les bras retroussés jusqu'au coude, dépècent une biche; ils s'essuient le front; un soleil de plomb les étouffe; ils s'approchent d'une citerne pour y boire, et ils aperçoivent au fond un crocodile mort. Silence! une rivière limpide coule là auprès entre des saules; Ophélia, couverte de fleurs, y flotte doucement. Longues, maigres, fluettes, des mains s'agitent sur une table; elles coupent et donnent; elles agitent des cartes. Des poupées mécaniques dansent autour; elles sont transparentes et vides; le

vin qu'elles boivent colore leurs veines un instant; elles mangent de l'or. Une douce musique tremble dans les feuilles; le tonnerre qui gronde la saisit et l'emporte comme un épervier affamé. Silence, silence! le jour se lève, la rosée tombe; une alouette sort d'un sillon et s'en va mourir dans les cieux.

Lecteur, s'il faut parler des femmes, j'en citerai deux; en voici une.

Je vous le demande; que voulez vous que fasse une pauvre lingère, jeune et jolie, ayant dix-huit ans, et par conséquent des désirs; ayant un roman sur son comptoir, où il n'est question que d'amour; ne sachant rien, n'ayant aucune idée de morale; cousant éternellement à une fenêtre devant laquelle les processions ne passent plus, par ordre de police, mais devant laquelle rôdent tous les soirs une douzaine de filles patentées, reconnues par la même police; que voulez-vous qu'elle fasse, lorsqu'après avoir

fatigué ses mains et ses yeux pendant toute une journée sur une robe ou sur un chapeau, elle s'accoude un moment à cette fenêtre, à la nuit tombante? Cette robe qu'elle a cousue, ce chapeau qu'elle a coupé, elle que voilà, de ses pauvres et honnêtes mains, pour rapporter de quoi souper à la maison, elle les voit passer sur la tête et sur le corps d'une fille publique. Trente fois par jour il s'arrête une voiture de louage à sa porte, et il en descend une prostituée numérotée comme le fiacre qui la roule, laquelle vient d'un air dédaigneux minauder devant une glace, essayer, ôter et remettre dix fois ce triste et patient ouvrage de ses veilles. Elle voit cette fille tirer de sa poche six pièces d'or, elle qui en a une par semaine; elle la regarde des pieds à la tête, elle examine sa parure, elle la suit jusqu'à son carrosse; et puis, que voulez-vous? Quand la nuit est bien noire, un soir que l'ouvrage

manque, que sa mère est malade, elle entr'ouvre sa porte, étend la main, et arrête un passant.

Telle était l'histoire d'une fille que j'ai eue. Elle savait un peu toucher du piano, un peu compter, un peu dessiner, même un peu d'histoire et de grammaire, et ainsi de tout un peu. Que de fois j'ai regardé avec une compassion poignante cette triste ébauche de la nature, mutilée encore par la société! que de fois j'ai suivi dans cette nuit profonde les pâles et vacillantes lueurs d'une étincelle souffrante et avortée! que de fois j'ai tenté de rallumer quelques charbons éteints sous cette pauvre cendre! Hélas! ses longs cheveux avaient réellement la couleur de la cendre, et nous l'appelions Cendrillon.

Je n'étais pas assez riche pour lui donner des maîtres; Desgenais, d'après mon conseil, s'intéressa à cette créature; il lui fit apprendre de nouveau tout ce dont elle avait les élé-

mens. Mais elle ne put jamais faire en rien un progrès sensible; dès que son maître était parti, elle se croisait les bras et restait ainsi des heures entières, regardant à travers les carreaux. Quelles journées! quelle misère! Je la menaçai un jour, si elle ne travaillait pas, de la laisser sans argent; elle se mit silencieusement à l'ouvrage, et j'appris peu de temps après qu'elle sortait à la dérobée. Où allait-elle? Dieu le sait. Je la priai, avant qu'elle partît, de me broder une bourse; j'ai conservé long-temps cette triste relique; elle était accrochée dans ma chambre comme un des monumens les plus sombres de tout ce qui est ruine ici-bas.

Maintenant, en voici une autre.

Il était environ dix heures du soir, lorsqu'après une journée entière de bruit et de fatigues, nous nous rendîmes chez Desgenais, qui nous avait devancés de quelques heures pour faire ses préparatifs. L'orchestre était

déjà en train, et le salon rempli à notre arrivée.

La plupart des danseuses étaient des filles de théâtre; on m'expliqua pourquoi celles-là valent mieux que les autres; c'est que tout le monde se les arrache.

A peine entré, je me lançai dans le tourbillon de la valse. Cet exercice vraiment délicieux m'a toujours été cher; je n'en connais pas de plus noble, ni qui soit plus digne en tout d'une belle femme et d'un jeune garçon; toutes les danses, au prix de celle-là, ne sont que des conventions insipides ou des prétextes pour les entretiens les plus insignifians. C'est véritablement posséder en quelque sorte une femme, que de la tenir une demi-heure dans ses bras et de l'entraîner ainsi, palpitante malgré elle, et non sans quelque risque, de telle sorte qu'on ne pourrait dire si on la protége ou si on la force. Quelques-unes se livrent alors avec une si vo-

luptueuse pudeur, avec un si doux et si pur abandon, qu'on ne sait si ce qu'on ressent près d'elles est du désir ou de la crainte, et si en les serrant sur son cœur on se pâmerait ou on les briserait comme des roseaux. L'Allemagne, où l'on a inventé cette danse, est à coup sûr un pays où l'on aime.

Je tenais dans mes bras une superbe danseuse d'un théâtre d'Italie, venue à Paris pour le Carnaval; elle était en costume de Bacchante, avec une robe de peau de panthère. Jamais je n'ai rien vu de si languissant que cette créature. Elle était grande et mince, et tout en valsant avec une rapidité extrême, elle avait l'air de se traîner; à la voir, on eût dit qu'elle devait fatiguer son valseur; mais on ne la sentait pas, elle courait comme par enchantement.

Sur son sein était un bouquet énorme, dont les parfums m'enivraient malgré moi. Au moindre mouvement de mon bras, je la

sentais plier comme une liane des Indes, pleine d'une mollesse si douce et si sympathique, qu'elle m'entourait comme d'un voile de soie embaumée. A chaque tour on entendait à peine un léger froissement de son collier sur sa ceinture de métal; elle se mouvait si divinement que je croyais voir un bel astre, et tout cela avec un sourire, comme une fée qui va s'envoler. La musique de la valse, tendre et voluptueuse, avait l'air de lui sortir des lèvres, tandis que sa tête, chargée d'une forêt de cheveux noirs tressés en nattes, penchait en arrière, comme si son cou eût été trop faible pour la porter.

Lorsque la valse fut finie, je me jetai sur une chaise au fond d'un boudoir; mon cœur battait, j'étais hors de moi. « O Dieu! m'écriai-je, comment cela est-il possible? O monstre superbe! ô beau reptile, comme tu enlaces! comme tu ondoyes, douce couleuvre, avec ta peau souple et tachetée!

comme ton cousin le serpent t'a appris à te rouler autour de l'arbre de la vie, avec la pomme dans les lèvres! O Mélusine! ô Mélusine! les cœurs des hommes sont à toi. Tu le sais bien, enchanteresse, avec ta moelleuse langueur qui n'a pas l'air de s'en douter. Tu sais bien que tu perds, tu sais bien que tu noies; tu sais qu'on va souffrir lorsqu'on t'aura touchée; tu sais qu'on meurt de tes sourires, du parfum de tes fleurs, du contact de tes voluptés; voilà pourquoi tu te livres avec tant de mollesse, voilà pourquoi ton sourire est si doux, tes fleurs si fraîches; voilà pourquoi tu poses si doucement ton bras sur nos épaules. O Dieu! ô Dieu! que veux-tu donc de nous? »

Le professeur Hallé a dit un mot terrible: « La femme est la partie nerveuse de l'humanité, et l'homme la partie musculaire. » Humboldt lui-même, ce savant grave et sérieux, a dit qu'autour des nerfs humains était

une atmosphère invisible. Je ne parle pas des rêveurs qui suivent le vol tournoyant des chauves-souris de Spallanzani, et qui pensent avoir trouvé un sixième sens à la nature. Telle qu'elle est, ses mystères sont bien assez redoutables, ses puissances bien assez profondes, à cette nature qui nous crée, nous raille et nous tue, sans qu'il faille encore épaissir les ténèbres qui nous entourent! Mais quel est l'homme qui croit avoir vécu, s'il nie la puissance des femmes? s'il n'a jamais quitté une belle danseuse avec des mains tremblantes? s'il n'a jamais senti ce je ne sais quoi indéfinissable, ce magnétisme énervant qui, au milieu d'un bal, au bruit des instrumens, à la chaleur qui fait pâlir les lustres, sort peu à peu d'une jeune femme, l'électrise elle-même, et voltige autour d'elle comme le parfum des aloès sur l'encensoir qui se balance au vent!

J'étais frappé d'une stupeur profonde.

Qu'une semblable ivresse existât quand on aime, cela ne m'était pas nouveau; je savais ce que c'était que cette auréole dont rayonne la bien-aimée. Mais exciter de tels battemens de cœur, évoquer de pareils fantômes, rien qu'avec sa beauté, des fleurs et la peau bigarrée d'une bête féroce! avec de certains mouvemens, une certaine façon de tourner en cercle, qu'elle a apprise de quelque baladin, avec les contours d'un beau bras; et cela sans une parole, sans une pensée, sans qu'elle daigne paraître le savoir! Qu'était donc le chaos, si c'est là l'œuvre des sept jours?

Ce n'était pourtant pas de l'amour que je ressentais, et je ne puis dire autre chose sinon que c'était de la soif. Pour la première fois de ma vie je sentais vibrer dans mon être une corde étrangère à mon cœur. La vue de ce bel animal en avait fait rugir un autre dans mes entrailles. Je me tâtais comme

pour m'éveiller; j'appelais à mon secours ma vie passée. Je sentais bien que je n'aurais pas dit à cette femme que je l'aimais, ni qu'elle me plaisait, ni même qu'elle était belle; il n'y avait rien sur mes lèvres que l'envie de baiser les siennes, de lui dire : « Ces bras nonchalans, fais-m'en une ceinture; cette tête penchée, appuie-la sur moi; ce doux sourire, colle-le sur ma bouche. » Mon corps aimait le sien; j'étais pris de beauté comme on est pris de vin.

Desgenais passa, qui me demanda ce que je faisais là. « Quelle est cette femme ? » lui dis-je. Il me répondit : « Quelle femme ? de qui voulez-vous parler ? »

Je le pris par le bras et le menai dans la salle. L'Italienne nous vit venir. Elle sourit; je fis un pas en arrière. « Ha, ha! dit Desgenais, vous avez valsé avec Marco ?

— Qu'est-ce que c'est que Marco? lui dis-je.

— Eh! c'est cette fainéante qui rit là-bas; est-ce qu'elle vous plaît?

— Non, répliquai-je; j'ai valsé avec elle et je voulais savoir son nom; elle ne me plaît pas autrement. »

C'était la honte qui me faisait parler ainsi; mais dès que Desgenais m'eût quitté, je courus après lui.

« Vous êtes bien prompt, dit-il en riant. Marco n'est pas une fille ordinaire; elle est entretenue et presque mariée à M. de ***, ambassadeur à Milan. C'est un de ses amis qui me l'a amenée. Cependant, ajouta-t-il, comptez que je vais lui parler; nous ne vous laisserons mourir qu'autant qu'il n'y aura pas d'autre ressource. Il se peut qu'on obtienne de la laisser ici à souper. »

Il s'éloigna là-dessus. Je ne saurais dire quelle inquiétude je ressentis en le voyant s'approcher d'elle; mais je ne pus les suivre, ils se dérobèrent dans la foule.

« Est-ce donc vrai, me disais-je, en viendrais-je là? Eh! quoi? en un instant! O Dieu! serait-ce là ce que je vais aimer? Mais après tout, pensai-je, ce sont mes sens qui agissent; mon cœur n'est pour rien là-dedans. »

Ainsi je cherchais à me tranquilliser. Cependant quelques instans après Desgenais me frappa sur l'épaule. « Nous souperons tout à l'heure, me dit-il; vous donnerez le bras à Marco; elle sait qu'elle vous a plu, et cela est convenu.

— Ecoutez, lui dis-je, je ne sais ce que j'éprouve. Il me semble que je vois Vulcain au pied boiteux couvrant Vénus de ses baisers, avec sa barbe enfumée dans sa forge. Il fixe ses yeux effarés sur la chair épaisse de sa proie. Il se concentre dans la vue de cette femme, son bien unique; il s'efforce de rire de joie, il fait comme s'il frémissait de bonheur; et pendant ce temps-là il se souvient

de son père Jupiter, qui est assis au haut des cieux. »

Desgenais me regarda sans répondre; il me prit le bras et m'entraîna. « Je suis fatigué, me dit-il, je suis triste ; ce bruit me tue. Allons souper, cela nous remontera. »

Le souper fut splendide, mais je ne fis qu'y assister. Je ne pouvais toucher à rien; les lèvres me défaillaient. « Qu'avez-vous donc? » me dit Marco. Mais je restais comme une statue, et je la regardais de la tête aux pieds dans un muet étonnement.

Elle se mit à rire, Desgenais aussi, qui nous observait de loin. Devant elle était un grand verre de cristal taillé en forme de coupe, qui reflétait sur mille facettes étincelantes la lumière des lustres, et qui brillait comme le prisme des sept couleurs de l'arc-en-ciel. Elle étendit son bras nonchalant, et l'emplit jusqu'au bord d'un flot doré de vin de Chypre, de ce vin sucré d'Orient

que j'ai trouvé si amer plus tard sur la grève déserte du Lido. « Tenez, dit-elle en me le présentant, *per voi, bambino mio.*

— Pour toi et moi », lui dis-je en lui présentant le verre à mon tour. Elle y trempa ses lèvres, et je le vidai avec une tristesse qu'elle sembla lire dans mes yeux.

« Est-ce qu'il est mauvais? dit-elle.—Non, répondis-je. — Ou si vous avez mal à la tête? — Non. — Ou si vous êtes las? — Non. — Ha! donc, c'est un ennui d'amour?» En parlant ainsi dans son jargon, ses yeux devenaient sérieux. Je savais qu'elle était de Naples, et malgré elle, en parlant d'amour, son Italie lui battait dans le cœur.

Une autre folie vint là-dessus. Déjà les têtes s'échauffaient, les verres se choquaient; déjà montait sur les joues les plus pâles cette pourpre légère dont le vin colore les visages, comme pour défendre à la pudeur d'y paraître; un murmure confus, sembla-

ble à celui de la marée montante, grondait par secousses; les regards s'enflammaient çà et là, puis tout à coup se fixaient et restaient vides; je ne sais quel vent faisait flotter l'une vers l'autre toutes ces ivresses incertaines. Une femme se leva, comme dans une mer encore tranquille la première vague qui sent la tempête, et qui se dresse pour l'annoncer; elle fit signe de la main pour demander le silence, vida son verre d'un coup, et du mouvement qu'elle fit, elle se décoiffa; une nappe de cheveux dorés lui roula sur les épaules; elle ouvrit les lèvres, et voulut entonner une chanson de table; son œil était à demi fermé. Elle respirait avec effort; deux fois un son rauque sortit de sa poitrine oppressée; une pâleur mortelle la couvrit tout à coup, et elle retomba sur sa chaise.

Alors commença un vacarme qui, pendant plus d'une heure que dura encore le souper, ne cessa pas jusqu'à la fin. Il était impossible

d'y rien distinguer, ni les rires, ni les chansons, pas même les cris.

« Qu'en pensez-vous? me dit Desgenais.
— Rien, répondis-je; je me bouche les oreilles et je regarde. »

Au milieu de ce bacchanal la belle Marco restait muette, ne buvant pas, appuyée tranquillement sur son bras nu et laissant rêver sa paresse. Elle ne semblait ni étonnée ni émue. « N'en voulez-vous pas faire autant qu'eux? lui demandai-je; vous qui m'avez offert du vin de Chypre tout à l'heure, ne voulez-vous pas y goûter aussi? » Je lui versai, en disant cela, un grand verre plein jusqu'au bord; elle le souleva lentement, le but d'un trait, puis le reposa sur la table et reprit son attitude distraite.

Plus j'observais cette Marco, plus elle me paraissait singulière; elle ne prenait plaisir à rien, mais ne s'ennuyait non plus de rien. Il paraissait aussi difficile de la fâcher que de

lui plaire; elle faisait ce qu'on lui demandait, mais rien de son propre mouvement. Je pensai au génie du repos éternel, et je me disais que si cette pâle statue devenait somnambule, elle ressemblerait à Marco.

« Es-tu bonne ou méchante? lui disais-je; triste ou gaie? As-tu aimé? veux-tu qu'on t'aime? aimes-tu l'argent, le plaisir, quoi? les chevaux, la campagne, le bal? Qui te plaît? à quoi rêves-tu?» Et à toutes ces demandes le même sourire de sa part, un sourire sans joie et sans peine, qui voulait dire : « Qu'importe? » et rien de plus.

J'approchai mes lèvres des siennes; elle me donna un baiser, distrait et nonchalant comme elle, puis elle porta son mouchoir à sa bouche. « Marco, lui dis-je, malheur à qui t'aimerait!»

Elle abaissa sur moi son œil noir, puis le leva au ciel, et mettant un doigt en l'air, avec ce geste italien qui ne s'imite pas, elle

prononça doucement le grand mot féminin de son pays : *Forse!*

Cependant on servit le dessert; plusieurs des convives s'étaient levés; les uns fumaient, d'autres s'étaient mis à jouer, un petit nombre restait à table; des femmes dansaient, d'autres s'endormaient. L'orchestre revint; les bougies pâlissaient, on en remit d'autres. Je me souvins du souper de Pétrone, où les lampes s'éteignent autour des maîtres assoupis, tandis que des esclaves entrent sur la pointe du pied et volent l'argenterie. Au milieu de tout cela les chansons allaient toujours, et trois Anglais, trois de ces figures mornes dont le continent est l'hôpital, continuèrent en dépit de tout la plus sinistre ballade qui soit sortie de leurs marais.

«Viens, dis-je à Marco, partons!» Elle se leva, et prit mon bras. «A demain,» me cria Desgenais; et nous sortîmes de la salle.

En approchant du logis de Marco, mon

cœur battait avec violence; je ne pouvais parler. Je n'avais aucune idée d'une femme pareille; elle n'éprouvait ni désir ni dégoût, et je ne savais que penser, de voir trembler ma main auprès de cet être immobile.

Sa chambre était comme elle, sombre et voluptueuse; une lampe d'albâtre l'éclairait à demi. Les fauteuils, le sopha, étaient moelleux comme des lits, et je crois que tout y était fait de duvet et de soie. En y entrant, je fus frappé d'une forte odeur de pastilles turques, non pas de celles qu'on vend ici dans les rues, mais de celles de Constantinople, qui sont les plus nerveux et les plus dangereux des parfums. Elle sonna; une fille de chambre entra. Elle passa avec elle dans son alcôve, sans me dire un mot, et quelques instans après je la vis couchée, appuyée sur son coude, toujours dans la posture nonchalante qui lui était habituelle.

J'étais debout et je la regardais. Chose

étrange! plus je l'admirais, plus je la trouvais belle, plus je sentais s'évanouir les désirs qu'elle m'inspirait. Je ne sais si ce fut un effet magnétique; son silence et son immobilité me gagnaient. Je fis comme elle, je m'étendis sur le sopha en face de l'alcôve, et le froid de la mort me descendit dans l'ame.

Les battemens du sang dans les artères sont une étrange horloge qu'on ne sent vibrer que la nuit. L'homme, abandonné alors par les objets extérieurs, retombe sur lui-même; il s'entend vivre. Malgré la fatigue et la tristesse, je ne pouvais fermer les yeux; ceux de Marco étaient fixés sur moi; nous nous regardions en silence, et lentement, si l'on peut ainsi parler.

« Que faites-vous là? dit-elle enfin; ne venez-vous pas près de moi?

— Si fait, lui répondis-je; vous êtes bien belle. »

Un faible soupir se fit entendre, semblable

à une plainte; une des cordes de la harpe de Marco venait de se détendre. Je tournai la tête à ce bruit, et je vis que la pâle teinte des premiers rayons de l'aurore colorait les croisées.

Je me levai et ouvris les rideaux; une vive lumière pénétra dans la chambre. Je m'approchai d'une fenêtre et m'y arrêtai quelques instans; le ciel était pur, le soleil sans nuages.

«Viendrez-vous donc? répéta Marco.»

Je lui fis signe d'attendre encore. Quelques raisons de prudence lui avaient fait choisir un quartier éloigné du centre de la ville; peut-être avait-elle ailleurs un autre appartement, car elle recevait quelquefois. Les amis de son amant venaient chez elle, et la chambre où nous étions n'était sans doute qu'une sorte de *petite maison;* elle donnait sur le Luxembourg, dont le jardin s'étendait au loin devant mes yeux.

Comme un liége qui, plongé dans l'eau,

semble inquiet sous la main qui le renferme et glisse entre les doigts pour remonter à la surface, ainsi s'agitait en moi quelque chose que je ne pouvais ni vaincre ni écarter. L'aspect des allées du Luxembourg me fit bondir le cœur, et toute autre pensée s'évanouit. Que de fois, sur ces petits tertres, faisant l'école buissonnière, je m'étais étendu sous l'ombrage, avec quelque bon livre, tout plein de folle poésie; car, hélas! c'étaient là les débauches de mon enfance. Je retrouvais tous ces souvenirs lointains sur les arbres dépouillés, sur les herbes flétries des parterres. Là, quand j'avais dix ans, je m'étais promené avec mon frère et mon précepteur, jetant du pain à quelques pauvres oiseaux transis; là, assis dans un coin, j'avais regardé durant des heures danser en rond les petites filles; j'écoutais battre mon cœur naïf aux refrains de leurs chansons enfantines; là, rentrant du collége, j'avais traversé mille fois la même

allée, perdu dans un vers de Virgile et chassant du pied un caillou. « O mon enfance! vous voilà, m'écriai-je ; ô mon Dieu, vous voilà ici! »

Je me retournai. Marco s'était endormie, la lampe s'était éteinte, la lumière du jour avait changé tout l'aspect de la chambre; les tentures, qui m'avaient semblé d'un bleu d'azur, étaient d'une teinte verdâtre et fanée, et Marco, la belle statue, étendue dans l'alcôve, était livide comme une morte.

Je frissonnai malgré moi; je regardais l'alcôve, puis le jardin; ma tête épuisée s'alourdissait. Je fis quelques pas et allai m'asseoir devant un secrétaire ouvert, près d'une autre croisée. Je m'y étais appuyé, et regardais machinalement une lettre dépliée qui avait été laissée dessus; elle ne contenait que quelques mots. Je les lus plusieurs fois de suite sans y prendre garde, jusqu'à ce que le sens en devînt intelligible à ma pensée à force d'y revenir; j'en fus frappé tout à coup, quoiqu'il

ne me fût pas possible de tout saisir. Je pris le papier et lus ce qui suit, écrit avec une mauvaise orthographe :

« Elle est morte hier. A onze heures du « soir, elle se sentait défaillir; elle m'a appelée « et elle m'a dit : Louison, je vas rejoindre « mon camarade; tu vas aller à l'armoire, et « tu vas décrocher le drap qui est au clou; « c'est le pareil de l'autre. Je me suis jetée à « genoux en pleurant; mais elle étendait la « main, en criant : Ne pleure pas! ne pleure « pas! Et elle a poussé un tel soupir..... »

Le reste était déchiré. Je ne puis rendre l'effet que cette lecture sinistre produisit sur moi; je retournai le papier et vis l'adresse de Marco, la date de la veille. « Elle est morte? et qui donc morte? m'écriai-je involontairement en allant à l'alcôve. Morte! qui donc? qui donc? »

Marco ouvrit les yeux; elle me vit, assis sur son lit, la lettre à la main. « C'est ma mère,

dit-elle, qui est morte. Vous ne venez donc pas près de moi? »

En disant cela, elle étendit la main. « Silence! lui dis-je; dors, et laisse-moi là. » Elle se retourna et se rendormit. Je la regardai quelque temps, jusqu'à ce que, m'étant assuré qu'elle ne pouvait plus m'entendre, je m'éloignai et sortis doucement.

CHAPITRE V.

J'étais assis un soir au coin du feu avec Desgenais. La fenêtre était ouverte; c'était un de ces premiers jours de mars, qui sont les messagers du printemps; il avait plu, une douce odeur venait du jardin.

« Que ferons-nous, mon ami, lui dis-je,

lorsque le printemps sera venu? Je me sens l'envie de voyager.

—Je ferai, me dit Desgenais, ce que j'ai fait l'an passé; j'irai à la campagne quand ce sera le temps d'y aller.

—Quoi? répondis-je, faites-vous tous les ans la même chose? Vous allez donc recommencer notre vie de cette année?

—Que voulez-vous que je fasse? répliqua-t-il.

—C'est juste, m'écriai-je en me levant en sursaut, oui, que voulez-vous que je fasse? vous avez bien dit. Ah! Desgenais, que tout cela me fatigue! Est-ce que vous n'êtes jamais las de cette vie que vous menez?

—Non, me dit-il. »

J'étais debout devant une gravure qui représentait la Madeleine au désert; je joignis les mains involontairement. « Que faites-vous donc? demanda Desgenais.

—Ecoutez, lui dis-je, si j'étais peintre, et si

je voulais peindre la mélancolie, je ne peindrais pas une jeune fille rêveuse, un livre entre les mains.

—A qui en avez-vous ce soir? dit-il en riant.

—Non, en vérité, continuai-je; cette Madeleine dans les larmes a le sein gonflé d'espérance; cette main pâle et maladive, sur laquelle elle soutient sa tête, est encore embaumée des parfums qu'elle a versés sur les pieds du Christ. Ne voyez-vous pas que dans ce désert il y a un peuple de pensées qui prient à genoux? Ce n'est pas là la mélancolie.

— C'est une femme qui lit, répondit-il d'une voix sèche.

— Et une heureuse femme, lui dis-je, et un heureux livre. »

Desgenais comprit ce que je voulais dire; il vit qu'une profonde tristesse s'emparait de moi. Il me demanda si j'avais quelque cause de chagrin. J'hésitais à lui répondre, et je sentais mon cœur se briser.

«Enfin, me dit-il, mon cher Octave, si vous avez un sujet de peine, n'hésitez pas à me le confier; parlez ouvertement, et vous trouverez en moi un ami.

— Je le sais, répondis-je, j'ai un ami; mais ma peine n'a pas d'ami.»

Il me pressa de m'expliquer. «Eh bien! lui dis-je, si je m'explique, de quoi cela nous servira-t-il, puisque vous n'y pouvez rien, ni moi non plus? Est-ce le fond de mon cœur que vous me demandez, ou est-ce seulement la première parole venue, et une excuse?

— Soyez franc, me dit-il.

— Eh bien! répliquai-je, eh bien! Desgenais, vous m'avez donné des conseils en temps et lieu, et je vous prie de m'écouter comme je vous ai écouté alors. Vous me demandez ce que j'ai dans le cœur; je vais vous le dire.

« Prenez le premier homme venu, et dites-lui: «Voilà des gens qui passent leur vie à boire, à monter à cheval, à rire, à jouer, à user de

tous les plaisirs; aucune entrave ne les retient, ils ont pour loi ce qui leur plaît; des femmes tant qu'ils en veulent; ils sont riches. D'autre souci, pas un; tous les jours sont fêtes pour eux. » Qu'en pensez-vous? A moins que cet homme ne soit un dévot sévère, il vous répondra que c'est de la faiblesse humaine, s'il ne vous répond pas simplement que c'est le plus grand bonheur qui puisse s'imaginer.

« Conduisez donc cet homme à l'action; mettez-le à table, une femme à ses côtés, un verre à la main, une poignée d'or tous les matins, et puis dites-lui : « Voilà ta vie. Pendant que tu t'endormiras près de ta maîtresse, tes chevaux piafferont dans l'écurie; pendant que tu feras caracoler ton cheval sur le sable des promenades, le vin mûrira dans tes caves; pendant que tu passeras la nuit à boire, tes banquiers augmenteront ta richesse. Tu n'as qu'à souhaiter, et tes désirs

sont des réalités. Tu es le plus heureux des hommes; mais prends garde que tu boiras un soir outre mesure et que tu ne retrouveras plus ton corps prêt à jouir. Ce sera un grand malheur, car toutes les douleurs se consolent, hormis celles-là. Tu galoperas une belle nuit dans la forêt avec de joyeux compagnons; ton cheval fera un faux pas; tu tomberas dans un fossé plein de bourbe, et tu risqueras que tes compagnons pris de vin, au milieu de leurs fanfares joyeuses, n'entendent pas tes cris d'angoisses; prends garde qu'ils ne passent sans t'apercevoir, et que le bruit de leur joie ne s'enfonce dans la forêt, tandis que tu te traîneras dans les ténèbres sur tes membres rompus. Tu perdras au jeu quelque soir; la fortune a ses mauvais jours. Quand tu rentreras chez toi et que tu t'assoieras au coin de ton feu, prends garde de te frapper le front, de laisser le chagrin mouiller tes paupières, et

de jeter les yeux çà et là avec amertume, comme quand on cherche un ami; prends garde surtout de penser tout à coup, dans ta solitude, à ceux qui ont par-là, sous quelque toit de chaume, un ménage tranquille, et qui s'endorment en se tenant la main; car en face de toi, sur ton lit splendide, sera assise, pour toute confidente, la pâle créature qui est l'amante de tes écus. Tu te pencheras sur elle pour soulager ta poitrine oppressée, et elle fera cette réflexion que tu es bien triste, et que la perte doit être considérable; les larmes de tes yeux lui causeront un grand souci, car elles sont capables de laisser vieillir la robe qu'elle porte et de faire tomber les bagues de ses doigts. Ne lui nomme pas celui qui t'a gagné ce soir; il se pourrait qu'elle le rencontrât demain, et qu'elle fît les yeux doux à ta ruine. Voilà ce que c'est que la faiblesse humaine; es-tu de force à avoir celle-là? Es-tu un homme? prends

garde au dégoût; c'est encore un mal incurable; un mort vaut mieux qu'un vivant dégoûté de vivre. As-tu un cœur? prends garde à l'amour; c'est pis qu'un mal pour un débauché, c'est un ridicule; les débauchés paient leurs maîtresses, et la femme qui se vend n'a droit de mépris que sur un seul homme au monde, celui qui l'aime. As-tu des passions? prends garde à ton visage; c'est une honte pour un soldat de jeter son armure, et pour un débauché de paraître tenir à quoi que ce soit; sa gloire consiste à ne toucher à rien qu'avec des mains de marbre frottées d'huile, sur lesquelles tout doit glisser. As-tu une tête chaude? si tu veux vivre, apprends à tuer; le vin est parfois querelleur. As-tu une conscience? prends garde à ton sommeil; un débauché qui se repent trop tard est comme un vaisseau qui prend l'eau; il ne peut ni revenir à terre ni continuer sa route; les vents ont beau le

pousser, l'Océan l'attire; il tourne sur lui-même et disparaît. Si tu as un corps, prends garde à la souffrance ; si tu as une ame, prends garde au désespoir. O malheureux! prends garde aux hommes; tant que tu marcheras sur la route où tu es, il te semblera voir une plaine immense où se déploie en guirlande fleurie une farandole de danseurs qui se tiennent comme les anneaux d'une chaîne; mais ce n'est là qu'un mirage léger; ceux qui regardent à leurs pieds savent qu'ils voltigent sur un fil de soie tendu sur un abîme, et que l'abîme engloutit bien des chutes silencieuses sans une ride à sa surface. Que le pied ne te manque pas! La nature elle-même sent reculer autour de toi ses entrailles divines; les arbres et les roseaux ne te reconnaissent plus; tu as faussé les lois de ta mère, tu n'es plus le frère des nourrissons, et les oiseaux des champs se taisent en te voyant. Tu es seul! Prends garde à Dieu!

tu es seul en face de lui, debout comme une froide statue, sur le piédestal de ta volonté. La pluie du ciel ne te rafraîchit plus, elle te mine, elle te travaille. Le vent qui passe ne te donne plus le baiser de vie, communion sacrée de tout ce qui respire; il t'ébranle, il te fait chanceler. Chaque femme que tu embrasses prend une étincelle de ta force sans t'en rendre une de la sienne; tu t'épuises sur des fantômes; là où tombe une goutte de ta sueur, pousse une des plantes sinistres qui croissent aux cimetières. Meurs! tu es l'ennemi de tout ce qui aime; affaisse-toi sur ta solitude, n'attends pas la vieillesse; ne laisse pas d'enfant sur la terre, ne féconde pas un sang corrompu; efface-toi comme la fumée, ne prive pas le grain de blé qui pousse d'un rayon de soleil! »

En achevant ces mots, je tombai sur un fauteuil, et un ruisseau de larmes coula de mes yeux. « Ah! Desgenais, ajoutai-je en san-

glotant, ce n'est pas là ce que vous m'avez dit. Ne le saviez-vous donc pas? et si vous le saviez, que ne le disiez-vous ? »

Mais Desgenais avait lui-même les mains jointes; il était pâle comme un linceul, et une longue larme lui coulait sur la joue.

Il y eut entre nous un moment de silence. L'horloge sonna; je pensai tout-à-coup qu'il y avait juste un an qu'à pareil jour, à pareille heure, j'avais découvert que ma maîtresse me trompait.

« Entendez-vous cette horloge? m'écriai-je; l'entendez-vous? Je ne sais ce qu'elle sonne à présent; mais c'est une heure terrible et qui comptera dans ma vie. »

Je parlais ainsi dans un transport et sans pouvoir démêler ce qui se passait en moi. Mais presqu'au même instant un domestique entra précipitamment dans la chambre; il me prit la main, m'emmena à l'écart, et me dit tout bas : « Monsieur, je viens vous aver-

tir que votre père se meurt; il vient d'être pris d'une attaque d'apoplexie et les médecins désespèrent de lui. »

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Mon père demeurait à la campagne, à quelque distance de Paris. Lorsque j'arrivai, je trouvai le médecin sur la porte, qui me dit : « Vous venez trop tard ; votre père aurait voulu vous voir une dernière fois. »

J'entrai et vis mon père mort. « Monsieur,

dis-je au médecin, faites, je vous prie, que tout le monde se retire et qu'on me laisse seul ici ; mon père avait quelque chose à me dire et il me le dira. » Sur mon ordre les domestiques s'en allèrent ; je m'approchai alors du lit et soulevai doucement le linceul qui couvrait déjà le visage. Mais dès que j'y eus jeté les yeux, je me précipitai pour l'embrasser et perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'entendis qu'on disait : « S'il le demande, refusez-le, sur quelque prétexte que ce soit. » Je compris qu'on voulait m'éloigner du lit de mort et feignis de n'avoir rien entendu. Comme on me vit tranquille, on me laissa. J'attendis que tout le monde fût couché dans la maison, et, prenant un flambeau, je me rendis chez mon père. J'y trouvai un jeune ecclésiastique, seul, assis près du lit. « Monsieur, lui dis-je, disputer à un orphelin la dernière veillée à côté de son père, c'est une entreprise har-

die; j'ignore ce qu'on a pu vous en dire. Restez dans la chambre voisine; s'il y a quelque mal, je le prends sur moi.»

Il se retira. Un seul flambeau, posé sur une table, éclairait le lit; je m'assis à la place de l'ecclésiastique, et découvris encore une fois ces traits que je ne devais jamais revoir. «Que vouliez-vous me dire, mon père? lui demandai-je; quelle a été votre dernière pensée en cherchant des yeux votre enfant?»

Mon père écrivait un journal où il avait l'habitude de consigner tout ce qu'il faisait jour par jour. Ce journal était sur la table, et je vis qu'il était ouvert; je m'en approchai et m'agenouillai; sur la page ouverte étaient ces deux seuls mots: «Adieu, mon fils; je t'aime et je meurs.»

Je ne versai pas une larme, pas un sanglot ne sortit de mes lèvres; ma gorge se serra, et ma bouche était comme scellée; je regardai mon père sans bouger.

Il connaissait ma vie, et mes désordres lui avaient donné plus d'une fois des motifs de plainte ou de réprimande. Je ne le voyais guère qu'il ne me parlât de mon avenir, de ma jeunesse et de mes folies. Ses conseils m'avaient souvent arraché à ma mauvaise destinée, et ils étaient d'une grande force, car sa vie avait été, d'un bout à l'autre, un modèle de vertu, de calme et de bonté. Je m'attendais qu'avant de mourir il avait souhaité de me voir pour tenter une fois encore de me détourner de la voie où j'étais engagé; mais la mort était venue trop vite; il avait tout-à-coup senti qu'il n'avait plus qu'un mot à dire, et il avait dit qu'il m'aimait.

CHAPITRE II.

Une petite grille de bois entourait la tombe de mon père. Selon sa volonté expresse, manifestée depuis long-temps, il avait été enterré dans le cimetière du village. Tous les jours j'y allais, et je passais une partie de la journée sur un petit banc placé dans l'intérieur

du tombeau. Le reste du temps je vivais seul, dans la maison même où il était mort, et je n'avais avec moi qu'un seul domestique.

Quelque douleur que puissent causer les passions, il ne faut pas comparer les chagrins de la vie avec ceux de la mort. La première chose que j'avais sentie en m'asseyant auprès du lit de mon père, c'est que j'étais un enfant sans raison, qui ne savais rien et ne connaissais rien ; je puis dire même que mon cœur ressentit de sa mort une douleur physique, et je me courbais quelquefois en tordant mes mains comme un apprenti qui s'éveille.

Pendant les premiers mois que je demeurai à cette campagne, il ne me vint à l'esprit de songer ni au passé ni à l'avenir. Il ne me semblait pas que ce fût moi qui eusse vécu jusqu'alors ; ce que j'éprouvais n'était pas du désespoir et ne ressemblait en rien à ces douleurs furieuses que j'avais senties. Ce n'é-

tait que de la langueur dans toutes mes actions, comme une fatigue et une indifférence de tout, mais avec une amertume poignante qui me rongeait intérieurement. Je tenais toute la journée un livre à la main; mais je ne lisais guère, ou, pour mieux dire, pas du tout, et je ne sais à quoi je rêvais. Je n'avais point de pensées; tout en moi était silence; j'avais reçu un coup si violent, et en même temps si prolongé, que j'en étais resté comme un être purement passif, et rien en moi ne réagissait.

Mon domestique, qui s'appelait Larive, avait été très attaché à mon père; c'était peut-être, après mon père lui-même, le meilleur homme que j'aie jamais connu. Il était de la même taille et portait ses habits, que mon père lui donnait, n'ayant point de livrée. Il avait à peu près le même âge, c'est-à-dire que ses cheveux grisonnaient, et depuis vingt ans qu'il n'avait pas quitté mon

père, il en avait pris quelque chose de ses manières habituelles. Tandis que je me promenais dans la chambre après dîner, allant et venant de long en large, je l'entendais qui en faisait autant que moi dans l'antichambre; quoique la porte fût ouverte, il n'entrait jamais et nous ne nous disions pas un mot; mais de temps en temps nous nous regardions pleurer. Les soirées se passaient ainsi, et le soleil était couché depuis longtemps lorsque je pensais à demander de la lumière, ou lui à m'en apporter.

Tout était resté dans la maison dans le même ordre qu'auparavant, et nous n'y avions pas dérangé un morceau de papier. Le grand fauteuil de cuir dans lequel s'asseyait mon père était auprès de la cheminée; sa table, ses livres placés de même; je respectais jusqu'à la poussière de ses rayons, qu'il n'aimait pas qu'on lui dérangeât pour les nettoyer. Cette maison solitaire, habituée

au silence et à la vie la plus tranquille, ne s'était aperçue de rien; il me semblait seulement que les murailles et les meubles me regardaient quelquefois avec pitié, quand je m'enveloppais de la robe de chambre de mon père et que je m'asseyais dans son fauteuil. Une voix faible s'élevait alors des rayons poudreux comme pour dire : « Où est allé le père? Nous voyons bien que c'est l'orphelin. »

Je reçus de Paris plusieurs lettres, et je fis à toutes la réponse que je voulais passer l'été seul à la campagne, comme mon père avait coutume de faire. Je commençais à sentir cette vérité que dans tous les maux il y a toujours quelque bien, et qu'une grande douleur, quoi qu'on en dise, est un grand repos. Quelle que soit la nouvelle qu'ils apportent, lorsque les envoyés de Dieu nous frappent sur l'épaule, ils font toujours cette bonne œuvre de nous réveiller de la vie, et là où ils parlent tout se tait. Les douleurs

passagères blasphèment et accusent le cie ; les grandes douleurs n'accusent ni ne blasphèment; elles écoutent.

Le matin je passais des heures entières en contemplation devant la nature. Mes croisées donnaient sur une vallée profonde et au milieu s'élevait le clocher du village; tout était pauvre et tranquille. L'aspect du printemps, des fleurs et des feuilles naissantes ne produisait pas sur moi cet effet sinistre dont parlent les poètes, qui trouvent dans les contrastes de la vie une raillerie de la mort. Je crois que cette idée frivole, si elle n'est pas une simple antithèse faite à plaisir, n'appartient encore en réalité qu'aux cœurs qui sentent à demi. Le joueur qui sort au point du jour, les yeux ardens et les mains vides, peut se sentir en guerre avec la nature, comme le flambeau d'une veillée hideuse; mais que peuvent dire les feuilles qui poussent à l'enfant qui pleure son père? Les

larmes de ses yeux sont sœurs de la rosée; les feuilles des saules sont elles-mêmes des larmes. C'est en regardant le ciel, les bois et les prairies, que je compris ce que c'est que les hommes qui s'imaginent de se consoler.

Larive n'avait pas plus d'envie de me consoler que de se consoler lui-même. Au moment de la mort de mon père, il avait eu peur que je ne vendisse la maison et que je ne l'emmenasse à Paris. Je ne sais s'il était au fait de ma vie passée, mais il m'avait témoigné d'abord de l'inquiétude, et quand il me vit m'installer, son premier regard m'alla jusqu'au cœur. C'était un jour que j'avais fait apporter de Paris un grand portrait de mon père; je l'avais fait mettre dans la salle à manger. Lorsque Larive entra pour servir, il le vit; il demeura irrésolu, regardant tantôt le portrait, tantôt moi; il y avait dans ses yeux une si triste joie que je ne pus y résister. Il semblait me dire : « Quel bon-

heur ! nous allons donc souffrir tranquilles. » Je lui tendis la main, qu'il couvrit de baisers en sanglotant.

Il soignait, pour ainsi dire, ma douleur, comme la maîtresse de la sienne. Quand j'allais le matin au tombeau de mon père, je l'y trouvais arrosant les fleurs; dès qu'il me voyait, il s'éloignait et rentrait au logis. Il me suivait dans mes promenades; comme j'étais à cheval et lui à pied, je ne voulais jamais de lui; mais quoi que je fisse pour cela, dès que j'avais fait cent pas dans la vallée, je l'apercevais derrière moi, son bâton à la main et s'essuyant le front. Je lui achetai un petit cheval qui appartenait à un paysan des environs, et nous nous mîmes ainsi à parcourir les bois.

Il y avait dans le village quelques personnes de connaissance qui venaient souvent à la maison. Ma porte leur était fermée, quoique j'en eusse du regret; mais je ne pou-

vais voir personne sans impatience. Renfermé dans ma solitude, je pensai au bout de quelque temps à visiter les papiers de mon père; Larive me les apporta avec un pieux respect, et, détachant les liasses d'une main tremblante, il les étala devant moi.

Aux premières pages que je lus, je sentis au cœur cette fraîcheur qui vivifie l'air autour d'un lac tranquille; la douce sérénité de l'ame de mon père s'exhalait comme un parfum des feuilles poudreuses à mesure que je les déployais. Le journal de sa vie reparut devant moi; je pouvais compter, jour par jour, les battemens de ce noble cœur. Je commençai à m'ensevelir dans un rêve doux et profond, et malgré le caractère sérieux et ferme qui dominait partout, je découvrais une grace ineffable, la fleur paisible de sa bonté. Pendant que je lisais, l'idée de sa mort se mêlait sans cesse au récit de sa vie; je ne puis dire avec quelle tristesse je sui-

vais ce ruisseau limpide que j'avais vu tomber dans l'Océan.

« O homme juste! m'écriai-je, homme sans peur et sans reproche! quelle candeur dans ton expérience! Ton dévouement pour tes amis, ta tendresse divine pour ma mère, ton admiration pour la nature, ton amour sublime pour Dieu, voilà ta vie; il n'y a pas eu place dans ton cœur pour autre chose. La neige intacte au sommet des montagnes n'est pas plus vierge que ta sainte vieillesse; tes cheveux blancs lui ressemblaient. O père! ô père! donne-les-moi; ils sont plus jeunes que ma tête blonde. Laisse-moi vivre et mourir comme toi; je veux planter sur la terre où tu dors le rameau vert de ma vie nouvelle; je l'arroserai de mes larmes, et le Dieu des orphelins laissera pousser cette herbe pieuse sur la douleur d'un enfant et sur le souvenir d'un vieillard. »

Après avoir lu ces papiers chéris, je les

classai en ordre. Je pris alors la résolution d'écrire aussi mon journal; j'en fis relier un tout semblable à celui de mon père, et recherchant soigneusement sur le sien les moindres occupations de sa vie, je pris à tâche de m'y conformer. Ainsi, à chaque instant de la journée, l'horloge qui sonnait me faisait venir les larmes aux yeux : « Voilà, me disais-je, ce que faisait mon père à cette heure; » et que ce fût une lecture, une promenade ou un repas, je n'y manquais jamais. Je m'habituai de cette manière à une vie calme et régulière; il y avait dans cette exactitude ponctuelle un charme infini pour mon cœur. Je me couchais avec un bien-être que ma tristesse même rendait plus agréable. Mon père s'occupait beaucoup de jardinage; le reste du jour, l'étude, la promenade, une juste répartition entre les exercices du corps et ceux de l'esprit. En même temps j'héritais de ses habitudes de bienfaisance et conti-

nuais à faire pour les malheureux ce qu'il faisait lui-même. Je commençai à rechercher dans mes courses les gens qui avaient besoin de moi; il n'en manquait pas dans la vallée. Bientôt je fus connu des pauvres; le dirai-je? oui, je le dirai hardiment: là où le cœur est bon, la douleur est saine. Pour la première fois de ma vie j'étais heureux; Dieu bénissait mes larmes, et la douleur m'apprenait la vertu.

CHAPITRE III.

Comme je me promenais un soir dans une allée de tilleuls à l'entrée du village, je vis sortir une jeune femme d'une maison écartée. Elle était mise très simplement et voilée, en sorte que je ne pouvais voir son visage; cependant sa taille et sa démarche me paru-

rent si charmantes que je la suivis des yeux quelque temps. Comme elle traversait une prairie voisine, un chevreau blanc, qui paissait en liberté dans un champ, accourut à elle; elle lui fit quelques caresses et regarda de côté et d'autre, comme pour chercher une herbe favorite à lui donner. Je vis près de moi un mûrier sauvage; j'en cueillis une branche et m'avançai en la tenant à la main. Le chevreau vint à moi à pas comptés, d'un air craintif; puis il s'arrêta, n'osant pas prendre la branche dans ma main. Sa maîtresse lui fit signe comme pour l'enhardir; mais il la regardait d'un œil inquiet; elle fit quelques pas jusqu'à moi, posa la main sur la branche, que le chevreau prit aussitôt. Je la saluai et elle continua sa route.

Rentré chez moi, je demandai à Larive s'il ne savait pas qui demeurait dans le village à l'endroit que je lui indiquai; c'était une petite maison de paisible apparence, avec un jardin.

Il la connaissait; les deux seules habitantes étaient une femme âgée, passant pour très dévote, et une jeune, qui s'appelait madame Pierson. C'était celle que j'avais vue. Je lui demandai qui elle était et si elle venait chez mon père. Il me répondit qu'elle était veuve, menant une vie retirée, et qu'il l'avait vue quelquefois, mais rarement, chez nous. Il n'en fut pas dit plus long, et, sortant de nouveau là-dessus, je m'en retournai à mes tilleuls où je m'assis sur un banc.

Je ne sais quelle tristesse me gagna tout à coup en voyant le chevreau revenir à moi. Je me levai, et, comme par distraction, regardant le sentier que madame Pierson avait pris pour s'en aller, je le suivis tout en rêvant, si bien que je m'enfonçai fort avant dans la montagne.

Il était près d'onze heures lorsque je pensai à revenir; comme j'avais beaucoup marché, je me dirigeai du côté d'une ferme que

j'aperçus, pour demander une tasse de lait et un morceau de pain. En même temps de grosses gouttes de pluie qui commençaient à tomber annonçaient un orage que je voulais laisser passer. Quoiqu'il y eût de la lumière dans la maison et que j'entendisse aller et venir, on ne me répondit pas quand je frappai, en sorte que je m'approchai d'une fenêtre pour regarder s'il n'y avait là personne.

Je vis un grand feu allumé dans la salle basse; le fermier, que je connaissais, y était assis près de son lit; je frappai aux carreaux en l'appelant. Au même instant la porte s'ouvrit, et je fus surpris de voir madame Pierson, que je reconnus aussitôt, et qui demanda qui était dehors.

Je m'attendais si peu à la trouver là, qu'elle s'aperçut de mon étonnement. J'entrai dans la chambre en lui demandant la permission de me mettre à l'abri. Je n'ima-

ginais pas ce qu'elle pouvait faire à une pareille heure dans une ferme presque perdue au milieu de la campagne, lorsqu'une voix plaintive qui sortait du lit me fit tourner la tête, et je vis que la femme du fermier était couchée, avec la mort sur le visage.

Madame Pierson, qui m'avait suivi, s'était rassise en face du pauvre homme, qui paraissait accablé de douleur; elle me fit signe de ne pas faire de bruit; la malade dormait. Je pris une chaise et m'assis dans un coin, jusqu'à ce que l'orage fût passé.

Pendant que je restais là, je la vis se lever de temps en temps, aller au lit, puis parler bas au fermier. Un des enfans, que j'attirai sur mes genoux, m'apprit qu'elle venait tous les soirs depuis que sa mère était malade, et qu'elle passait quelquefois la nuit. Elle faisait l'office d'une sœur de charité; il n'y en avait point d'autre qu'elle dans le pays, et un seul médecin fort ignorant. « C'est Bri-

gitte-la-Rose, me dit-il à voix basse; est-ce que vous ne la connaissez pas?

— Non, lui dis-je de même; pourquoi l'appelle-t-on ainsi? » Il me répondit qu'il n'en savait rien, sinon que c'était peut-être qu'elle avait été rosière, et que le nom lui en était resté.

Cependant madame Pierson n'avait plus son voile; je pouvais voir ses traits à découvert; au moment où l'enfant me quitta, je levai la tête. Elle était près du lit, tenant à la main une tasse et la présentant à la fermière qui s'était éveillée. Elle me parut pâle et un peu maigre; ses cheveux étaient d'un blond cendré. Elle n'était pas régulièrement belle; qu'en dirais-je? Ses grands yeux noirs étaient fixés sur ceux de la malade, et ce pauvre être près de mourir la regardait aussi. Il y avait dans ce simple échange de charité et de reconnaissance une beauté qui ne se dit pas.

La pluie redoublait; une profonde obscu-

rité pesait sur les champs déserts que de violens coups de tonnerre éclairaient par instans. Le bruit de l'orage, le vent qui mugissait, la colère des élémens déchaînée sur le toit de chaume, donnaient, par leur contraste avec le silence religieux de la cabane, plus de sainteté encore et comme une grandeur étrange à la scène dont j'étais témoin. Je regardais ce grabat, ces vitres inondées, les bouffées de la fumée épaisse renvoyées par la tempête, l'abattement stupide du fermier, la terreur superstitieuse des enfans, toute cette furie au dehors assiégeant une moribonde; et lorsqu'au milieu de tout cela je voyais cette femme douce et pâle, allant et venant sur la pointe du pied, ne quittant pas d'une minute son bienfait patient, ne paraissant s'apercevoir de rien, ni de la tempête, ni de notre présence, ni de son courage, sinon qu'on avait besoin d'elle, il me semblait qu'il y avait, dans cette œuvre tranquille, je ne sais quoi de plus serein que

le plus beau ciel sans nuages, et que c'était une créature surhumaine que celle qui, à travers tant d'horreur, ne doutait pas un instant de son Dieu.

« Qu'est-ce donc que cette femme? me demandais-je. D'où vient-elle? depuis quand ici? Depuis long-temps, puisqu'on s'y souvient de l'avoir vue rosière. Comment n'ai-je point entendu parler d'elle? Elle vient seule dans cette chaumière, à cette heure? Là où le danger ne l'appellera plus, elle ira en chercher un autre? Oui, à travers tous ces orages, toutes ces forêts, toutes ces montagnes, elle va et vient, simple et voilée, portant la vie là où elle manque, dans cette petite tasse fragile, caressant sa chèvre en passant. C'est de ce pas silencieux et calme qu'elle marche elle-même à la mort. Voilà ce qu'elle faisait dans cette vallée, pendant que je courais les tripots; elle y est sans doute née, et on l'y ensevelira dans un coin du ci-

metière, à côté de mon père bien-aimé. Ainsi mourra cette femme obscure, dont personne ne parle, et dont les enfans vous demandent : « Est-ce que vous ne la connaissez pas ? »

Je ne puis rendre ce que j'éprouvais ; j'étais immobile dans un coin ; je ne respirais qu'en tremblant, et il me semblait que si j'avais essayé de l'aider, si j'avais étendu la main pour lui épargner un pas, j'aurais commis un sacrilége et touché aux vases sacrés.

L'orage dura près de deux heures. Lorsqu'il fut apaisé, la malade, s'étant mise sur son séant, commença à dire qu'elle se sentait mieux et que ce qu'elle avait pris lui faisait du bien. Les enfans accoururent aussitôt à son lit, regardant leur mère avec de grands yeux, moitié inquiets, moitié réjouis, et s'accrochant à la robe de madame Pierson.

« Je le crois bien, dit le mari qui ne bougea pas de sa place ; nous avons fait dire une messe, et il nous en a coûté gros. »

A cette parole grossière et stupide, je regardai madame Pierson; ses yeux battus, sa pâleur, l'attitude de son corps, montraient clairement sa fatigue, et que les veilles l'épuisaient. « Ah! mon pauvre homme, dit la malade, que Dieu te le rende! »

Je ne pouvais plus y tenir; je me levai comme transporté de la sottise de ces brutes qui rendaient graces de la charité d'un ange à l'avarice de leur curé; j'étais prêt à leur reprocher leur plate ingratitude et à les traiter comme ils le méritaient. Madame Pierson souleva dans ses bras un des enfans de la fermière, et lui dit avec un sourire : « Embrasse ta mère; elle est sauvée. » Je m'arrêtai en entendant ce mot; jamais le naïf contentement d'une ame heureuse et bienveillante ne s'est peint avec tant de franchise sur un si doux visage. Je ne retrouvai plus tout d'un coup ni sa fatigue ni sa pâleur; elle rayonnait de toute la pureté de sa joie; et elle aussi

rendait graces à Dieu. La malade venait de parler; et qu'importait ce qu'elle avait dit?

Cependant, quelques instans après, madame Pierson dit aux enfans de réveiller le garçon de ferme, afin qu'il la reconduisît. Je m'avançai pour lui offrir mon escorte; je lui dis qu'il était inutile de réveiller le garçon, puisque je revenais par le même chemin, qu'elle me ferait honneur en acceptant. Elle me demanda si je n'étais pas Octave de T***. Je lui répondis qu'oui, et qu'elle se souvenait peut-être de mon père. Il me parut singulier que cette demande la fît sourire; elle prit mon bras gaîment, et nous partîmes.

CHAPITRE IV.

Nous marchions en silence; le vent s'apaisait; les arbres frémissaient doucement en secouant la pluie sur leurs rameaux. Quelques éclairs lointains brillaient encore; un parfum de verdure humide s'élevait dans l'air

attiédi. Le ciel redevint bientôt pur, et la lune éclaira la montagne.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à la bizarrerie du hasard qui, en si peu d'heures, me faisait ainsi me trouver seul, la nuit, dans une campagne déserte, le compagnon de voyage d'une femme dont je ne connaissais pas l'existence au lever du soleil. Elle avait accepté ma conduite sur le nom que je portais, et marchait avec assurance, s'appuyant sur mon bras d'un air distrait. Il me semblait que cette confiance était bien hardie ou bien simple; et elle devait être en effet l'un et l'autre, car à chaque pas que nous faisions, je sentais mon cœur, à côté d'elle, devenir fier et innocent.

Nous commençâmes à nous entretenir de la malade qu'elle quittait, de ce que nous voyions sur la route; il ne nous vint pas la pensée de nous faire des questions comme de nouvelles connaissances. Elle me parla de

mon père, et toujours sur le même ton qu'elle avait pris lorsque je lui en avais d'abord rappelé le souvenir, c'est-à-dire presque gaîment. A mesure que je l'écoutais, je crus comprendre pourquoi, et que non-seulement elle parlait ainsi de la mort, mais de la vie, de la souffrance et de tout au monde. C'était que les douleurs humaines ne lui enseignaient rien qui pût accuser Dieu, et je sentis la piété de son sourire.

Je lui contai la vie solitaire que je menais. Sa tante, me dit-elle, voyait mon père plus souvent qu'elle-même; ils jouaient ensemble aux cartes l'après-dînée. Elle m'engagea à aller chez elle, où je serais le bienvenu.

Vers le milieu de la route elle se sentit fatiguée, et s'assit quelques momens sur un banc que des arbres épais avaient protégé contre la pluie. Je restai debout devant elle, et je regardais sur son front les pâles rayons de la lune. Après un instant de silence, elle

se leva, et me voyant distrait : « A quoi songez-vous ? me dit-elle ; il est temps de nous remettre en marche.

— Je songeais, répondis-je, pourquoi Dieu vous a créée, et je me disais qu'en effet c'était pour guérir ceux qui souffrent.

— Voilà une parole, dit-elle, qui ne peut guère être dans votre bouche autre chose qu'un compliment.

— Pourquoi?

— Parce que vous me paraissez bien jeune.

— Il arrive quelquefois, lui dis-je, qu'on soit plus vieux que son visage.

— Oui, répondit-elle en riant, et il arrive aussi qu'on soit plus jeune que ses paroles.

— Ne croyez-vous pas à l'expérience ?

— Je sais que c'est le nom que la plupart des hommes donnent à leurs folies et à leurs chagrins ; qu'en peut-on savoir à votre âge ?

— Madame, un homme de vingt ans peut avoir plus vécu qu'une femme de trente. La

liberté dont les hommes jouissent les mène bien plus vite au fond de toutes choses; ils courent sans entraves à tout ce qui les attire; ils essaient de tout. Dès qu'ils espèrent, ils se mettent en marche; ils vont, ils s'empressent. Arrivés au but, ils se retournent; l'espérance est restée en route, et le bonheur a manqué de parole. »

Comme je parlais ainsi nous étions au sommet d'une petite colline qui descendait dans la vallée; madame Pierson, comme invitée par la pente rapide, se mit à sauter légèrement. Sans savoir pourquoi, j'en fis autant qu'elle; nous nous mîmes à courir sans nous quitter le bras; l'herbe glissante nous entraînait. Enfin, comme deux oiseaux étourdis, en sautant et en riant, nous nous trouvâmes au bas de la montagne.

« Voyez! dit madame Pierson; j'étais fatiguée tout à l'heure, maintenant je ne le suis plus. Et voulez-vous m'en croire? ajouta-t-elle

d'un ton charmant; traitez un peu votre expérience comme je traite ma fatigue; nous avons fait une bonne course, et nous en souperons de meilleur appétit. »

CHAPITRE V.

J'allai la voir le lendemain. Je la trouvai à son piano, la vieille tante brodant à la fenêtre, sa petite chambre remplie de fleurs, le plus beau soleil du monde dans ses jalousies, et une grande volière d'oiseaux à côté d'elle.

Je m'attendais à voir en elle presque une religieuse, du moins une de ces femmes de province qui ne savent rien de ce qui se passe à deux lieues à la ronde, et qui vivent dans un certain cercle dont elles ne s'écartent jamais. J'avoue que ces existences à part, qui sont comme enfouies çà et là dans les villes, sous des milliers de toits ignorés, m'ont toujours effrayé comme des espèces de citernes dormantes; l'air ne m'y semble pas viable; dans tout ce qui est oubli sur la terre, il y a un peu de la mort.

Madame Pierson avait sur sa table les feuilles et les livrés nouveaux; il est bien vrai qu'elle n'y touchait guère. Malgré la simplicité de ce qui l'entourait, de ses meubles, de ses habits, on y reconnaissait la mode, c'est-à-dire la nouveauté, la vie; elle n'y tenait ni ne s'en mêlait, mais tout cela allait sans dire. Ce qui me frappa dans ses goûts, c'est que rien n'y était bizarre, mais

seulement jeune et agréable. Sa conversation montrait une éducation achevée; il n'était rien dont elle ne parlât bien et aisément; en même temps qu'on l'y voyait naïve, on l'y sentait profonde et riche; une intelligence vaste et libre y planait doucement sur un cœur simple et sur les habitudes d'une vie retirée. L'hirondelle de mer, qui tournoie dans l'azur des cieux, plane ainsi du haut de la nue sur le brin d'herbe où elle a fait son nid.

Nous parlâmes littérature, musique, et presque politique. Elle était allée l'hiver à Paris; de temps en temps elle effleurait le monde; ce qu'elle en voyait servait de thème, et le reste était deviné.

Mais ce qui la distinguait par-dessus tout, c'était une gaîté qui, sans aller jusqu'à la joie, était inaltérable; on eût dit qu'elle était née fleur, et que son parfum était la gaîté.

Avec sa pâleur et ses grands yeux noirs,

je ne puis dire combien cela frappait, sans compter que de temps en temps, à certains mots, à certains regards, il était clair qu'elle avait souffert et que la vie avait passé par-là. Je ne sais quoi vous disait en elle que la douce sérénité de son front n'était pas venue de cemonde, mais qu'elle l'avait reçue de Dieu et qu'elle la lui rapporterait fidèlement, malgré les hommes, sans en rien perdre; et il y avait des momens où l'on se rappelait la ménagère qui, lorsque le vent souffle, met la main devant son flambeau.

Dès que j'eus passé une demi-heure dans sa chambre, je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que j'avais dans le cœur. Je pensais à ma vie passée, à mes chagrins, à mes ennuis; j'allais et venais, me penchant sur les fleurs, respirant l'air, regardant le soleil. Je la priai de chanter; elle le fit de bonne grace. Pendant ce temps-là j'étais appuyé à

la fenêtre et je regardais sautiller ses oiseaux. Il me revint en tête un mot de Montaigne : « Je n'aime ni n'estime la tristesse, quoique « le monde ait entrepris, comme à prix fait, « de l'honorer de faveur particulière. Ils en « habillent la sagesse, la vertu, la conscience. « Sot et vilain ornement. »

« Quel bonheur! m'écriai-je malgré moi; quel repos, quelle joie, quel oubli! »

La bonne tante leva la tête et me regarda d'un air étonné; madame Pierson s'arrêta court. Je devins rouge comme le feu, sentant ma folie, et allai m'asseoir sans rien dire.

Nous descendîmes au jardin. Le chevreau blanc que j'avais vu la veille y était couché sur l'herbe; il vint à elle dès qu'il l'aperçut, et nous suivit familièrement.

Au premier tour d'allée, un grand jeune homme à figure pâle, enveloppé d'une espèce de soutane noire, parut tout à coup à la grille. Il entra sans sonner et vint saluer

madame Pierson; il me sembla que sa physionomie, que je trouvais déjà de mauvais augure, s'assombrit quelque peu en me voyant. C'était un prêtre que j'avais vu dans le village et qui s'appelait Mercanson; il sortait de Saint-Sulpice, et le curé de l'endroit était son parent.

Il était à la fois gros et blême, chose qui m'a toujours déplu et qui en effet est déplaisante; c'est un contre-sens qu'une santé maladive. En outre il avait une manière de parler lente et saccadée, qui annonçait un pédant. Sa démarche même, qui n'était ni jeune ni franche, me choquait; quant au regard, on pouvait dire qu'il n'en avait pas. Je ne sais que penser d'un homme dont les yeux ne me disent rien. Voilà les signes sur lesquels j'avais jugé Mercanson, et qui, malheureusement, ne me trompèrent pas.

Il s'assit sur un banc et commença à parler de Paris, qu'il appelait la Babylone moderne.

Il en venait, connaissait tout le monde; il allait chez madame de B***, qui était un ange; il faisait des sermons dans son salon; on les écoutait à genoux (le pire de la chose est que c'était vrai). Un de ses amis, qu'il y avait mené, venait d'être chassé d'un collége pour avoir séduit une fille, ce qui était bien affreux, bien triste. Il fit mille complimens à madame Pierson sur les habitudes charitables qu'elle avait contractées dans le pays; il avait appris ses bienfaits, les soins qu'elle prenait des malades, jusqu'à veiller sur eux en personne. C'était bien beau, bien pur; il ne manquerait pas d'en parler à Saint-Sulpice. Ne semblait-il pas dire qu'il ne manquerait pas d'en parler à Dieu?

Fatigué de cette harangue, pour n'en pas hausser les épaules, je m'étais couché sur le gazon, et je jouais avec le chevreau. Mercanson abaissa sur moi son œil terne et sans vie: « Le célèbre Vergniaud, dit-il, le célèbre

Vergniaud avait cette manie de s'asseoir à terre et de jouer avec les animaux.

— C'est une manie, répondis-je, bien innocente, monsieur l'abbé. Si on n'en avait que de pareilles, le monde pourrait aller tout seul, sans tant de gens qui veulent s'en mêler. »

Ma réponse ne lui plut pas; il fronça le sourcil et parla d'autre chose. Il était chargé d'une commission; son parent, le curé du village, lui avait parlé d'un pauvre diable qui n'avait pas de quoi gagner son pain. Il demeurait à tel endroit; il y avait été lui-même; il s'y était intéressé; il espérait que madame Pierson...

Je la regardais pendant ce temps-là et j'attendais qu'elle répondît, comme si le son de sa voix eût dû me guérir de celle de ce prêtre. Elle ne fit qu'un profond salut, et il se retira.

Quand il fut parti, notre gaîté revint. Il

s'agissait d'aller à une serre qui était au fond du jardin.

Madame Pierson traitait ses fleurs comme ses oiseaux et ses paysans; il fallait que tout se portât bien autour d'elle, que chacun eût sa goutte d'eau et son rayon de soleil, pour qu'elle pût être elle-même gaie et heureuse comme un bon ange; aussi rien n'était mieux tenu ni plus charmant que sa petite serre. Lorsque nous en eûmes fait le tour: « Monsieur de T***, me dit-elle, voilà mon petit monde; vous avez vu tout ce que je possède, et mon domaine finit là.

— Madame, lui dis-je, que le nom de mon père, qui m'a valu d'entrer ici, me permette d'y revenir, et je croirai que le bonheur ne m'a pas tout-à-fait oublié. »

Elle me tendit la main, et je la touchai avec respect, n'osant la porter à mes lèvres.

Le soir venu, je rentrai chez moi, fermai ma porte et me mis au lit. J'avais devant les

yeux une petite maison blanche; je me voyais sortant après dîner, traversant le village et la promenade, et allant frapper à la grille. «O mon pauvre cœur! m'écriai-je, Dieu soit loué! tu es jeune encore; tu peux vivre, tu peux aimer!»

CHAPITRE VI.

J'étais un soir chez madame Pierson. Plus de trois mois s'étaient passés, durant lesquels je l'avais vue presque tous les jours; et de ce temps, que vous en dirai-je, sinon que je la voyais? « Être avec les gens qu'on aime, dit La Bruyère, cela suffit; rêver, leur parler,

ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal. »

J'aimais. Depuis trois mois nous avions fait ensemble de longues promenades; j'étais initié dans les mystères de sa charité modeste; nous traversions les sombres allées, elle sur un petit cheval, moi à pied, une baguette à la main; ainsi, moitié contant, moitié rêvant, nous allions frapper aux chaumières; il y avait un petit banc à l'entrée du bois, où j'allais l'attendre après dîner; nous nous trouvions de cette sorte comme par hasard et régulièrement. Le matin, la musique, la lecture; le soir, avec la tante, la partie de cartes au coin du feu, comme autrefois mon père; et toujours, en tout lieu, elle près de là, elle souriant, et sa présence remplissant mon cœur. Par quel chemin, ô Providence, m'avez-vous conduit au malheur? quelle destinée irrévocable étais-je

donc chargé d'accomplir? Quoi! une vie si libre, une intimité si charmante, tant de repos, l'espérance naissante!... O Dieu! de quoi se plaignent les hommes? qu'y a-t-il de plus doux que d'aimer?

Vivre, oui, sentir fortement, profondément qu'on existe, qu'on est homme, créé par Dieu, voilà le premier, le plus grand bienfait de l'amour. Il n'en faut pas douter, l'amour est un mystère inexplicable. De quelques chaînes, de quelques misères, et je dirai même de quelques dégoûts que le monde l'ait entouré, tout enseveli qu'il y est sous une montagne de préjugés qui le dénaturent et le dépravent, à travers toutes les ordures dans lesquelles on le traîne, l'amour, le vivace et fatal amour n'en est pas moins une loi céleste aussi puissante et aussi incompréhensible que celle qui suspend le soleil dans les cieux. Qu'est-ce que c'est, je vous le demande, qu'un lien plus dur, plus solide que le fer,

et qu'on ne peut ni voir ni toucher? Qu'est-ce que c'est que de rencontrer une femme, de la regarder, de lui dire un mot, et de ne plus jamais l'oublier? Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre? Invoquez la raison, l'habitude, les sens, la tête, le cœur, et expliquez, si vous pouvez. Vous ne trouverez que deux corps, un là, et l'autre ici, et entre eux, quoi? l'air, l'espace, l'immensité. O insensés qui vous croyez des hommes et qui osez raisonner de l'amour, l'avez-vous vu, pour en parler? Non, vous l'avez senti. Vous avez échangé un regard avec un être inconnu qui passait, et tout-à-coup il s'est envolé de vous je ne sais quoi qui n'a pas de nom. Vous avez pris racine en terre, comme le grain caché dans l'herbe qui sent que la vie le soulève, et qu'il va devenir une moisson.

Nous étions seuls, la croisée ouverte; il y avait au fond du jardin une petite fontaine dont le bruit arrivait jusqu'à nous. O Dieu!

je voudrais compter goutte par goutte toute l'eau qui en est tombée, tandis que nous étions assis, qu'elle parlait et que je lui répondais. C'est là que je m'enivrai d'elle jusqu'à en perdre la raison.

On dit qu'il n'y a rien de si rapide qu'un sentiment d'antipathie; mais je crois qu'on devine plus vite encore qu'on se comprend et qu'on va s'aimer. De quel prix sont alors les moindres mots! Qu'importe de quoi parlent les lèvres, lorsqu'on écoute les cœurs se répondre? Quelle douceur infinie dans les premiers regards près d'une femme qui vous attire! D'abord il semble que tout ce qu'on dit en présence l'un de l'autre soit comme des essais timides, comme de légères épreuves; bientôt naît une joie étrange; on sent qu'on a frappé un écho; on s'anime d'une double vie. Quel toucher! quelle approche! Et quand on est sûr de s'aimer, quand on a reconnu dans l'être chéri la fraternité qu'on

y cherchait, quelle sérénité dans l'ame! La parole expire d'elle-même; on sait d'avance ce qu'on va se dire; les ames s'entendent, les lèvres se taisent. Oh! quel silence! quel oubli de tout!

Quoique mon amour, qui avait commencé dès le premier jour, eût augmenté jusqu'à l'excès, le respect que j'avais pour madame Pierson m'avait pourtant fermé la bouche. Si elle m'eût admis moins facilement dans son intimité, j'eusse peut-être été plus hardi, car elle avait produit sur moi une impression si violente, que je ne la quittais jamais sans des transports d'amour. Mais il y avait dans sa franchise même et dans la confiance qu'elle me témoignait, quelque chose qui m'arrêtait; en outre c'était sur le nom de mon père qu'elle m'avait traité en ami. Cette considération me rendait encore plus respectueux auprès d'elle; je tenais à me montrer digne de ce nom.

« Parler d'amour, dit-on, c'est faire l'amour. » Nous en parlions rarement. Toutes les fois qu'il m'arrivait de toucher ce sujet en passant, madame Pierson répondait à peine et parlait d'autre chose. Je ne démêlais pas par quel motif, car ce n'était pas pruderie; mais il me semblait quelquefois que son visage prenait dans ces occasions une légère teinte de sévérité, et même de souffrance. Comme je ne lui avais jamais fait de question sur sa vie passée, et que je ne voulais point lui en faire, je ne lui en demandais pas plus long.

Le dimanche, on dansait au village; elle y allait presque toujours. Ces jours-là sa toilette était plus élégante, quoique toujours simple; c'était une fleur dans les cheveux, un ruban plus gai, la moindre bagatelle; mais il y avait dans toute sa personne un air plus jeune, plus dégagé. La danse, qu'elle aimait beaucoup pour elle-même, et fran-

chement, comme un exercice amusant, lui inspirait une gaîté folâtre; elle avait sa place sous le petit orchestre de l'endroit; elle y arrivait en sautant, riant avec les filles de campagne qui la connaissaient presque toutes. Une fois lancée, elle ne s'arrêtait plus. Alors il me semblait qu'elle me parlait avec plus de liberté qu'à l'ordinaire; il y avait entre nous une familiarité inusitée. Je ne dansais pas, étant encore en deuil; mais je restais derrière elle, et, la voyant si bien disposée, j'avais éprouvé plus d'une fois la tentation de lui avouer que je l'aimais.

Mais je ne sais pourquoi, dès que j'y pensais, je me sentais une peur invincible; cette seule idée d'un aveu me rendait tout-à-coup sérieux au milieu des entretiens les plus gais. J'avais pensé quelquefois à lui écrire, mais je brûlais mes lettres dès qu'elles étaient à moitié.

Ce soir-là j'avais dîné chez elle; je regar-

dais toute cette tranquillité de son intérieur; je pensais à la vie calme que je menais, à mon bonheur depuis que je la connaissais, et je me disais : « Pourquoi davantage? cela ne te suffit pas? Qui sait? Dieu n'en a peut-être pas fait plus pour toi. Si je lui disais que je l'aime, qu'en arriverait-il? elle me défendrait peut-être de la voir. La rendrais-je, en le lui disant, plus heureuse qu'elle ne l'est aujourd'hui? en serais-je plus heureux moi-même?»

J'étais appuyé sur le piano, et comme je faisais ces réflexions, la tristesse s'emparait de moi. Le jour baissait, elle alluma une bougie; en revenant s'asseoir, elle vit qu'une larme s'était échappée de mes yeux. «Qu'avez-vous?» dit-elle. Je me détournai.

Je cherchais une excuse et n'en trouvais point; je craignais de rencontrer ses regards. Je me levai, et fus à la croisée. L'air était doux; la lune se levait derrière l'allée des tilleuls,

celle où je l'avais vue pour la première fois. Je tombai dans une rêverie profonde; j'oubliai sa présence même, et, étendant les bras vers le ciel, un sanglot sortit de mon cœur.

Elle s'était levée, et elle était derrière moi. « Qu'est-ce donc? » demanda-t-elle encore. Je lui répondis que la mort de mon père s'était représentée à ma pensée à la vue de cette vallée solitaire; je pris congé d'elle, et sortis.

Pourquoi j'étais déterminé à taire mon amour, je ne pouvais m'en rendre compte. Cependant, au lieu de rentrer chez moi, je commençai à errer comme un fou dans le village et dans le bois. Je m'asseyais là où je trouvais un banc, puis je me levais précipitamment. Vers minuit je m'approchai de la maison de madame Pierson; elle était à la fenêtre. En la voyant, je me sentis trembler; je voulus retourner sur mes pas; j'étais comme fasciné; je vins lentement et tristement m'asseoir au-dessous d'elle.

Je ne sais si elle me reconnut; il y avait quelques instans que j'étais là, lorsque je l'entendis, de sa voix douce et fraîche, chanter le refrain d'une romance, et presque aussitôt une fleur me tomba sur l'épaule. C'était une rose que, le soir même, javais vue sur son sein; je la ramassai et la portai à mes lèvres.

« Qui est là, dit-elle, à cette heure? est-ce vous? » Elle m'appela par mon nom.

La grille du jardin était entr'ouverte; je me levai sans répondre et j'y entrai. Je m'arrêtai au milieu de la pelouse; je marchais comme un somnambule, et sans savoir ce que je faisais.

Tout-à-coup je la vis paraître à la porte de l'escalier; elle paraissait incertaine, et regardait attentivement aux rayons de la lune. Elle fit quelques pas vers moi; je m'avançai. Je ne pouvais parler; je tombai à genoux devant elle et saisis sa main.

«Écoutez-moi, dit-elle, je le sais; mais si c'est à ce point, Octave, il faut partir. Vous venez ici tous les jours; n'êtes-vous pas le bienvenu? N'est-ce pas assez? que puis-je pour vous? mon amitié vous est acquise; j'aurais voulu que vous eussiez eu la force de me garder la vôtre plus long-temps.»

CHAPITRE VII.

Madame Pierson, après avoir parlé ainsi, garda le silence, comme attendant une réponse. Comme je restais accablé de tristesse, elle retira doucement sa main, recula quelques pas, s'arrêta encore, puis rentra lentement chez elle.

Je demeurai sur le gazon. Je m'attendais à ce qu'elle m'avait dit; ma résolution fut prise aussitôt, et je me décidai à partir. Je me relevai le cœur navré, mais ferme, et je fis le tour du jardin. Je regardai la maison, la fenêtre de sa chambre; je tirai la grille en sortant, et après l'avoir fermée, je posai mes lèvres sur la serrure.

Rentré chez moi, je dis à Larive de préparer ce qu'il fallait, et que je comptais partir dès qu'il ferait jour. Le pauvre garçon en fut étonné; mais je lui fis signe d'obéir et de ne pas questionner. Il apporta une grande malle, et nous commençâmes à tout disposer.

Il était cinq heures du matin, et le jour commençait à paraître, lorsque je me demandai où j'irais. A cette pensée si simple, qui ne m'était pas encore venue, je me sentis un découragement irrésistible. Je jetai les yeux sur la campagne, regardant çà et là l'horizon. Une grande faiblesse s'empara de

moi; j'étais épuisé de fatigue. Je m'assis dans un fauteuil; peu à peu mes idées se troublèrent; je portai la main à mon front; il était baigné de sueur. Une fièvre violente faisait trembler tous mes membres; je n'eus que la force de me traîner à mon lit avec l'aide de Larive. Toutes mes pensées étaient si confuses que j'avais à peine le souvenir de ce qui s'était passé. La journée s'écoula; vers le soir j'entendis un bruit d'instrumens. C'était le bal du dimanche, et je dis à Larive d'y aller, et de voir si madame Pierson y était. Il ne l'y trouva point; je l'envoyai chez elle. Les fenêtres étaient fermées; la servante lui dit que sa maîtresse était partie avec sa tante, et qu'elles devaient passer quelques jours chez un parent qui demeurait à N***, petite ville assez éloignée. En même temps il m'apporta une lettre qu'on lui avait remise. Elle était conçue en ces termes :

« Il y a trois mois que je vous vois et un

« mois que je me suis aperçue que vous pre-
« niez pour moi ce qu'à votre âge on appelle
« de l'amour. J'avais cru remarquer en vous
« la résolution de me le cacher et de vous
« vaincre. J'avais de l'estime pour vous; cela
« m'en a donné davantage. Je n'ai aucun re-
« proche à vous faire sur ce qui s'est passé,
« ni de ce que la volonté vous a manqué.

« Ce que vous croyez de l'amour n'est que
« du désir. Je sais que bien des femmes cher-
« chent à l'inspirer; il pourrait y avoir un
« orgueil mieux placé en elles, de faire en
« sorte qu'elles n'en aient pas besoin pour
« plaire à ceux qui les approchent. Mais cette
« vanité même est dangereuse, puisque j'ai
« eu tort de l'avoir avec vous.

« Je suis plus vieille que vous de quelques
« années, et je vous demande de ne plus me
« revoir. Ce serait en vain que vous tenteriez
« d'oublier un moment de faiblesse; ce
« qui s'est passé entre nous ne peut ni être

« une seconde fois, ni s'oublier tout-à-fait.

« Je ne vous quitte pas sans tristesse; je « fais une absence de quelques jours; si en « revenant je ne vous trouve plus au pays, je « serai sensible à cette dernière marque de « l'amitié et de l'estime que vous m'avez té- « moignés.

« Brigitte PIERSON. »

FIN DU TOME PREMIER.

Saint Mars

A. DE MUSSET

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE

1

P. 1836

VIGNAU [illegible]